

SOMBRELIVE

Histoires d'amours et de royaumes

par Aequo Animo

Roulé en boule sous sa couverture élimée, Jona peinait à émerger d'une nuit qui était toujours trop courte. Il entendit les moutons s'agiter dans leur enclos, impatients d'être libérés pour se nourrir. L'unique vache de la famille émit un meuglement qui résonna dans sa tête comme une sommation à comparaître. Le froid déposait encore sa morsure sur le sol en ce début de printemps, et sortir pour s'occuper des bêtes lui fit l'effet d'un soufflet sur ses joues encore marquée par le duvet de l'enfance.

- Comment ça va ce matin ma Calinette ? dit-il en caressant les naseaux de la vache. Elle souffla un nuage de vapeur blanche et tapa du pied. Voilà, voilà. Le jeune garçon emplît la mangeoire de foin. Je te sortirai tout à l'heure. Quand le soleil réchauffera le sol.

Il lui sembla entendre un cri étouffé un peu plus loin. Cela le surprit, il pressa le pas et regagna la mesure familiale. Une solide bâtisse, petite et sombre, faite pour supporter le climat rigoureux de la région. On était tout au nord du royaume de Lorivon, et bien qu'il soit unifié et dirigé par le roi et son armée, la présence de ces derniers se faisait peu sentir dans ces contrées. Le petit village s'éveillait, mais il lui sembla que les bruits n'étaient pas les mêmes que les autres jours.

Soudain une vague odeur de brûlé atteignit ses narines et tout ne fut plus que chaos et hurlements de terreur. Le toit de chaume au-dessus de sa tête s'enflamma, sa famille encore couchée se jeta à bas des paillasses, terrifiée.

- Que se passe-t-il ? pleurnicha sa jeune sœur.
- Sortez, dépêchez-vous ! cria le père.

En un instant la toiture s'était entièrement embrasée, dégageant une chaleur et une fumée suffocante.

Jona suivi ses frères et sœurs, aveuglé par la fumée, mais à peine sorti, il trébucha sur un obstacle et s'étala de tout son long dans la boue. Il venait de trébucher sur le corps de sa petite sœur. Son frère gisait un peu plus loin.

Un coup d'œil lui permit de voir le reflet des flammes sur une lame. Il n'eut pas le temps de crier avant que l'arme ne le perce de part en part. Il resta là, les yeux ouverts, la joue dans la boue collante, le corps irradié d'une douleur sourde, son sang chaud recouvrant la boue froide. Un corps s'effondra à ses côtés, et son regard rencontra celui de son père déjà vitreux, puis il entendit le hurlement de sa mère.

Et il semble que la vie lui eut réservé une attention particulière, qu'elle eut tenu à ce qu'il parte avec une bonne quantité de souvenirs impérissables car il resta là. Le corps irradié d'une douleur qu'il ne sentait même plus face aux horreurs que ses yeux voyaient, que ses oreilles entendaient, et que ses narines sentaient.

Les villageois hurlaient, tentaient de fuir, de se défendre mais chaque scène avait la même issue et les corps jonchaient le village à présent. Puis le calme fut là. Aussi soudainement que la fureur s'était déchainée elle s'apaisa.

Il tenta de bouger une jambe, un bras, quand il se sentit saisir par le col et jeter sur un tas. Un tas de corps, poisseux, ensanglantés, suants, gémissants, déjà puants. Un regard sur ce qui avait été le lieu où il avait grandi lui donna le sentiment d'avoir franchi les portes de l'enfer.

Les quelques bâtiments autour de la place où il se trouvait étaient d'immenses torches dont irradiait une chaleur ondulante. Il reçut une gerbe d'un liquide poisseux dont il reconnut immédiatement l'odeur.

Et il n'eut que le temps de penser que la vie était une sacrée chienne, que le tas de corps sur lequel il gisait s'embrasait en une formidable flambée dont la noire fumée s'étira bientôt, en volutes épaisses, rejoignant celle qui couvrait déjà ce qui avait été le petit village de Cronerg, aux confins du royaume de Lorivon.

LE CORPS DE GARDE

Le coq poussa un cri pour annoncer l'arrivée prochaine de l'aube. C'était le signal pour les recrues de quitter leur baraquement, enfiler leur tenue et gagner le réfectoire où un brouet saumâtre leur serait servi. Les yeux encore embrumés de sommeil, Tristan n'avait pas encore pris l'habitude de ces réveils matinaux.

Orphelin à l'âge de sept ans, il n'avait jamais connu son père, si bien qu'il se retrouva seul à la mort de sa mère. Elle laissait derrière elle le seul enfant qu'elle ait eut, avant que son époux ne disparaisse avec les économies du ménage. Tristan se retrouva livré à lui-même et sans le sou.

Rejoignant une bande d'enfants des rues, il grandit à Mélud, cité de tous les échanges, la Cité des rivières ou Mélud-les-eaux, comme on la nommait. Il y vécut ou plutôt survécût, de rapines et de petits méfaits. Un jour il en eut assez et décida que sa vie devait changer.

Quelques semaines plus tôt, un groupe de soldats du royaume de Mercival, leurs armures et leurs carrures de soldats entraînés et bien nourris, lui avait fait forte impression. Il avait entendu tant d'exploits sur leur compte qu'il décida bientôt qu'il serait des leurs. Dès lors il entreprit le voyage jusqu'à Mercival où il se présenta au bureau de recrutement et rejoignit les nouvelles recrues.

Grand, bien bâti, d'une blondeur que l'on devinait sous la crasse, ses cheveux étaient ramenés en arrière en un tressage savant ainsi que cela se pratiquait à Mélud. Il avait un visage aux traits fins, la bouche sensuelle, à demi cachée sous une barbe naissante, des yeux d'un bleu azur qui étincelaient d'une sorte de malice teintée d'une détermination intérieure qui lui donnait parfois un air inquiétant. Ses dents blanches contrastaient avec sa peau dorée. Il portait, comme toutes les nouvelles recrues de la garde de Mercival, une longue chemise de lin, un pantalon de laine et de hautes bottes fourrées maintenues par des lacets de cuir. Sur sa hanche gauche pendait une épée de bois, qui était l'arme d'entraînement des recrues jusqu'à leur accession au grade de soldat permanent de la garde.

Si l'armée de Mercival était si réputée c'est parce que ses soldats bénéficiaient de l'entraînement le plus sévère et le plus dur que l'on puisse imaginer. Peu nombreux étaient ceux qui résistaient à la première épreuve : le Probatio, qui permettait de déterminer la valeur de l'homme qui s'engageait. Une fois sa valeur établie, il

pouvait alors accéder à la Disciplina qui le soumettait à des entraînements continus et extrêmement éprouvants. Enfin s'il allait au terme de cette deuxième période, alors il passait le Demostra qui constituait l'épreuve finale avant l'accès au grade de soldat permanent de la garde.

Le Demostra débutait toujours de nuit et toujours de la même façon. Les recrues qui étaient considérées comme prêtes par les Maîtres, étaient éveillées par surprise au milieu de la nuit, immédiatement coiffées d'un sac de jute que l'on serrait autour de leur cou, les empêchant de voir et de respirer correctement. Ils étaient ensuite chargés, à demi-nus, dans une charrette qui les déposait dans les Montagnes de Crocs d'où ils devaient gagner les Terres boisées clôturant l'extrême nord de royaume de Mercival. Là, livrés à eux même, face à la rudesse de mère nature, il leur incombait de mettre en application ce qu'on leur avait enseigné durant les longs mois de la Disciplina. Ils ne devaient rentrer au campement par leurs propres moyens, qu'après que deux lunes se soient écoulées, ramenant en symbole de leur force la dépouille d'un animal sauvage. Dès lors que quatre lunes s'étaient écoulées sans que la recrue ne revînt, on considérait qu'elle avait échoué.

LE PROBATIO

Ce matin-là on leur avait demandé de se rassembler dans la salle commune. Tristan et ses camarades s'y rendirent sans poser de questions. On leur fit poser leurs épées de bois avant de pénétrer à l'intérieur. L'angoisse était palpable au sein du groupe. La plupart d'entre eux n'était que des fermiers, des voleurs ou des crève-la-faim. Tous espéraient assurer leur pitance en s'engageant. Tous avaient eu des échos de la dureté de l'entraînement qu'ils allaient subir. Beaucoup espéraient que ce n'était qu'exagérations, certains commençaient déjà à douter. Le long des murs de la salle étaient alignés les soldats permanents en tenue d'exercice, l'épée de bois à la ceinture, le regard fixe. Debout, face aux recrues, se tenait l'Acier Drelieve, commandant en chef de la garde de Mercival encadré des Maîtres d'entraînement. De stature modeste mais trapue, il dégagait une sagesse froide et une détermination sans faille. Il devait avoir une quarantaine d'années et son visage se faisait la toile des nombreux combats qu'il avait menés.

Il prit la parole d'une voix forte :

- Aujourd'hui commence votre Probatio, aujourd'hui vous n'êtes plus rien. Certains mourront, beaucoup flancheront, tous souffriront. Si vous souhaitez abandonner, voici venu pour vous le moment de le faire, car tous ceux qui abandonneront ensuite, seront déjà marqués au fer rouge de la souffrance.

Un silence écrasant suivi ce bref discours. De la salle exhalait une odeur de sueur et de peur mêlées. Trois mains se levèrent timidement. Aussitôt les hommes concernés furent raccompagnés aux portes du château par les gardes en faction.

Dans la salle, le commandant reprit :

- Vous avez fait votre choix. Montrez-nous maintenant de quel matériau vous êtes fait, car ici nous ne gardons que le Bois, le Fer et l'Acier !

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit.

Les camarades se regardèrent, ne sachant ce qui allait advenir d'eux. Tristan regardait curieusement le soldat le plus proche de lui qui se tenait dos au mur. Il s'étonna de le voir avec l'épée d'entraînement, alors qu'il était en fonction.

Les Maîtres à leur tour quittèrent la pièce, sans un mot. Les lourdes portes de chênes se fermèrent derrière eux, et comme si un signal invisible avait été donné, les gardes permanents saisissant leurs épées de bois se jetèrent sur les recrues comme un seul homme. Ce fut une débandade générale. Certains hurlaient et couraient pour essayer de gagner les portes, d'autres tentaient de se protéger, d'autres encore étaient déjà roulés en boule au sol. Les soldats les rouaient de coups de pieds, de coups de latte et de coups de poings. Bientôt on n'entendit plus que les halètements de lutte, les hurlements de douleurs et le bruit des coups.

Tristan, prompt comme la foudre para l'attaque du soldat qui le joutait. Bloquant le bras qui tentait de lui asséner un coup, il répliqua d'un coup de poing en pleine face qui laissa son adversaire sans connaissance. S'emparant de l'épée de bois, il se retourna et en asséna un coup sur le soldat derrière lui. Il se sentait électrisé par l'odeur de la peur et le bruit des coups. Chaque geste qu'il accomplissait semblait lui venir instinctivement. Il en avait toujours été ainsi. Grandir dans les rues de Mélud-les-eaux avait été formateur. Il avait eu maintes fois l'occasion de se battre. En outre, son physique avantageux lui ayant souvent attiré les bonnes grâces des jeunes filles, lui avait, pour le coup, aussi attiré les mauvaises grâces de leurs pères, frères, et époux respectifs...

Alors qu'il se retournait il vit l'un des soldats s'acharner sur un jeune homme, recroquevillé sur le sol la tête dans ses bras, se protégeant au mieux des coups de son agresseur. Brandissant son arme, Tristan se jeta sur le garde et lui appliqua un coup si violent sur le crâne qu'il entendit l'os craquer. Le soldat tomba au sol, inconscient. Le silence revint soudain sur la pièce.

Les recrues gisaient à terre, ensanglantées, gémissantes ou silencieuses, immobiles. Les soldats se tournèrent vers Tristan, seul encore debout au milieu de ces corps inertes. L'épée au poing, le regard brillant de défi, un léger sourire au coin des lèvres. Il savait que son tour était venu et il souhaitait que son tour soit exceptionnel. Vingt coups de lattes s'abattirent en même temps sur lui, il les repoussa, ceux qu'il put en tout cas, mais un coup violent entre les omoplates lui fit mettre un genou à terre, les autres en un ensemble se jetèrent sur lui. Ce ne fut bientôt plus qu'un concert de halètements rauques mêlé au claquement sourd des coups sur son corps

Les gardes permanents relevèrent les recrues qu'ils venaient de battre. Certains de ces hommes seraient leurs frères d'armes. Ils avaient aussi subi ce traitement

lors de leur Probatio. Cela faisait partie de la formation. Apprendre à encaisser. Plus on les battait plus ils s'endurcissaient, plus on les brisait plus ils révélaiient de quel matériau ils étaient faits. C'est de toute cette souffrance que se révélaiient les hommes les plus forts, les plus malins, les plus résistants, les plus hargneux. C'est ainsi que l'on formait les gardes d'élite de Mercival.

Ils traînèrent chacune des recrues dans des cellules sous le château. Il y en avait une par recrue. L'objectif étant de les isoler. La solitude peut-être plus douloureuse que les coups. Chacun fut laissé à même le sol, une cruche d'eau et un morceau de pain rassis à côté de lui.

Maintenant qu'ils étaient brisés physiquement, on allait les briser moralement.

LORIC

Quand Loric ouvrit les yeux, c'est dans un brouillard douloureux qu'il essaya de comprendre où il était. Il se souvint du discours du commandant dans la grande salle, puis du passage à tabac par les soldats réguliers. Il se souvint aussi de la peur qui l'avait saisi au moment où il avait compris ce qui allait se passer, puis de sa volonté de se protéger au mieux, de subir en cumulant le moins de blessures possible. Il se souvint s'être dit que s'il subissait sans bouger, les soldats passeraient vite au suivant et qu'il n'en serait que moins abîmé pour ce qui allait suivre, deux mois, ils avaient deux mois à tenir. Pourtant cela ne s'était pas passé comme prévu, le soldat qui le rossait semblait ne plus jamais vouloir s'arrêter, la douleur lui donnait envie de hurler, il avait senti les coups le briser, ses lèvres avaient éclaté dès le premier coup au visage. Mais il s'était juré de ne pas crier, de ne pas trahir sa peur, sa douleur. C'est alors qu'était arrivé cet homme qui avait fracassé le crâne de son agresseur. Leurs yeux s'étaient croisés et ce qu'il avait vu dans son regard lui avait fait froid dans le dos. Il lui faudrait le remercier quand il le pourrait.

Pour le moment, il en était incapable. Il lui semblait ne plus pouvoir faire un mouvement sans que son corps n'envoie des signaux de douleur à son cerveau. Son visage tuméfié laissait ses yeux à l'état de fentes purulentes. Sa respiration était difficile, sa tête lourde. Il essaya de prendre appui sur son bras gauche pour

se redresser mais une douleur fulgurante le traversa, un gémissement s'échappa de ses lèvres ensanglantées et il perdit connaissance.

Quand il rouvrit les yeux, il perçu une faible lueur. Il ressentait une immense faiblesse. Depuis combien de temps était-il là ? Il réussit à se redresser à demi et s'adossa contre un mur derrière lui. Cet effort lui coûta tant qu'il resta un moment immobile à tenter de retrouver son souffle. Il regarda avec attention autour de lui. Dans la semi-pénombre il vit qu'il était dans une petite pièce aux murs de pierre, sombre et humide. En haut de l'un des murs s'ouvrait une fente qui laissait passer quelques rayons du soleil extérieur. Le sol de terre battue était jonché d'un peu de paille moisie, une cruche, un morceau de pain dévoré aux trois quart et un seau d'aisance. Assoiffé il se traîna vers la cruche et bu de longues lampées du liquide saumâtre. Épuisé par ces efforts il resta où il était et sombra à nouveau dans un sommeil brûlant.

Il fut réveillé par une voix qu'il entendit dans son rêve d'abord puis réellement ensuite.

- Hey ! ...Hey ! ...Y'a quelqu'un ? He ho ?

Une voix assourdie semblait venir du sol. Il chercha des yeux dans la pénombre et vit une sorte de soupirail dans le bas du mur.

- Ou...oui ...je...je suis là, articula-t-il avec peine.
- Hey ! Enfin quelqu'un ! Qui es-tu ? dit la voix.
- Je suis Loric de Gordnenge, au sud de la Généreuse.
- La Généreuse ?
- Le fleuve qui longe la cité de Mercival et rejoint la mer plus au sud dans le Royaume. Toi, qui es-tu ?
- Je suis Tristan, de Mélud la cité des Rivières, au-delà des frontières nord du royaume de Lorivon. Je désespérais que quelqu'un m'entende. Car nous devons tous être dans la même situation. Tu es bien une recrue, n'est-ce pas ? Comment tu te sens ? Tu dois être salement amoché pour être resté sans répondre durant tout ce temps.
- Oui, répondit Loric, effectivement j'ai été mieux, dit-il en esquissant un sourire qui eut pour conséquence de rouvrir la plaie de sa lèvre inférieure. Il grimaça. Hum ! Et toi ? Tu es blessé ?

- Ça va, répondit Tristan, quelques côtes cassées je suppose, l'impression d'avoir été piétiné par un attelage, mais je peux me lever et marcher sans trop de peine. C'était une sacrée bastonnade hein ?! Lança-t-il sur un ton mi-joyeux mi-ironique.
- Oui une sacré, convint Loric. Que penses-tu qu'il va se passer maintenant ?
- Je ne sais pas trop, répondit Tristan, ils vont sans doute nous laisser crever de faim un moment.

Tout à coup la porte de la cellule de Loric s'ouvrit, deux gardes entrèrent et posèrent une cruche remplie et un morceau de pain et ressortirent sans avoir prononcé une parole ou jeté un regard au prisonnier.

Tristan ne se trompait pas de beaucoup. Ils moisirent ainsi vingt-cinq jours exactement. Enfermés dans la semi-obscurité. On leur apportait parfois de l'eau et du pain. Les laissant souffrir de la faim et de la soif juste ce qu'il faut pour ne pas en mourir. C'est la solitude qui devait être terrible pour ceux qui n'avaient pas la chance de réussir à se parler ainsi que le faisaient Tristan et Loric. Un trou agrandi par des rats dans un recoin de la cellule de Tristan lui permettait de parler à son voisin de cellule de façon audible. Ils prirent ainsi rapidement l'habitude d'atténuer la difficulté de leur enfermement par des discussions de toute sorte.

Un matin alors que résonnait dans le lointain le chant d'un coq, la porte de la cellule de Loric s'ouvrit. Deux gardes entrèrent, le cagoulèrent, lui lièrent les mains et l'emmenèrent. Ils durent le soutenir, ses jambes ayant perdu l'habitude de la marche. Il se retrouva bientôt enchaîné à un mur dans une pièce à peine plus grande que celle qu'il occupait précédemment. Les soldats qui l'avaient amené ôtèrent le sac qu'ils avaient mis sur sa tête et le laissèrent seul. Rapidement après un homme entra. Vêtu d'une chemise de bure, d'un surcot et de braies de lin, sa tête était couverte d'une cagoule de toile dans laquelle des trous avaient été percés pour qu'il puisse voir et respirer. Ses bras énormes semblaient disproportionnés par rapport à son corps large mais court de jambes. Il s'approcha de Loric et dit d'une voix neutre :

- Souhaites-tu renoncer ?
- Non, répondit Loric, plutôt surpris par cette question.
- Bien, et l'homme lui asséna un coup de poing dans l'estomac, qui l'aurait fait vomir, s'il n'avait eu le ventre vide depuis trop longtemps.

Puis il se mit à le frapper, méthodiquement, avec l'adresse d'un artiste qui abîme sans détruire, qui casse sans briser. Puis l'homme s'arrêta et lui parla à nouveau :

- Si tu renonces, tu seras libre, tout ça s'arrêtera. Souhaites-tu renoncer ?
- Non, répondit Loric dans un souffle, le visage ruisselant de sang et de sueur.

On le détacha et on le ramena à sa cellule. Le lendemain la scène se renouvela. Il en fut ainsi durant quatre jours. Le cinquième jour une jeune femme pénétra dans sa cellule. Elle portait une simple robe de lin bleu qui faisait ressortir ses yeux clairs. Elle dégageait une odeur de propre et de lavande. S'approchant de Loric, elle se pencha et trempant un linge dans une écuelle d'eau claire elle commença à nettoyer avec douceur le sang qui maculait sa peau. Avant même d'ouvrir les yeux, il sentit l'odeur qui émanait d'elle : c'était le ciel, le soleil et tout ce qui était dehors qu'il sentait à travers elle. Il finit par ouvrir les yeux, lentement, difficilement. Le frottement du linge sur sa peau était un déchirement mais la douleur était son lot quotidien désormais et il n'avait plus la force de réagir.

- Je m'appelle Liséa, lui dit la jeune fille. Je suis là pour te soigner. Tiens prends, mange.

Et elle lui tendit un morceau de pain blanc, un broc d'eau fraîche et une pomme. Il se jeta sur la nourriture, son dernier repas remontant à plusieurs jours. Quand il eut terminé il eut un haut-le-cœur, et son estomac trop plein ajouta ses récriminations, aux cris de douleurs du reste de son corps.

Liséa recommença à le nettoyer. Frottant doucement son front et ses joues tuméfiées où la sueur avait laissé de profonds sillons. Elle caressa plus qu'elle ne frotta son torse, faisant apparaître des marques rouges, noires, violacées sur les muscles tétanisés par les coups.

Il frissonna. Cette fille le mettait mal à l'aise. Il avait perdu l'habitude de la douceur, perdu l'habitude de la compagnie. Il eut un mouvement de recul quand elle voulut continuer et lui tourna le dos.

- Ça suffit, dit-il dans un souffle.

Elle ne l'entendit pas ou fit semblant de ne pas l'entendre et continua sa tâche avec une concentration minutieuse. Trempant le linge, nettoyant la peau. Ce contact était une caresse autant qu'une brûlure sur son corps meurtri. Et cette odeur, cette odeur qui lui rappelait l'insouciance de sa jeunesse : les courses au

petit matin dans les champs, la caresse du soleil sur sa peau, l'air frais dans ses poumons. Il se demanda ce qu'il faisait là : dans cet état. Et sentit qu'il n'était plus capable de comprendre les raisons qui l'y avaient amené. Alors des larmes silencieuses coulèrent sur ses joues. Parce que cette douceur lui faisait mal, parce que cette fille le touchait plus profondément que n'avait pu le faire tous les coups qu'il avait reçu jusque-là. Parce que son corps maltraité et son moral épuisés ne savait pas comment réagir face à ça. Elle vit que son dos était secoué de mouvements saccadés, comme des hoquets incontrôlables. Alors avec douceur, elle releva sa tête, la posa sur ses genoux et entoura son corps de ses bras frais, le serrant contre elle comme une mère berce son enfant.

- Viens avec moi, lui dit-elle. Je peux te sortir de là. Renonce et nous partirons tous les deux.

Il aurait tellement aimé que cet instant dure. Que le sentiment de plénitude qui l'habitait soit éternel. Mais il avait fallu qu'elle prononce ce mot : « Renonce » et comme un électrochoc son corps s'était raidi, son esprit raffermi. Il voyait clair à nouveau ; il comprenait pourquoi cette fille lui avait été envoyée. Et c'est sans ménagements qu'il s'écarta d'elle, la repoussant brutalement.

- Sors d'ici, dit-il dans un souffle. Tu n'atteindras pas ton but avec moi.

Sans manifester la moindre émotion, la jeune fille ramassa son écuelle, se leva et sortit sans un regard en arrière.

LA DISCIPLINA

Tristan avait subi à peu de chose près le même sort que Loric. Fidèle à ce qu'il avait toujours été, il ressortit de cette épreuve plein d'ironie et de marques de coups. Il avait même parfois presque pris plaisir à cette débauche de violence qui, à travers la douleur, lui donnait le sentiment d'être en vie. Le jour de la venue de la jeune femme dans sa cellule, c'est sans surprise et avec beaucoup de joie qu'il l'avait accueillie, avait profité de ses bonnes grâces puis l'avait renvoyée sans renoncer.

Dans son visage noir de sang et de crasse luisaient plus encore ses yeux bleus, teintés d'un éclat glacé.

Le sixième jour après les interrogatoires on vint les chercher, ils furent regroupés dans une grande salle voûtée où d'immenses réservoirs de pierre étaient remplis d'eau chauffée par une multitude de brasiers.

Là se tenaient des vieilles qui les invitèrent à entrer dans l'eau et commencèrent à les frotter sans ménagements à l'aide de brosses et de pains de savon. Une fois nettoyés, elles leur donnèrent des vêtements propres puis quittèrent la pièce, leur laissant des cruches d'eau fraîche et des fruits.

La plupart d'entre eux arboraient des visages défaits, et des corps brisés. Assis çà et là ils ne parlaient pas, ne se regardaient pas, semblaient n'avoir pas réalisé qu'on les avait sortis de leur geôle. Il ne restait du groupe de départ qu'une trentaine de recrues. Les autres avaient dû renoncer ou mourir dans les cellules de la garde.

Un jeune homme de taille moyenne, bien fait malgré la finesse de sa musculature, la peau brune et les yeux d'un noir profond s'approcha.

- Tu es Tristan n'est-ce pas ?
- Oui c'est moi, répondit celui-ci.
- Content de mettre un visage sur ta voix, dit Loric.
- Je confirme, répondit sobrement Tristan.
- Merci.
- Merci pour quoi ? dit Tristan surpris.
- C'est toi qui m'as aidé le jour du Probatio ?

- Hum...je ne sais plus j'ai tapé dans le tas ce jour-là.

Un repas leur fut servi dans une grande salle au plafond entrecroisé de poutres massives. Certains, comme Tristan, dévorèrent gaiement. D'autres, trop habitués à la faim ne purent qu'essayer de manger.

Enfin ils furent conduits dans de modestes pièces dans lesquelles quatre couchages spartiates étaient installés. Tristan et Loric, qui ne s'étaient pas éloignés depuis la salle des bains, se virent attribuer la même cellule avec deux autres de leurs camarades. Une sorte de géant aux muscles saillants et au visage marqué par la petite vérole, avança dans la pièce. Il devait faire une tête de plus que Tristan qui déjà était grand.

- Je suis Ledoric, leur dit-il.

Il n'avait pas l'air d'avoir trop souffert du Probatio mais semblait plutôt satisfait de retrouver le confort d'une paillasse. Le quatrième occupant de la cellule entra et sans un mot s'allongea sur la paillasse la plus proche. Il portait des cheveux roux auxquels le bain avait rendu toute leur couleur. Blême de peau, malingre, le nez aigu et les lèvres minces, il affichait deux yeux bruns abrités sous de profondes arcades rehaussées de sourcils en broussailles fauves. Sentant qu'il était l'objet de toutes les attentions, il ouvrit un œil et jeta :

- Moi c'est Gwalf. Je viens des terres du Sud.

À partir de ce jour, ils eurent droit à deux repas complets par jour, comprenant toujours de la viande cuite ou séchée et un bouillon constitué d'un ensemble de légumes divers. Après ce qu'ils venaient de subir ils se sentaient comme des princes.

Dès le lendemain la Disciplina commença. Levés à l'aube, ils furent conduits à une vaste piste de terre battue cerclée de hauts murs de pierre. On procéda d'abord à des essais afin d'évaluer les capacités de chacun et de les répartir en groupes. Ils durent s'affronter par groupe de deux avec l'épée de bois destinée à l'entraînement des recrues. Le Maître d'entraînement s'appelait Seogor. De forte constitution il était physiquement marqué par des années de combats et boitait légèrement de la jambe droite. Son nez, qui avait dû être brisé à plusieurs reprises, était épaté et dévié du côté gauche de son visage, ce qui lui donnait un air bizarre quand il vous regardait de face. De longs cheveux qui se perdaient dans une énorme barbe

lui donnaient un air de nain des montagnes. Son visage ne se départissait jamais de l'air grave de celui qui a côtoyé la mort trop souvent.

Assis sur un banc de bois le long du mur d'enceinte, il scrutait chaque nouvelle recrue avec attention. Les évaluant selon leurs qualités physiques d'abord, puis sur leur façon de bouger, leur attitude face à l'adversaire. La matinée se passa ainsi. Ils furent autorisés à manger le midi, puis les combats reprurent jusqu'au soir et bien après que le dernier rayon du soleil n'ait disparu à l'horizon.

Chaque combat était une joie pour Tristan, un défouloir. Il les menait avec une facilité et une insolence qui impressionnèrent très vite ses adversaires. Feignant, parant, piquant, esquivant, assommant, son corps semblait possédé, luisant de sueur, les muscles bandés par l'effort, ricanant de son regard d'azur.

Il ménagea Loric quand il se trouva face à lui. Combattit pour le mettre en avant et lui enseigna même quelques attaques. Ce dernier se débrouillait plutôt bien, malgré son gabarit inférieur à Tristan. Il était vif, souple et rapide ce qui lui permettait d'esquiver le plus souvent et de fatiguer son adversaire.

Le soir venu, ils regagnaient leurs cellules, épuisés et s'écroulaient directement sur le paillasse, écrasés de fatigue.

Le lendemain les combats reprurent.

Leurs muscles, qu'ils avaient perdus l'habitude de solliciter, étaient perclus de courbatures, le soleil de cette fin de printemps déjà chaude chauffait leur crâne tout en les aveuglant. Le début d'après-midi de ce deuxième jour fut marqué par trois blessures graves et deux abandons. L'épuisement moral et physique se faisait sentir et les plus fragiles d'entre eux faiblissaient, certains pris de d'étourdissements se voyaient relégués sur un banc sous les arcades jouxtant l'arène, sous le regard pénétrant du maître qui annotait sur une tablette des symboles qu'il était le seul à comprendre. Les blessés comme les abandons furent conduits dans une autre aile du bâtiment, où on leur proposerait d'intégrer des postes logistiques au sein du corps de garde.

Les combats enfin terminés tous furent rassemblés dans la salle de repas et avalèrent avidement leur pitance, quasi sans parler, trop harassés pour échanger deux mots. Puis chacun regagna sa cellule pour s'effondrer à nouveau sur sa couche.

Loric tituba jusqu'à la sienne. Il grimaça en soulevant sa chemise trempée de sueur et de sang. Une plaie s'était rouverte sur son flanc gauche, laissant échapper un léger filet de sang. Il serra les dents et dos au mur de la cellule se laissa glisser. Il sentait sa tête lourde et sa vision se brouillait par intermittence. Ce deuxième jour avait été difficile, l'épuisement du Probatio suivi de ces exercices physiques intenses en avait fait comme beaucoup d'entre eux d'ailleurs, une sorte de zombie qui agissait sans plus savoir ce qu'il faisait. Épuisé par la fatigue, il sombra dans un sommeil de plomb dont il fut tiré au matin par Tristan. Ce dernier s'était très vite fait à ce nouveau rythme. Les coups, la fatigue et les privations semblaient glisser sur lui comme la pluie sur les toits. Il lui sourit découvrant deux rangées de dents étincelantes et lui dit :

- Allez debout mon frère, il faut y aller on ne doit pas être en retard.
- Voilà, voilà, répondit Loric qui peinait à se lever. Tristan attrapa son bras et le souleva d'un geste énergique.
- Tiens, prends ce morceau de pain, dit-il en sortant de sa poche un linge crasseux replié sur un quignon de pain brun.
- Merci, dit simplement Loric, il ne cherchait plus à refuser.

Il semblait que Tristan eût décidé de le prendre sous son aile, car il faisait de son mieux depuis le début pour lui rendre le Disciplina moins difficile. Tristan ne pouvait cependant rien faire de plus que lui donner parfois sa part de pain de la veille ou l'épargner quand il devait combattre contre lui. La cohabitation se passait plutôt bien avec Ledoric et Gwalf. L'entraînement était de toute façon tellement dur qu'ils n'avaient quasiment pas l'occasion d'échanger plus de deux mots. Chacun avait sa pailasse dans un coin de la pièce et se contentait de s'y écrouler le soir et d'en émerger difficilement à l'aube.

Le matin du troisième jour, on ne leur demanda pas de combattre. On les fit s'aligner au centre de la piste et pour la première fois depuis le début, le Maître des entraînements se leva et prit la parole.

- Recrues, vous vous êtes affrontées durant deux jours. Cela m'a permis de vous estimer. À partir d'aujourd'hui des groupes vont être constitués, ils

seront votre jusqu'à la fin de la Disciplina. Par la suite ils seront réévalués si vous réussissez votre Demostra.

Retournant s'asseoir il fit signe à un garde qui alla chercher un coffre dans lesquels étaient entassées des tuniques propres et neuves.

La hiérarchie au sein de l'armée de Mercival était établie selon un ordre très strict. Le Probatio, la Disciplina et enfin le Demostra permettaient de mettre en avant les qualités et défauts des hommes qui y étaient soumis. Ceux qui échouaient au Demostra n'intégreraient jamais le corps de garde des permanents. Ils étaient dévoués aux tâches logistiques liées au quotidien de l'armée à l'instar de tous ceux qui avaient échoués sur les épreuves précédentes. Ils devenaient cuisiniers, palefreniers, aides... Pour ceux qui réussissaient le Demostra il existait trois grades : le Bois, le Fer et l'Acier. Chaque cas était examiné individuellement par le Commandant de la garde permanente et les Maîtres pour décider de son grade d'accession en fonction de ce qu'il avait montré durant son temps d'entraînement. Ainsi le grade du Bois était le plus bas, correspondant le plus souvent à des hommes aux capacités moyennes mais endurants. Ensuite venait le Fer qui regroupait des hommes ayant fait preuve d'une détermination et d'un courage sans faille. Enfin le grade le plus élevé, l'Acier, correspondait aux hommes complets, qui faisaient preuves de qualités d'endurance, de bravoure, de tactique, d'intelligence et d'adaptation.

L'Acier Seogor appela chacune des recrues par son nom. Tristan reçut une tunique blanche. Elle symbolisait le groupe de l'Acier. Loric et Gwalf une tunique grise pour le Fer. Ledoric rejoint Tristan dans le groupe des Aciers.

Dès lors les recrues furent séparées. On logea chaque groupe dans un dortoir. Le groupe de l'Acier comportant le moins de membre, puisqu'il ne comptait que trois recrues, se trouva à l'aise. On comptait cinq recrues dans le Fer et dix dans le Bois. Leur dortoir voyait s'accumulait côte à côte dix paillasses serrées les unes contre les autres. Le jour passant à travers deux ouvertures grillées.

Les journées furent désormais consacrées à l'apprentissage du combat par groupe puis tous ensemble, elles commençaient à l'aube et ne se finissaient que tard dans la nuit par des combats dont les adversaires étaient tirés au sort par un système de galets de couleurs marron, grise et blanche frappés de l'initial des recrues qui étaient mélangés dans un sac de toile. Chacun tirait un galet. Sa

couleur indiquait le groupe de l'adversaire qu'il allait affronter. Les combats ne s'arrêtaient que lorsque chacun avait combattu au moins une fois chaque adversaire.

Loric progressait vite. Sa force se développait, en outre il était vif et agile et il possédait une grande faculté d'anticipation. Il devint ainsi un combattant prometteur, attirant l'attention de leur Maître des entraînements, qui avait noté ses importants progrès. Tristan quant à lui restait le même. Il se battait toujours comme un diable, le sourire aux lèvres et la détermination dans les yeux. Il était estimé et craint par ses compagnons d'arme. Il avait lui aussi acquis plus de force et de précision dans le maniement des armes. Ce qui le plaçait à un niveau difficilement égalable dans la Disciplina. Aussi, l'Acier Seogor avait-il pris l'habitude de faire combattre les Aciers contre des gardes permanents. À tour de rôle ils les affrontaient les poussant dans leurs retranchements. Parfois même, le Maître des entraînements autorisait les affrontements à épée réelle. Alors l'ensemble des recrues s'arrêtaient et faisait cercle autour des combattants. Les blessures dans ces cas-là étaient nombreuses mais légères heureusement.

Tristan et Ledoric s'étaient liés d'amitié. Le géant roux était d'un caractère placide et peu bavard. Il se contentait de grogner quand Tristan le taquinait. De nature réservée voire timide, son physique ne correspondait que peu à ce qu'il était réellement. Vif d'esprit il était amateur de poésie et de musique et chantait comme personne les complaintes de son village natal. On entendait parfois résonner sa voix dans les couloirs de pierre et Tristan se prenait à rêver au son de cette voix dont les accords graves embellissaient leurs moments de liberté. Il aimait à affronter ce géant qui lui donnait parfois du fil à retordre et n'en rendait ses progrès que plus importants.

Loric de son côté avait un côté sociable qui attirait son entourage. Il était cultivé, réputé de bons conseils, à l'écoute et était considéré comme un homme de principe. Il n'hésitait pas dès qu'il le pouvait à rendre service ce qui lui attirait les bonnes grâces de ses co-recrues. Il restait cependant réservé la plupart du temps, et était d'un naturel sérieux et travailleur. Tristan à l'inverse avait un caractère dissipé et insouciant qui tranchait avec celui de Loric. Il était respecté et craint, sa force et sa détermination faisait de lui un chef naturel vers lequel tous se tournaient.

Le temps du Disciplina touchait à sa fin. Tous s'étaient endurcis, leurs corps s'étaient étoffés et brunis au rythme des corps à corps. Leurs muscles s'étaient endurcis et habitués aux coups. Ils avaient gagné en vitesse et en habileté au combat, tous avaient liés de solides amitiés et tous enfin se sentaient prêts pour le Demostra. Prêts ils pensaient l'être, lors du repas du dernier jour les conversations ne tournaient que sur le Demostra. Il y avait ceux qui angoissaient, se demandant s'ils seraient capables d'y arriver. Ceux qui expliquaient doctement la meilleure des tactiques à adopter selon eux et ceux qui comme Loric se taisaient, se gardant bien de parader, concentré sur l'épreuve à venir. Tristan quant à lui buvait franchement et ne manquait pas de divertir son entourage d'anecdotes croustillantes sur son enfance à Mélud.

On leur avait donné du vin avec leur souper ce soir-là, et des filles avaient été autorisées à leur tenir compagnie, triées sur le volet et grassement rémunérées par le corps de garde. Tristan affichait une joie communicative. Buvant hardiment et pelotant avec assurance les plus belles d'entre elles. Sa chevelure blonde encadrait son visage éclairé d'un sourire carnassier. Assis à ses côtés, la peau mate et la brune chevelure de Loric tranchait avec Tristan. Il le regardait faire et souriait de le voir toujours si insouciant et tranquille tout en sachant parfaitement que cette apparence n'était que trompeuse. Tristan se tourna vers lui et dit :

- Alors mon frère, tu ne bois pas ?
- Si fait, répondit Loric, regarde. Et il lui tendit son godet qui était à demi plein de vin depuis le début du repas.
- Vois toutes ces jolies damoiselles comme elles sont gentilles. Tiens, Mirza vient voir là ma belle.

Une souple jeune fille, brune comme la terre s'approcha en chaloupant et en battant des cils. Elle se colla contre Loric et prenant son visage entre ses mains elle l'attira pour l'embrasser. Mal à l'aise Loric se dégagea assez brutalement.

- Laisse-moi, dit-il. Elle recula, hésita puis fini par s'asseoir sur le banc à côté de lui.
- Quel est ton nom ? Demanda-t-elle.
- Loric, marmonna-t-il.
- Je suis Mirza, je viens de Tertanghe. J'ai suivi mon mari. Mais il a bu tout notre argent et cet imbécile il s'est noyé dans un fossé en rentrant un soir.

Je ne l'ai pas vraiment regretté, il était méchant avec moi. Et toi tu viens d'où ?

- De Gordnenge.
- Tu n'es pas très bavard.
- Peut-être parce que je n'ai pas envie de parler, répondit-il.
- Très bien dit-elle. Et elle baissa la tête, silencieuse. Loric, surprit de la voir renoncer si vite, jeta un coup d'œil dans sa direction. Il vit que des larmes coulaient sur son visage. Mal à l'aise il s'adressa à elle sur un ton plus doux.
- Tu pleures ? Pourquoi ?
- Pour rien, dit-elle en reniflant. C'est simplement que je me dis que je dois être bien repoussante pour qu'un homme jeune comme toi, privé de femme depuis longtemps, n'ai pas envie de moi.
- Non, ce n'est pas ça, répondit-il, tu es très jolie, tu me plais beaucoup mais...
- Mais ?
- Mais je n'ai pas vraiment la tête à ça. Une épreuve décisive nous attend demain et je veux rester concentré, je dois être prêt.
- Je comprends, dit-elle vaguement, même si elle ne comprenait pas vraiment en réalité. Elle se levait pour partir quand il la retint par le bras.
- Attends ! Suis-mois.

Il la prit par la main et l'emmena dans la cour qui jouxtait le bâtiment. Le ciel était taché de nuages sombres derrière lesquels la lune brillait par intermittence.

- C'est ici, lui dit-il, que nous nous entraînons, ici que nous suons, souffrons et saignons depuis des jours sous la chaleur écrasante du soleil. Tout ça pour un objectif, un seul, intégrer le corps de garde le plus estimé des trois Royaumes.
- Hum, je vois.

La lune caressait le sable de ses rayons argentés faisant luire chaque grain comme des pierres précieuses.

Elle s'approcha de lui, suivant du bout de son doigt la ligne des muscles de son torse.

- Cela explique donc ce corps dur et ces muscles saillants, lui susurra-t-elle en se collant à lui puis en l'embrassant. Le poussant sous une arcade elle s'agrippa à lui.

Alors, ses belles paroles n'étant plus que ce qu'elles étaient, Loric la souleva puis l'appuyant contre un mur il remonta la ligne de ses cuisses avec une main écartant le léger tissu qui les couvraient pendant que de l'autre il se délaçait et oubliant ce que sa tête lui disait il laissa parler son ventre.

Lorsqu'ils regagnèrent la salle des repas, l'ambiance avait changé. Beaucoup étaient affalés à bosser une fille, des relents de vin et de sueurs empestaient la pièce. Tristan n'était pas là. Ledoric, installé dans un coin de la pièce, improvisait avec son luth une mélodie dont la douceur détonnait avec son aspect grossier. Affalé, du vin dégoulinait le long de sa barbe, agrémentée des reliefs de son dernier repas. À ses côtés une jeune femme qui ne semblait nullement dégoûtée par ces détails le caressait, allongée sur lui la poitrine à l'air et les jupons en désordre.

Loric s'engagea dans les couloirs humides qui menaient aux cellules. En s'approchant de la cellule des Aciers il entendit des gémissements accompagnés de halètements sourds. Glissant un regard à travers les grilles il aperçut Tristan en pleine action avec deux jeunes filles qui gloussaient de plaisir. Tristan le vit et avec un grand sourire lui fit un signe de la main pour l'inviter à les rejoindre. Loric fit non de la tête et retourna s'allonger dans sa cellule, se disant que le réveil viendrait bien assez tôt.

LA PROPHÉTIE

- Raconte-nous la prophétie !

Les deux enfants royaux, bien au chaud dans leurs couchettes, la noirceur de la nuit percée par la flamme chatoyante d'une bougie, se tenaient immobiles, les yeux brillants d'intérêt, leurs épaisses couvertures remontées jusqu'au menton.

- Oui, la prophétie de ton pays, raconte encore ! reprit la petite Maïn-san, son visage poupin encadré de deux longues nattes d'ébène.
- Encore ? s'exclama Misan Dula, la gouvernante, d'un ton faussement las.
- Oui, oui ! Encore !
- Très bien, voilà, voilà.

La gouvernante prit place sur un large fauteuil tressé, aussi large que son postérieur, et après quelques couinements de satisfaction accompagnés des craquements du fauteuil elle commença.

- Il y a très, très longtemps, quand Sombrelive ne portait pas ce nom et quand Tertanghe et les deux autres royaumes, Mercival et Lorivon, commençaient tout juste à émerger du chaos, un homme venu des lointaines terres inconnues du Nord traversa nos contrées. Partout il ne vit qu'immensités et plaines bien trop plates, forêts bien trop touffues et montagnes bien trop hautes pour le grand pouvoir qu'il avait et qu'il voulait déposer dans un endroit juste à sa mesure, pour y être bien à l'abri et l'utiliser. Afin que de lui, naisse une cité toute d'or et de pierre, blanche et céleste.

Alors il continua son chemin, il marcha longtemps, longtemps. Affrontant les rudes hivers et les torrides étés. Enfin il arriva au bout des terres qu'il avait traversées. Devant lui, à perte de vue le seigneur Océan faisait entendre sa voix de gronde et le ciel s'égayait de multitudes d'oiseaux marins, perçant l'air de leurs cris aigus. Là, les embruns iodés fouettaient son visage, portés par le seigneur Vent.

Alors il fut content. Il avait trouvé l'endroit où déposer son trésor. Il ramassa une grosse pierre et commença à creuser le sol, là où la terre est couverte de mousse sur les rochers des blanches falaises.

Il déposa au fond du trou une petite amande laiteuse qu'il recouvrit, doucement, avec amour, tassant soigneusement le riche terreau par-dessus. Il alla ensuite cueillir au creux d'un rocher de l'eau claire laissée là par dame Pluie. Il en porta à ses lèvres, s'émerveilla de sa fraîcheur et en recueillit dans ses mains pour la porter sur sa petite motte de terre. Pour son petit trésor.

Épuisé par son long voyage, par sa noble quête et par la joie d'avoir abouti il s'endormit, allongé tout près de la petite motte nouvellement formée.

À son réveil un magnifique arbre blanc, sans écorce, au tronc lisse et brillant et au feuillage de fleurs d'un rose éclatant se tenait devant lui.

- Ohhhh ! s'exclama Maïn-san émerveillée.
- Chut ! la tança son frère, Saong-San.

Misan Dula sourit et reprit.

- L'homme, voyant ce bel arbre, se réjouit. De l'arbre s'éleva une onde bienfaisante et délicieuse qui attira à lui tous les animaux et les humains alentours.

Lorsqu'un grand nombre fut assemblé, l'homme s'adressa à eux d'une voix aussi fraîche et cristalline que celle d'une petite cascade.

« Bienvenue à tous mes amis ! » - hommes et animaux, car il parlait aux animaux aussi bien sûr- « Ici sont des terres bénies par la magie. Ici je vous propose une vie de félicité et de bienfaits. Ces terres de magie nous les nommeront Hors ! »

Alors tous partirent d'un grand cri de joie, brame, bêlement et coassement d'allégresse.

Et portés par la puissante magie de l'arbre blanc, ils construisirent tous ensemble une muraille si haute, si belle et si indestructible qu'elle traverserait les temps et garderait pour toujours cette partie du Monde à l'abri. Ensuite ils gagnèrent la côte et unissant leurs forces, toujours portés par la magie de l'arbre, fermèrent l'accès par la mer en reliant les avancés de terres de la côte par de longues, longues chaînes aussi impérissables et solides que l'étaient les murailles.

Ce travail accompli tous se rassemblèrent de nouveau sous l'arbre et l'homme leur dit :

« Mes amis, cela suffira pour aujourd'hui. Nous avons de nombreux jours devant nous pour accomplir notre œuvre. »

Et durant sept jours ils œuvrèrent tous ensemble à l'édification d'une ville de blancheur, parsemée de petits jardins où croissaient en abondance plantes et fleurs, et où les toits des plus hautes tours semblaient toucher les frêles nuages accrochés au ciel.

Le huitième jour, tous se retrouvèrent de nouveau sous l'arbre et là sieur Ours s'avança, prenant la parole au nom de tous les animaux.

« Nous, animaux, ne pouvons trouver notre bonheur en ces lieux. Nous avons besoin de plus de forêts, de plus d'espace, de plus de rivières et de plaines. Aussi nous souhaitons retourner d'où nous venons. » Ainsi parla sieur Ours.

« Très bien, » répondit l'homme.

Alors en file indienne, tous se dirigèrent vers l'immense muraille, faite d'un seul bloc lisse, nu et brillant, élevant son sommet plus haut que la vue ne portait. Il s'approcha du mur et tendant son index y dessina une ouverture aussi haute que son bras pouvait monter et aussi large que son doigt pouvait aller. Il appuya ensuite sa main sur la pierre dure et le panneau s'ouvrit.

« Mes amis, dit-il d'une voix forte. Ce jour les animaux s'en vont après avoir tant œuvré à l'accomplissement de notre merveille. En remerciement il ne sera jamais fait consommation ou commerce d'eux et de leurs congénères sur notre terre. »

Tout le monde acclama cette parole. Et après un échange de regards plein d'amitié, les animaux quittèrent un à un la terre bénie.

Les humains restèrent, prospérèrent, ne consommant que des végétaux et du poisson. Entretenant leurs terres avec respect et amour. L'arbre blanc petit à petit s'endormit et se couvrit d'une écorce claire qu'il perdait une

fois l'an. Puis l'écorce devint grise et ne tomba plus. La magie de l'arbre s'éteignit.

Le temps passa, les hommes toujours plus nombreux puisaient leur nourriture dans le seigneur Océan, pêchant sans cesse, salissant ses eaux de leurs déchets.

Alors, un jour qu'ils revenaient d'une abondante campagne de pêche, on entendit un coup qui résonna dans toute la ville, faisant vibrer les murs des blanches maisons et trembler les fruits sur les branches des arbres. Un second coup résonna, puis un troisième. Alors, l'homme qui était devenu très très vieux, sortit lentement de sa maison, tout en haut de la ville, toute proche des murailles et se dirigea là où il avait créé le passage pour le départ des animaux.

Comme la fois précédente d'une main il poussa sur la muraille et le pan invisible s'ouvrit cédant passage à un cerf.

« Homme, dit le sieur Cerf. Il est venu à mes oreilles que vous pillez le seigneur Océan, que vous tuez ses enfants et que vous salissez sa maison. »

« Comment ça ?! » répondit l'homme surpris.

« Le seigneur Océan offre ses bienfaits à tous mais il doit être traité avec respect et remercié, reprit le Cerf. Or vous vous servez comme des pillards et abîmez tout. Un jour viendra où le seigneur Océan vous fera payer ces offenses. »

« Mais enfin, bégaya l'homme, je ne comprends pas, nous ne faisons rien de mal. Il nous faut bien nous nourrir. »

« Écoute bien vieil homme, tonna le sieur Cerf de sa grosse voix : quand viendra le pourrissement sur vos maisons, quand la blancheur deviendra grise, que les plantes et les fruits exhaleront du sel, alors il vous faudra rendre des comptes et le seigneur Océan laissera libre cours à sa fureur et engloutira entièrement votre belle cité jusqu'à ses murailles d'albâtre. »

« Non ! Par le saint arbre non ! s'exclama l'homme en s'arrachant les cheveux. Ma belle cité, mes belles terres de magie ! Que pouvons-nous faire ? »

« Cessez de piller seigneur Océan. »

« Mais nous ne pouvons ! Nous devons nous nourrir. »
« Faites-le avec respect. »
« Comment ? »
« Ne prélevez que le nécessaire, accordez des prières pour chaque intrusion de votre part au sein de sa maison, pour chaque meurtre de ses enfants. Rendez-lui au centuple ce que vous lui prenez. »
« Mes amis, mes amis, entendez-vous ? cria le vieil homme à tous les habitants de Hors. Mettez fin au carnage et au vol. Respectez le seigneur Océan et nous vivrons ainsi tous en harmonie. »
« Bien, répondirent tous les habitants. »

Alors le cerf regagna la profondeur des bois et le vieil homme alla enseigner patiemment à chacun comment respecter et préserver.

Le temps passa et de nombreuses lunes crûrent et décréurent. Le vieil homme s'éteignit et avec lui la connaissance de la magie et de la sagesse. Seuls quelques rares élus formés auprès de lui avaient encore la Connaissance.

Et les habitants de Hors oublièrent ce qui leur avait été enseigné et recommencèrent à se servir sans respect au sein du seigneur Océan.

- Et le seigneur Océan il va noyer Hors pour se venger ! hurla le petit Saong-san en bondissant hors de son lit.
- C'est horrible, gémit la jolie Maïn-san.
- Non c'est trop bien ! renchérit son frère, et ils vont tous mourir !
- Sauf... glissa la gouvernante. Le petit garçon s'arrêta dans son élan.
- Sauf ? reprit-il.
- Sauf si on peut empêcher la prophétie.
- Comment ? demanda la petite fille.
- Il y des murmures, des on-dit qui circulent, une sorte de rumeur qui court de lieu en lieu. Il existerait une personne capable d'empêcher la prophétie de s'accomplir.
- Vraiment ?

- Oui. Les murmures disent que si on trouve cette personne et qu'elle fait ce qu'il faut elle pourra arrêter la colère de seigneur Océan et empêcher la destruction de Hors.
- Et comment on fait pour la trouver ? demanda Maïn-san de sa petite voix.
- Ça je n'en sais rien et il est l'heure de dormir maintenant vos Altesses.
- Oh non ! bougonna le petit garçon.
- Si, si, répondit la gouvernante les recouchant et plantant un baiser sur la joue de chacun. Faites de beaux rêves.

LE DEMOSTRA

LORIC

Une grande claque derrière la tête le tira de son sommeil. Immédiatement un sac fut mis sur sa tête et il sentit qu'on lui ôtait ses vêtements. Il resta coi ne soufflant mot, sachant à quoi s'attendre, ou presque. Autour de lui il entendait des grognements et des bruits de coups pour ceux qui ne se tenaient pas tranquilles. On le fit avancer avec les autres recrues, il sentait sous ses pieds le sol de pierre humide. Enfin il sentit le sable de la cour et le froid mordant du matin. Là on le fit monter dans une charrette avec les autres. Et on se mit en route. Le trajet dura longtemps, il n'aurait su dire combien de temps, pourtant il restait en alerte essayant de percevoir des sons, de repérer des odeurs et de deviner au bruit des roues sur le sol sur quel type de chemin ils pouvaient être. Tristan et certains de ses camarades s'étaient rendormis encore ivres de vin et de sommeil. D'autres reniflaient en silence mais personne ne parlait. Chacun pour soi. C'était la règle du Demostra.

Le trajet se prolongea toute la journée. bercé par le cahotement de la charrette Loric finit par se laisser aller au sommeil. Au bout d'un long moment on commença à faire des arrêts réguliers. À chaque fois l'une des recrues était descendue de la charrette et laissée sur place. Les mains liées et la tête encapuchonnée. Loric sentait le soleil commencer à chauffer ses épaules. Il étendit ses jambes sans rencontrer d'obstacle. La charrette s'arrêta de nouveau. Il sentit qu'on le saisissait. Les gardes l'attrapèrent et le jetèrent sans ménagement à terre. Il entendit le bruit d'un objet jeté sur le sol et compris qu'il s'agissait du coutelas auquel chacun d'eux avait droit. Il entendit repartir la charrette, les roues crissant sur les cailloux du chemin.

Ça y'est se dit-il. La dernière étape commence.

Tâtonnant autour de lui il chercha à se rapprocher de l'endroit où il avait entendu tomber le couteau qui lui servirait à trancher ses liens. Il finit par le sentir sous ses doigts et en prenant garde de ne pas s'entailler il entreprit de les couper réalisant que cela risquait de lui prendre un certain temps. Peu importe du temps

il en avait. La règle du Demostra était simple : interdiction de retourner au camp d'entraînement avant deux lunes. Ainsi il passa un bon moment à ajuster le couteau et à tenter de scier les liens puis dans un effort il écarta ses mains et fini par les rompre. Le simple fait d'ôter le sac de jute qui recouvrait sa tête lui procura un bien être immédiat. Aspirant goulûment une bouffée d'air frais il ferma les yeux et tourna son visage vers le soleil. Il se sentit emplir d'une bouffée de joie. Il n'avait pas été si libre depuis deux mois. Et malgré ce qui l'attendait il ne pouvait s'empêcher de se sentir mieux qu'il ne l'avait été jusque-là.

Avisant un tronc d'arbre couché il s'y assit et fit un point. Il avait déjà, la veille pendant que tous buvaient, établi un plan d'action. Il savait qu'il lui fallait en premier lieu trouver de l'eau. Il lui sembla que cela ne devrait pas être trop difficile à trouver dans cette région boisée, la fonte des glaces du printemps avait dû grossir les cours d'eaux de la vallée. Il regarda autour de lui. Le paysage était d'une beauté à couper le souffle. Devant lui s'étendait une chaîne montagneuse dont les cimes enneigées laissaient deviner la hauteur. Il était à flanc d'une montagne plus petite dont les parois abruptes laissaient entrevoir une vallée en contrebas. Derrière lui s'ouvrait un bois dense et sombre dont les taillis semblaient aussi accueillants qu'inquiétants. En plus de l'eau il lui fallait rapidement s'armer en complément du coutelas afin d'être à même de se nourrir. Les bois fournissaient de la nourriture mais abritaient aussi des animaux qui pouvaient représenter un danger pour lui.

Emportant le coutelas, il s'engagea dans la forêt en quête de bois. Avisant un noisetier il en coupa une branche droite épaisse comme un bras d'enfant et entreprit de la nettoyer puis d'en aiguiser la pointe. Le travail fut long et laborieux et le résultat plutôt bon. Lors de la disciplina on leur avait enseigné les méthodes pour tirer parti du milieu naturel. Ayant préparé sa « lance » Loric décida de tenter de faire un feu. Le soleil dans le ciel indiquait que midi devait être passé depuis longtemps. Il réunit des branchages bien secs et de diverses tailles. Puis chercha des herbes ou des mousses sèches. Cela fait il posa une petite pelote d'herbe sèche sur une écorce de bois et il entreprit de faire des étincelles avec son couteau. Cela lui prit un certain temps mais il finit par voir un peu de fumée s'élever de sa pelote d'étoupe. Le cœur battant la chamade il souffla doucement sur les herbes et une flamme jaillit enfin, qu'il s'empressa de placer au cœur du foyer qu'il avait préparé avec le bois ramassé dans l'après-midi. Plutôt content de lui il se dit qu'il ne

passerait pas sa première nuit sans feu. Il n'avait cependant ni eau, ni nourriture à se mettre sous la dent. Il se résigna donc à passer la nuit le ventre vide et résolut d'y remédier dès le lever du jour. La nuit fût fraîche malgré la saison et le feu fut en plus du réconfort une source de chaleur bienvenue. Les gardes les avaient laissés quasi nus.

TRISTAN

Tristan avait été déposé en dernier. Après lui la charrette avait fait demi-tour. Elle retrouva une recrue sur la route qui s'avançant vers les gardes leur fit part de son intention d'abandonner. Ils la récupérèrent et la ramenèrent au camp.

À peine déposé Tristan s'était traîné jusqu'au coutelas. Là il avait coupé ses liens non sans s'entailler quelque peu les paumes au passage. Enlevant sa cagoule il jeta un bref coup d'œil autour de lui et avisant les bois qui le cernaient de part et d'autre il y pénétra. Avec des lanières d'écorces il prépara des pièges qu'il posa dans une zone dégagée de la forêt. Puis il alla s'allonger sous un arbre un peu plus loin et entreprit de finir sa nuit.

Quand il ouvrit les yeux, la nuit commençait à s'abattre sur la forêt. Il alla relever ses pièges et y trouva un écureuil qu'il s'empressa de dépecer. Puis tranquillement il s'appliqua à mâcher la viande dure et sanguinolente accroupit sur le sol, les yeux perdus dans le vide. Il chercha ensuite un recoin où se blottir. Trouva une anfractuosité dans un amas de roche et s'y blottit après y avoir amassé des feuilles sèches et recouvert son corps de branche de pin aux épines serrées comme des palmes.

En cette saison les journées étaient longues et la chaleur quotidienne. La proximité des montagnes et l'épaisseur des bois offraient cependant des températures tout à fait confortables. Alors qu'il était occupé à dépecer un lièvre qu'il avait pris grâce à l'un de ses pièges, Tristan entendit des cris au loin. S'arrêtant, il écouta avec attention. Les cris se rapprochaient et semblaient être des cris de femme.

Attrapant son pieu et son coutelas il s'élança en courant, l'habitude de la chasse l'ayant rendu aussi silencieux qu'une panthère dans ses déplacements. Il s'approcha tapi derrière un buisson. Il vit un homme jetant une femme à terre

- Cesse de crier gueuse ! ces bois sont vides de chevalier servant et même s'il y en avait ils n'auraient que faire de venir perdre leur temps pour une moins que rien dans ton genre.

La femme recroquevillée à terre pleurait en reniflant le regardant derrière ses bras qu'elle avait ramenés sur son visage pour se protéger. Il s'approcha d'elle et lui flanqua un coup de pied dans le ventre qui lui fit cracher de la bile.

- Voyons un peu ce que nous pouvons trouver là-dessous, dit-il en attrapa ses jupes à pleines mains pour les relever.

L'homme était grand et de stature épaisse, des cheveux raides encadraient son visage crasseux et disgracieux, moucheté de tâches de vin. Son œil droit était à demi fermé par un gonflement excessif de la paupière supérieure indiquant une infection mal soignée. Il portait une épée et une dague à la ceinture maintenue par un ceinturon de cuir rouge délavé. L'uniforme de l'armée de Tertanghe était constitué d'un ceinturon et de plates vermillon. L'homme ne portait que le ceinturon mais devait appartenir ou avoir appartenu à l'armée des Tanghe.

Tristan hésita un moment, puis conclut que le jeu en valait la chandelle. S'il maîtrisait l'homme il pourrait récupérer ses vêtements et ses armes.

La femme cria encore. D'une main large et noire de saleté son agresseur lui appliqua un soufflet qui lui fit claquer la tête sur le sol et l'assomma à demi faisant couler un filet de sang écarlate sur son visage. Il se dégrafait quand il entendit un vague bruit derrière lui. Il n'eut pas le temps de se retourner qu'il sentit une vive douleur à l'arrière du crâne et perdit connaissance.

Quand il ouvrit les yeux il était couché en chien de fusil à même le sol, les mains et les pieds liés, dépouillé de ses armes. Devant lui, le dévisageait une espèce de sauvage sculptural ricanant, le visage et le corps couverts de boue. Seul deux yeux aussi brillants que des saphirs laissaient deviner qu'il était humain.

- Qui es-tu ? l'interrogea Tristan d'un ton sec.

L'homme ne répondit pas.

- Que faisais-tu avec cette femme ?

Il ricana.

- D'après toi je faisais quoi ?

D'un violent revers de main Tristan lui fit ravalé son insolence.

- Que faisais-tu avec cette fille ?
- Je ne la connais pas, répondit l'homme d'un ton rogue, du sang perlant à la commissure de ses lèvres. Je l'ai rencontrée par hasard.
- Tu es seul ?
- Oui.
- Que fais-tu dans ces bois ?
- Je chasse. Et tu chasses quoi exactement avec ça ? répondit Tristan d'un ton moqueur en montrant l'épée et le poignard. Tu ne m'as pas l'air d'être du coin. Il marqua une pause et reprit, plantant son regard droit dans celui de son prisonnier. Qu'est-ce qu'un soldat ou ancien soldat de l'armée de Tertanghe vient faire dans ces contrées ? Cesse de mentir, ton ceinturon parle pour toi.

L'homme ne répliqua pas, le regard rivé au sol. Tristan jeta un coup d'œil à la fille, qui n'avait pas bougé, tétanisée par la frayeur. Il s'approcha d'elle, inquiet de la voir si immobile.

- Hé ! Tu vas bien ? Il s'agenouilla écartant les mèches qui cachaient son visage, quand un bruit furtif le fit se retourner.

L'homme était sur lui, l'attrapant à la gorge, il le fit basculer en arrière, utilisant ses liens pour l'étrangler. Il serrait si fort que Tristan sentait déjà l'air lui manquer. Il attrapa difficilement le poignard qu'il avait mis à sa ceinture et usant du dernier souffle qui lui restait il le planta violemment sous les côtes de son assaillant. L'homme relâcha son étreinte dans un grognement et Tristan le planta de nouveau et encore plus vivement, jusqu'à ne plus sentir qu'une poupée de chiffon entre ses mains.

Toussant comme un forcené, il s'extirpa difficilement de sous le corps inerte. Il se releva et s'adressant à la fille qui était sortie de sa léthargie et le dévisageait nerveusement.

- J'ai été bien avisé de garder ça à ma ceinture, lui dit-il montrant le poignard et appuyant son commentaire d'un clin d'œil et d'un sourire pleinement satisfait. Comment t'appelles-tu ?
- Alyanne. Elle hésita. Je ne vis pas très loin d'ici avec mon frère. Raccourne-moi, mon frère t'offrira à manger pour te remercier.

- Je veux bien. J'ai une chose à faire avant cela. Attends-moi ici.

Il récupéra les effets de l'homme qu'il venait de tuer et gagna la rivière qui coulait en contrebas. Une fois débarrassé de la boue et du sang qui couvraient son corps, il enfila les vêtements et ceignit les armes.

Quand il reparut elle était assise, les genoux dans ses bras, le regard vide fixé sur le cadavre. Elle sursauta en l'entendant arriver et resserra ses bras autour d'elle, plaquant nerveusement ses jupes sur ses jambes.

Ils s'engagèrent sur un sentier qui s'éloignait de la rivière, s'enfonçant dans les épais taillis de la forêt.

Ils marchèrent une bonne heure en silence quand se dessinèrent les abords d'une clairière. Au centre une mesure de torchis couverte de végétation laissait voir une cheminée par laquelle s'échappait de la fumée.

Une partie de la terre autour de la cabane était cultivée, de l'autre côté, jouxtant les murs, un enclos retenait deux porcs et quelques porcelets déjà grands, une chèvre et des volailles picoraient çà et là en caquetant.

- Nous sommes à une lieue du village le plus proche, lui dit-elle en contournant la maison.

À l'arrière, un jeune homme était occupé à fendre du bois. Concentré sur sa tâche il ne les avait pas entendus arriver.

- Torth, dit Alyanne doucement. Il se retourna et lâcha sa hache pour se précipiter vers elle.

- Enfin ! dit-il. Où étais-tu ? Je me suis fait du mouron, j'ai cru ne jamais te revoir.

- Tout va bien, répondit-elle en souriant et en repoussant d'une caresse les mèches collées sur le front humide de son frère.

- Je te présente...quel est votre nom au fait ?

- Tristan.

- Tristan donc, reprit-elle. Il m'a sauvée aujourd'hui des assauts d'un homme de l'armée de Tanghe.

- L'armée des Tanghe ?! Mais que viendraient-ils faire dans ces contrées ? répondit Torth avec étonnement. Et que te voulait cet homme ?

- Il était bien décidé à abuser de votre sœur, intervint Tristan.
- Je vous dois des remerciements alors, dit Torth en s'approchant pour lui serrer la main. Vous devez avoir faim. Entrez !

Ils pénétrèrent dans la mesure qui ne comprenait qu'une pièce, au demeurant parfaitement rangée. Éclairée par deux petites fenêtres, elle était meublée d'une table de bois grossier avec deux bancs placés devant une grande cheminée de pierre. Un lit dont les draps rapiécés paraissaient propres et un meuble de bois massif finement sculpté dont l'élégance détonnait avec le reste constituaient tout le mobilier. Une porte de bois dans le fond, indiquait l'existence d'une autre pièce. Ouvrant le meuble, Alyanne attrapa des œufs, du lard et une miche de pain dont la croûte dorée fit saliver Tristan. Il n'avait rien avalé d'autre que de la viande crue et quelques racines depuis le début de son Demostra. C'est donc avec appétit qu'il fit honneur aux victuailles que lui offraient ses hôtes. Eux le regardaient manger sans un mot, assis côte-à-côte sur le banc. Quand il eut terminé il releva la tête et réalisa que tous les deux le fixaient en silence depuis le début.

- Qui es-tu ? dirent-ils presque d'une seule voix.
- Je suis une recrue de la garde permanente de Mercival. Je passe mon Demostra, répondit-il simplement.
- Depuis combien de temps es-tu dans la forêt ?
- J'ai compté vingt et un jours jusqu'à maintenant.
- Et vous, que font une sœur et un frère seuls au cœur de la forêt ?

Torth et Alyanne se regardèrent hésitants. C'est lui qui répondit.

- On nous a chassés de Byaroll, le village le plus proche d'ici, il y a dix ans maintenant. Nos parents ont été accusés d'avoir volé des reliques sacrées du Créateur. Ils ont été exécutés et nous chassés. Nous avons trouvé cette bicoque et l'avons réparé progressivement. Elle est plutôt confortable maintenant. Nous avons gardé quelques liens avec certains villageois. La colère durcit son ton : notre présence est tolérée au village et nous pouvons y vendre quelques productions et acheter ce qui nous manque ici. Mais on ne veut pas nous y voir trop longtemps.

Torth était un solide garçon de vingt-quatre ans à la tignasse de rouille et aux joues parsemées de taches de rousseur. Ses yeux bruns et ses lèvres dessinées

éclairaient un visage aux traits harmonieux dont les poils de barbe viraient au brun sur ses tempes en longs favoris broussilleux.

Sa sœur quant à elle arborait une chevelure d'un roux lumineux ramenée en nattes autour de son visage. Elle était âgée de vingt et un ans et on lisait dans son regard brun un amour et une admiration profonde pour son frère aîné. Son visage était lui aussi parsemé de taches de rousseur qui se répartissaient jusque sur son nez fin.

Torth se tourna vers sa sœur.

- Que s'est-il passé ? lui demanda-t-il enfin.
- J'étais partie pour le village comme tu le sais, vendre les fromages de la chèvre. Quand j'ai eu fini j'ai pris le chemin du retour et je suis tombée nez à nez avec l'homme au ceinturon rouge, près de la rivière. Dès qu'il a compris que j'étais seule il s'en est pris à moi. Elle baissa la tête, mal à l'aise.

Torth ne pipait mot mais Tristan vit qu'il enrageait. Sa bouche était pincée par la rage et dans ses yeux dansaient des flammes de colère. Alyanne le voyant, posa sa main sur la sienne avec douceur.

- Tu n'y peux rien. Nous savons tous les deux qu'en me promenant seule je prends le risque de faire ce type de rencontre. Tu ne peux pas me suivre partout et puis j'allais m'en sortir.

Tristan émit un grognement sceptique.

Lui lançant un regard noir Alyanne prit son frère par le bras.

- Viens, sortons.

Ils sortirent de la mesure et Tristan les vit parler un long moment près de l'enclos des animaux.

Quand ils revinrent Torth semblait calmé. Un air plus calme flottait de nouveau sur son visage et c'est avec une voix chaleureuse qu'il s'adressa à Tristan.

- Je te dois la vie de ma sœur. Ce que tu as fait est inestimable. Que puis-je faire en retour pour toi ?
- Je souhaiterais rester quelque temps. Un peu de paille dans un coin me suffira. J'ai encore du temps à passer avant de terminer mon Demostra et

de rejoindre ma garnison. Je serai en outre une épée pour vous en cas d'attaque. L'homme qui a agressé Alyanne n'était pas seul soyez-en sûr.

- Que font ces hommes par ici ? demanda Torth l'air grave.
- Je ne sais pas, répondit Tristan pensif, mais ça ne me semble pas très clair.

LORIC

Loric avait quitté les montagnes pour s'enfoncer dans la forêt. Il ne croisa pas âme qui vive durant des jours. Beaucoup ne revenaient pas du Demostra car ils s'étaient perdus ou avaient succombé à l'immensité sauvage des terres montagneuses de l'ouest. La complexité de cette épreuve résidait dans plusieurs aspects : tout d'abord le fait de survivre à une vie sans ressources, exposé au froid nocturne, à la faim et aux bêtes sauvages qui pullulaient en ces lieux. Jaguars, lynx, ocelots, loups et ours se partageaient ces immensités. Les lynx et autres félidés étaient craintifs et avaient une peur instinctive de l'homme. Les ours et les loups, à contrario, ne les craignaient pas et ne rechignaient pas à les attaquer si cela s'avérait nécessaire.

Ceux qui réussissaient à survivre aux prédateurs et à l'absence de nourriture et d'eau n'étaient pas à l'abri de se perdre. Les bois extrêmement touffus pouvaient vous absorber des jours durant sans qu'aucun élément servant de repère ne survienne. En outre de nombreuses histoires terrifiantes circulaient quant aux créatures magiques et maléfiques qui peuplaient ces lieux. Enfin il fallait ramener un trophée pour réussir le Demostra. La dépouille d'une bête sauvage. Bien évidemment plus la bête à abattre était crainte et sanguinaire plus celui qui l'avait abattue était admiré.

Depuis une lune qu'il avait quitté Mercival, Loric avait acquis des habitudes et des réflexes propres à la vie dans les bois. La peau de ses pieds s'était durcie et son corps couvert de boue afin de le protéger des insectes était dur et sec comme une trique. Il se nourrissait essentiellement de viande issue de ses chasses qu'il agrémentait de racines de plantes et de fruits qu'il cueillait çà et là. Il était sans cesse en mouvement ne restant pas deux nuits au même endroit.

Son équipement était composé de son coutelas, du pieu qu'il avait taillé le premier jour et dont il avait renforcé la pointe en la brûlant, et d'une sorte de petit nid

d'écorce dans lequel il conservait avec le plus grand soin les braises lui permettant d'allumer un feu où qu'il soit. Il avait réalisé une première ébauche d'arc mais il avait eu des difficultés à tresser une corde qui permette une tension suffisante pour que les flèches pénétrassent la chair de ses proies. Il ne désespérait pas cependant d'y arriver.

Chassant le jour, il se réfugiait la nuit dans les arbres pour dormir, bricolant une sorte de couche suspendue entre deux branches. Il se garantissait ainsi d'éventuelles attaques de carnassier, bien que fort heureusement ceux-ci ne manquaient pas de proies en cette saison.

Quand il ne chassait pas il s'appliquait à améliorer son équipement tout en réfléchissant au moyen de ramener son trophée. S'il avait fait le choix de pénétrer plus profond dans la forêt c'est qu'il espérait y trouver plus facilement une occasion d'affronter une bête véritablement impressionnante et que sa dépouille lui permette de passer au grade de l'Acier. Quand il eut estimé que son armement était suffisamment efficace, il élaborait une stratégie qui consistait à trouver d'abord les traces d'un lynx puis de lui tendre un piège. Il craignait de s'en prendre aux loups car il aurait eu à faire à la meute et il lui serait difficile d'en isoler un. Un ours lui semblait par trop risqué, un chat sauvage par trop peu glorieux. Il porta donc son choix sur le lynx.

À force de déplacements il finit un jour par trouver des déjections récentes accompagnées de traces de pattes aux abords d'un ruisseau. Bien décidé à ne pas rater cette occasion, il remonta la piste durant deux jours, la perdant parfois mais finissant toujours par la retrouver. Enfin il arriva à ce qui lui sembla être la tanière de l'animal. Il s'agissait d'une large fente dans une paroi rocheuse. Prudemment il se tapit non loin, attendant de voir entrer ou sortir l'animal. La nuit tombait quand enfin il le vit quitter sa tanière. Il patienta encore quelques instants pour être sûr qu'il soit bien éloigné puis il sortit doucement de sa cachette. Repérant le chemin emprunté par le lynx dans les herbes hautes, il s'appliqua à installer deux nœuds coulants à l'aide de cordes qu'il avait passé plus de dix jours à fabriquer. Il posa les nœuds au sol à distance respectable l'un de l'autre puis fit passer chacune des cordes sur une branche d'arbre.

Là il se tapit de nouveau dans un buisson une corde dans chaque main, l'œil aux aguets, comptant sur la croûte de boue qui couvrait son corps pour masquer son

odeur. Il s'était dit que mettre deux nœuds doublait ses chances de réussite. L'idée était que le lynx y mette une patte, alors il tirerait sur la corde et aidé par l'appui de la branche ce dernier se retrouverait pendu en l'air. Là il lui serait facile de le tuer.

Quand l'animal parut enfin la lune avait traversé plus de la moitié du ciel. Il tenait dans sa gueule une proie qui devait être un lièvre brun. Avançant lentement, il gardait la tête haute, gêné par les corps du lièvre qui lui traînaient entre les pattes. Le cœur battant la chamade, Loric resserra sa prise sur les cordes bien décidé à ce qu'elles ne lui glissent pas des mains. Le regard au ras du sol, il fixait l'emplacement des nœuds marqués par des herbes couchées. Il eut une pensée pour les jours où il était parti à la pêche plus jeune, avec son grand-père, et se dit qu'il avait alors plus de chances d'attraper quelque chose à l'époque qu'il n'en avait en ce moment même. Pourtant il restait concentré et bien décidé à réussir.

Enfin il lui sembla que la patte arrière de l'animal venait de se poser sur un nœud. N'hésitant pas une seconde il tira sur la corde de toutes ses forces lâchant celle qu'il avait dans son autre main. Il sentit le poids de l'animal qui donnait de vigoureuses secousses et tira plus fort afin de le hisser. Lorsqu'il estima la hauteur suffisante il s'empressa de nouer la corde solidement autour du tronc et ne put s'empêcher d'esquisser quelques bonds accompagnés de cris de joie. Le lynx avait lâché sa proie et se débattait sauvagement en poussant des rugissements rageurs, au risque de rompre le lien qui le retenait.

Loric comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre s'il ne voulait pas voir l'animal lui filer sous le nez. S'approchant avec prudence, le coutelas dans la main droite, il le regarda. Il s'agissait d'un spécimen de belle taille qui devait peser pas loin de soixante-dix livres, dont la fourrure épaisse brillait sous la lune. Loric fit un pas de plus. Comme sur ses gardes, le lynx cessa alors de se débattre et restant immobile, se contentant de le fixer curieusement de ses yeux jaunes en poussant de brefs grognements. Pris au dépourvu par ce comportement Loric s'arrêta lui aussi, hypnotisé par ces yeux d'or. Alors, comme machinalement il s'approcha, le couteau encore en main, et sans bien réfléchir à ce qu'il faisait, il trancha d'un coup sec la corde qui retenait l'animal prisonnier. Le lynx alla s'écraser trois pieds plus bas, sa tête heurtant le sol. Il était là inerte aux pieds de Loric, qui, comme s'éveillant d'un rêve se demanda ce qu'il venait de faire. Non seulement il passait à côté du

trophée tant désiré en libérant l'animal mais en prime il avait manqué de le tuer en voulant lui rendre sa liberté.

S'approchant prudemment, il vit qu'une respiration rapide soulevait sa cage thoracique. La patte par laquelle il s'était retrouvé suspendu semblait gonflée et du sang empoissait la fourrure. Pris de remords Loric fit un rapide aller-retour dans les taillis alentour, non sans avoir pris la précaution d'attacher la bête à l'arbre le plus proche. Il revint avec une provision de feuilles dont il connaissait les vertus calmantes et cicatrisantes pour avoir déjà eu l'occasion d'en utiliser. Il en écrasa quelques-unes avec une pierre puis crachant sur le broyat il forma une pâte grossière qu'il appliqua sur les plaies du lynx inconscient, recouvrit ensuite l'ensemble de larges feuilles retenues par des fibres de tilleul. Toujours inconscient le lynx ne bougeait pas mais respirait avec régularité.

Loric décida de passer la nuit à ses côtés. Il s'installa à une distance raisonnable et après avoir fait une provision de bois sec il alluma un feu. Son dîner se composa du lièvre que le lynx avait lâché lors de sa capture. Prévoyant, il en garda une partie pour ce dernier. L'aube ne tarda pas à percer les feuillages de ses rayons timides. La nuit avait été tiède et les premiers chatouillements du soleil annonçaient une énième journée de chaleur. Loric décida d'aller chercher de l'eau et de chasser. Il se dit qu'à son réveil le lynx aurait faim et soif. Après plusieurs heures de marche il atteignit une source qu'il avait repérée quelques jours auparavant. Elle soudait joyeusement à travers les roches, d'une limpidité et d'une fraîcheur sans égales. C'est avec délectation qu'il en bu de longues gorgées. Enfin, il chercha un moyen de ramener de l'eau auprès du lynx blessé. Après de longues recherches il finit par trouver un bouleau dont il prélevât l'écorce puis passa de longues heures à la mouiller puis à la tresser serrée sur plusieurs épaisseurs de façon à ce qu'elle puisse conserver de l'eau. Il parfit le tout en la tapissant de feuilles et en enduisant l'extérieur de boue qu'il laissa sécher au soleil. Pendant ce temps il se mit en quête de gibier. Quand le récipient fut prêt, il le remplit d'eau et reprit le chemin du campement. Il avait réussi à prendre deux grenouilles et comble du régal un cochon sauvage qui s'était brisé la patte en chutant dans un renforcement rocheux. Lorsqu'il arriva, un grognement l'accueillit. Le lynx s'était éveillé. Regardant Loric fixement il émettait des sifflements de colère, les yeux luisants. Celui-ci ralentissant son pas jeta un œil à la corde qu'il avait passé au cou de l'animal et vit avec soulagement qu'elle y était encore intacte. Il se rasséra.

Doucement il déposa le récipient d'eau à distance raisonnable du lynx mais suffisamment près pour que la corde ne l'empêcha pas d'y accéder. Il fit de même avec les restes du lièvre et reculant précautionneusement regagna le coin où il avait installé son campement. Le lynx ne le quittait pas des yeux. Loric fit de même et il se passa un très long moment de la sorte. Enfin, soit qu'il estima que Loric ne représentait pas un danger soit qu'il fut affamé, le lynx dirigea son regard vers le repas qui lui était offert. Prudemment il s'avança puis avec une vitesse impressionnant malgré sa patte blessée, il fondit sur le gibier et l'emmena sous l'arbre, le plus loin possible de Loric. Là il le dévora avec appétit, ses crocs puissants broyant viande et os à la fois. Après cela il fixa de nouveau son regard sur Loric et s'allongeant, la patte blessée sur le côté il resta coi. Loric avait fini par somnoler assis contre un arbre. Il fut réveillé par des bruits d'eau. Ouvrant les yeux il vit le lynx les yeux reflétant la lumière de la lune qui buvait à lampées délicates l'eau qu'il lui avait amenée.

Dépecer le sanglier avait été un travail d'envergure mais Loric était assez fier de lui. Il avait mis la peau de côté puis, en ayant cuit une partie, il avait fumé l'autre partie de la viande. Il avait auparavant attribué au lynx la moitié de la carcasse qui, comme avec le lièvre, se jeta dessus non sans afficher toujours une grande défiance. Les jours passèrent ainsi. La patte du lynx semblait se remettre de mieux en mieux.

Bientôt, pensa Loric, il sera entièrement remis et alors ce ne sera pas cette simple corde qui le retiendra.

Il ne se trompait pas. Un jour à son réveil le lynx n'était plus là. C'est une bonne chose se dit Loric, il est guéri, j'ai réparé le mal que je lui avais fait. Je peux maintenant continuer ma route. Il ne pouvait cependant s'empêcher de ressentir une sorte de pincement au cœur. Il s'était habitué à l'animal et l'idée de ne plus le voir le peinait. En outre il se morigénait, se demandant ce qui avait bien pu lui passer par tête de sauver cet animal au lieu de le tuer. Quel trophée ramènerait-il désormais ?

Alors qu'il rassemblait le peu d'affaires qu'il avait, il entendit des bruissements dans les taillis. Sur ses gardes il empoigna son coutelas et se tint prêt. Il vit alors surgir tranquillement le lynx, un faon dans la gueule. S'approchant de Loric il déposa le faon au sol et retourna se placer sous l'arbre où il avait auparavant été captif et il attendit. Sidéré Loric le regarda puis comprenant, il attrapa le faon et

entrepris de le séparer en deux parties. Il en jeta une au félin et mit la sienne à cuire au-dessus du feu.

Chaque jour ce que l'un chassait était partagé entre les deux. Le repas prit, le lynx regagnait sa place et s'étendait mollement en fixant Loric. Les jours passant Loric prit l'habitude de lui parler. À l'heure où le soleil était haut dans le ciel, le lynx s'étendait à l'ombre des arbres les plus feuillus et Loric redécouvrait le plaisir de parler. Il lui racontait sa vie, posait des questions auxquelles il faisait les réponses et sollicitait même son avis pour échafauder ses plans de réussite du Demostra.

Il finit par se dire qu'il était temps de reprendre la route et d'accomplir ce pourquoi il était là. Il ramassa donc ses affaires, indiqua ses intentions au lynx, pour la forme, et s'en fut. Ce dernier se leva nonchalamment et lui emboîta le pas ainsi qu'il l'avait souvent fait quand l'un ou l'autre partait chasser. S'orientant au soleil, Loric était décidé à sortir de la forêt de façon à rencontrer des hommes. Il se disait qu'il lui fallait renouer contact avec ses semblables s'il voulait conserver sa santé mentale. Trois jours après le lynx était encore là. Il gardait une distance raisonnable avec Loric mais il revenait toujours après ses chasses et dormait non loin de lui. Ce dernier avait pris l'habitude de dormir au sol se sentant en sécurité grâce au félin.

Un matin que Loric dormait profondément il fut réveillé par des grognements. Ouvrant les yeux il vit un énorme ours brun à deux pas de lui, entrain de piller sa réserve de viande fumée. N'écoutant que son courage, il empoigna son coutelas dans une main et son pieu dans l'autre et se jeta en direction de l'ours en criant comme un damné bien décidé à le faire fuir. L'ours, qui devait être affamé ou de fort méchante humeur, fit volte-face et avec un grognement terrible se dressa sur ses pattes arrière lançant en direction de Loric de furieux coups de griffes. Il n'eut que le temps de planter son pieu dans l'une des pattes de l'ours avant qu'il ne soit sur lui. Le pieu se rompit sur le coup ne faisant qu'exciter la colère du mastodonte. Le poids de la bête l'abattit au sol et ses crocs tentaient d'atteindre sa gorge qu'il protégeait de son mieux en repoussant l'énorme tête. Il lui planta alors son coutelas dans les côtes. L'animal poussa un rugissement déchirant qui sembla décupler sa rage. Et alors que Loric comprenait qu'il ne s'en sortirait pas, il entendit un rugissement profond et il vit l'ours qui comme piqué au vif devenait fou,

tournant en rond, cherchant à démonter le lynx qui les crocs fichés dans sa nuque la déchirait rageusement.

Profitant de l'aubaine Loric se releva et prenant son poignard à deux mains il l'enfonça le plus fort qu'il put dans la cage thoracique de la bête. Comme pétrifiée celle-ci s'arrêta, chancela un instant puis s'effondra, le lynx toujours sur son échine. Blême Loric tomba sur son séant, essoufflé, hébété, tremblant de tous ses membres. Le lynx le mufle rougit par le sang, s'était éloigné et léchait sa fourrure avec application. Loric le remercia avec douceur lui chuchotant des mots de remerciement et d'admiration. Puis étendant la main il la posa avec douceur sur son flanc haletant où il la laissa jusqu'à ce que le mufle rougît vienne l'y renifler pour s'en détourner ensuite tranquillement.

La chaire de l'ours leur fournit plusieurs repas ; Loric s'était contenté d'en prélever une partie et de dégager la peau le plus proprement possible, le lynx dévorant le reste avidement. Il contempla avec satisfaction l'épaisse peau, un trophée pareil lui offrirait assurément de passer au grade des Aciers.

À partir de cet événement Loric et le félin furent inséparables. En mémoire de ce que le félin avait fait, Loric décida de le nommer : Ours.

- Je rentre maintenant, dit-il à Ours.

TRISTAN

La vie à trois s'organisa.

Tristan aidait Torth dans son champ, à entretenir la clairière et à couper du bois. Alyanne avait, quant à elle, la gestion des bêtes, l'entretien de la chaumière et la préparation des repas. Une fois par semaine Torth partait au village vendre les œufs, le lait et quelques légumes. Il en profitait pour ramener du sucre, de la farine ou du beurre. Torth refusait qu'Alyanne retourne vendre leurs produits au village. Il craignait qu'elle ne fasse de nouveau quelque mauvaise rencontre.

Alyanne et Tristan appréciaient ces moments en tête à tête. Ils les passaient à rire et à discuter assis à l'ombre d'un arbre où à parcourir la forêt en quête de bois. Ils s'appréciaient et chaque jour qui passait les rapprochait un peu plus.

Torth n'était pas dupe, il voyait les sourires, les plaisanteries et les regards échangés. Il ne voyait pas d'un bon œil ce rapprochement. Un jour qu'il revenait du marché, il les trouva enlacés sous le pommier. Il décida dès lors que les expéditions au village se feraient désormais à trois et le leur annonça le soir au cours du souper. Alyanne et Tristan échangèrent un regard à cette annonce mais ne pipèrent mot.

Dès lors ils s'absentèrent régulièrement sous des prétextes divers. Et rentraient toujours séparément, le même sourire aux lèvres. Les relations entre Tristan et Torth étaient amicales. Ce dernier appréciait la présence de leur invité, tant pour l'aide qu'il lui apportait que pour la distraction qu'il créait. Ils partaient parfois tous les deux dans une sorte de taverne, installée dans les bois, pas très loin du village, pour s'abreuver d'une sorte d'alcool fermenté de patate douce qui les rendaient gais et bavards comme des écoliers.

La taverne proposait en sus du boire, les services de filles de plaisir dont une prénommée Érine que Torth avait l'habitude de fréquenter. Il parlait d'elle à Tristan avec des mots chaleureux et les yeux brillants. Ils rentraient ensuite au petit matin, enlacés et chancelants, le corps secoué de fous rires interminables. Alyanne n'aimait pas particulièrement les voir partir ces soirs-là. Elle savait bien qu'ils allaient boire comme des soudards et fréquenter des filles.

Elle craignait pour eux, les rixes n'étant pas rares au sein de la taverne et elle appréhendait aussi qu'ils fassent de mauvaises rencontres sur le chemin du retour. Non pas que les environs soient peu surs mais sachant que des soldats de Tanghe traînaient dans le coin il ne valait mieux pas que Tristan et Torth tombassent sur eux dans l'état où ils rentraient.

En outre elle n'aimait pas savoir Tristan dans les bras d'une autre fille qu'elle. Dès le premier jour il lui avait plu. Elle se félicitait régulièrement d'avoir réussi à l'amener chez eux et qu'il y soit resté. Quelques jours à peine avaient suffi à faire naître une complicité entre eux. Alyanne était un joli brin de fille dont la fraîcheur et les yeux rieurs accompagnaient à merveille une bouche dessinée et charmante. Tristan qui n'avait jamais su résister aux attraits de la gent féminine avait immédiatement apprécié sa compagnie et prit rapidement beaucoup de plaisir aux moments qu'ils partageaient.

Il fut son premier amant. Et c'est sans retenue qu'elle s'était donnée à lui convaincue de la puissance respective de leur amour. La première fois avait eu lieu de façon assez inattendue pour Alyanne alors qu'elle était allée se laver à la rivière. Elle avait vu arriver Tristan, qui l'apercevant était resté sur la berge à la regarder sans une once de gêne. Ses longs cheveux coulaient le long de son dos jusqu'au creux de ses reins marqués de deux fossettes sur la peau claire. Tristan avait alors ôté ses habits et était entré dans l'eau pour la rejoindre. Suite à cette première fois toutes les occasions furent bonnes pour eux de se retrouver.

LORIC

Il avait quitté Mercival depuis un peu plus de deux lunes. Sa rencontre avec le lynx et leur combat contre l'ours avaient éveillés en lui une détermination qu'il n'avait qu'effleurée jusque-là. Depuis plusieurs jours il avait modifié son itinéraire, s'éloignant peu à peu du cœur de la forêt pour trouver des habitations. La végétation très dense se faisait plus rare, les conifères toujours présents partageaient leur espace avec de nombreuses autres espèces végétales. Les pins plantons, ormes, chênes, genêts et arbustes fruitiers s'entremêlaient dans de savantes danses que le vent animait de son souffle entêtant.

Les pentes escarpées laissaient la place à de doux flancs de collines où la marche était plus aisée, le sol moussu accueillait le pied sans trahison et dessinait de petits chemins entre les fleurs foisonnantes et les buissons chargés. L'été à son apogée éclatait d'un soleil dont l'ardeur était adoucie par la couverture feuillue des arbres, laissant au marcheur de longues heures de lumière et de douces nuits de repos. Ils avançaient vite Ours et lui. À la fin de leur neuvième jour de marche ils virent à travers la végétation un espace déboisé où se dressaient quelques habitations.

Il franchit les quelques mètres qui l'en séparait, le lynx sur les talons. Le village consistait en une voie de circulation caillouteuse longée d'habitations de torchis au toit de chaume. Chaque maison était ceinte de squelettiques clôtures de bois enchevêtrés qui abritaient des potagers de taille diverses où se distinguaient toute sortes de légumes : laitue, haricots, concombres, carottes et choux frisés faisaient de l'œil au voyageur dont l'estomac ne pouvait rester insensible. Pourtant Loric continua d'avancer et arriva à une sorte de petite place sur laquelle donnait une

large maison de bois dont l'enseigne peinte indiquait qu'il s'agissait de l'auberge du village. Il poussa la porte, Ours grognant légèrement sur ses talons. Ils pénétrèrent dans une vaste pièce au sol recouvert d'un solide plancher, au fond de laquelle s'ouvrait une cheminée de pierre devant laquelle étaient disposées deux épaisses tables de bois brut encadrées de bancs du même matériau. L'autre côté de la salle présentait une large ouverture qui donnait sur une autre cheminée de dimensions plus modestes que surmontait une tête de cerf empaillée. Un énorme chaudron de fonte y était suspendu laissant échapper un léger fumet qui fit saliver Loric malgré lui. Un long comptoir de bois mal dégrossit encadrait ce foyer, encombrés de multitudes d'ustensiles, d'herbes aromatiques et de couteaux. Sur le côté une grande table bénéficiait de la lumière de la fenêtre. Un escalier qui devait mener à un étage, occupait le fond de la salle. Devant le chaudron une grasse femme s'activait et dépeçait un lapin avec une habileté qui trahissait son habitude.

- Bonjour ! dit Loric, employant son ton le plus agréable.

Elle s'arrêta dans son travail et le dévisagea d'un œil qui passait d'Ours à lui et de lui à Ours sans que son bras ne reprît son travail, la bouche béante comme pour mieux traduire sa surprise.

- Pardonnez-moi l'état dans lequel je me présente, s'empressa de dire Loric. Je suis un soldat de Mercival en pleine épreuve de Demostra ce qui explique mon accoutrement. Il était en effet plus ou moins vêtu d'une sorte de pagne de fourrure qui ceignait sa taille et couvert de boue et de terre séchée. Quant à mon ami ici présent, dit-il en passant sa main dans la fourrure d'Ours, il est apprivoisé et ne vous fera aucun mal.
- Que voulez-vous ? dit la femme qui avait repris son travail ayant retrouvé simultanément et l'usage de son bras et celui sa bouche.
- Je souhaite rester un peu dans ce village, je peux dormir n'importe où et je mange peu. Je suis travailleur. Aussi si vous aviez quelque travail à accomplir peut-être pourriez-vous me loger et me nourrir en échange ?
- Hum, fut tout ce que répondit la bonne femme qui semblait réfléchir. Elle reprit enfin. Je connais bien la cité de Mercival, j'y suis déjà allé plusieurs fois avec le vieux quand on avait la ferme. On vendait nos légumes sur le marché. Je suis la patronne ici, le vieux il est mort y a deux hivers, c'est

vrai que je n'ai que ma Lorette, et mon petit Digor qui est encore jeune pour m'aider. Le travail ne manque jamais ici. Je veux bien te garder quelques jours pour voir. Par contre ton animal là, dit-elle en crachant dans la direction du lynx, qui émit un sifflement de colère depuis le pas de la porte où il était resté prudemment, il rentre jamais dans ma maison et qu'un seul de mes poulets ou de mes cochons manquent et je te chasserai !

- Merci bonne dame, dit Loric en inclinant la tête. Comment puis-je vous appeler ?
- Appelle-moi la Bolac et commence par poser tes guenilles dans la grange. Digor ! Beugla-t-elle. Mon fils te montrera ce que tu dois faire.

Un gamin qui ne devait guère avoir plus de dix printemps, au vu de ses bras grêles et de sa tête à la moue enfantine, entra dans la pièce en courant et stoppa net en poussant un hurlement lorsqu'il vit le lynx. Il courut se réfugier derrière sa mère.

- Ça va mon Digor, lui dit affectueusement la grosse femme en lui tapotant la joue, la bête est avec ce jeune homme. Je veux que tu lui montres où est la grange qu'il pose ses affaires puis emmènes le nettoyer les parcs des animaux et donne-lui la corvée de bois pour ce soir. On verra demain pour le reste.
- Oui m'man, répondit le petit, qui s'extirpant de ses jupes fit un large détour pour atteindre la porte sans quitter le lynx des yeux.
- Et donne-lui les sapes du vieux ! lui cria-t-elle alors qu'ils franchissaient une porte derrière l'escalier. On n'a pas idée de se balader vêtu comme ça dit-elle dans sa barbe en secouant la tête d'un air réprobateur. Demosstra ou pas, on n'a pas idée vraiment....

Le petit le guida jusqu'à la grange où Loric laissa ses affaires et après une toilette sommaire, enfila les vêtements que Digor lui donna. Ours avait regagné la sûreté des bois dès leur sortie de l'auberge. Ils se dirigèrent ensuite vers un large enclos adossé à l'arrière de la mesure où grattaient quelques porcs. Plus loin une petite construction de bois servait d'écuries à un cheval. Des chèvres et des volailles paissaient librement dans la cour pendant qu'un troupeau d'oies les sollicitaient à grands cris pour obtenir du grain. L'ensemble de ces installations occupait l'arrière de l'auberge et n'était séparé de la forêt qui le jouxtait que par une simple barrière de bois.

- Il faut nettoyer les enclos, dit le gamin. Vous pouvez commencer par celui des porcs après il y aura le reste et il désigna du doigt les écuries et la grange dont une partie servait de logement aux chèvres, aux volailles et aux lapins. Quand vous aurez fini maman a dit que vous devez couper le bois pour la cheminée, et il l'emmena derrière les écuries où trônait, plantée sur un énorme billot, une hache à la lame large comme une main, un énorme tas de bûches à côté.
- Très bien, je vais commencer alors dis Loric, où sont les outils ?
- Dans la grange, répondit le petit. Ils retournèrent dans le bâtiment et Loric trouva le nécessaire dans un réduit.

Il passa le reste de la journée à effectuer ce qu'on lui avait demandé. Au bout d'un moment, personne n'étant venu le chercher il se décida à aller réclamer à manger.

Il se dirigea vers l'auberge où il retrouva Digor avalant une assiette de soupe dans la cuisine.

- Maman est partie, dit celui-ci sans lever la tête de son assiette, elle fait le marché elle-même pour être sûre qu'on lui donne les meilleurs produits. Si tu as faim il y a de la soupe.

Loric se servit un grand bol du repas fumant et s'assit à côté du garçon.

- C'est toi qui gardes l'auberge en son absence ?
- Non, y a ma sœur Lorette, elle accueille les gens et on sert à manger ce que maman a préparé. Parce que la cuisine c'est son domaine et elle déteste qu'on vienne s'en mêler.
- Le coin à l'air tranquille, dit Loric. Comment s'appelle ce village ?
- Orbois. Nous sommes dans le royaume de Mercival, à la lisière des terres boisées du nord. C'est plutôt tranquille comme endroit oui, on est pas nombreux ici au village parce que les gens partent tous vers Val-le-cas la seigneurie la plus proche. Ils en ont marre de la solitude ici et des attaques de bêtes sauvages. Les loups s'en prennent régulièrement aux bêtes et certains y ont même laissé la vie en essayant de défendre leurs animaux. On a bien demandé d'avoir quelques soldats pour nous protéger mais le seigneur de Val-le-cas se fiche de ce qui peut bien se passer ici. Alors on se débrouille.

Il avait terminé son écuelle qu'il lapait comme un chiot pour en récupérer les dernières gouttes.

- Dans quinze jours on va fêter le mi- été. Là il y aura du monde qui viendra des villages les plus proches, c'est dans not 'village que la fête à lieu car nous avons la plus grande auberge du coin. Mon père en était fier. Il l'a construite de ses propres mains avec l'aide des gens du village. Il était charpentier avant ça et il a longtemps vécu à Val-le-cas.
- Il n'y a que ta sœur et toi ici ?
- Non, ma mère emploi un garçon un peu simplet qu'elle a recueilli il y a cinq ans à la mort de ses parents. Personne voulait de lui. Mais maman est une brave femme même si elle râle beaucoup... Il leva les yeux au ciel en soufflant. Puis y'a le père Muet, un vieux qui travaille ici depuis longtemps ; avant même que j'existe. Tous les deux font un peu de tout ici et surtout ce qu'ils peuvent faire. Boro, c'est le benêt, il est très costaud et il n'a pas peur des bêtes que c'en est impressionnant. Se rapprochant de Loric il prit un ton de confiance. Une nuit alors que tout le monde dormait, on a été réveillé par des cris horribles. On s'est levé complètement paniqués pour aller voir. Et là on a vu Boro, tenant tête à trois loups aux yeux luisants et aux crocs retroussés, il gesticulait, se démenait une fourche à la main en poussant des cris de démon. Les loups ont renoncé et se sont enfuis dans la forêt. Quand je suis allé prendre Boro par le bras pour le ramener à l'intérieur il était calme, comme si rien ne s'était passé.
- Effectivement, dit Loric d'un ton admiratif. Et le vieux ?
- Ben le père Muet, personne connaît son nom alors on l'appelle comme ça. Parce qu'il parle pas. Je sais pas s'il a déjà parlé un jour mais il sait très bien se faire comprendre quand il veut un truc, dit le petit en hochant la tête.

Tous deux avaient terminé leurs assiettes saugant les moindres restes avec de gros morceaux de pain brun.

- Viens, dit Digor, je vais te présenter ma sœur Lorette elle doit être à côté.

Ils quittèrent la cuisine et pénétrèrent dans la salle principale. Là, derrière le comptoir, se tenait une jeune fille d'une quinzaine d'années, essuyant des écuelles de bois avec un linge.

Les tables du fond étaient occupées par un homme et sa femme qui buvaient un godet de vin en attendant que le repas soit servi. Lorette installa les écuelles sur les tables, déposa des gobelets et des pichets emplis d'un vin aussi clair que du jus de raisin coupé à l'eau.

- Lorette ! Elle se retourna. Je te présente Loric, il va rester avec nous quelques temps pour nous aider.

Lorette lui jeta un coup d'œil fit un signe de tête et retourna à ses occupations.

- Elle n'a pas l'air bavarde ta sœur, commenta Loric alors qu'ils avaient quitté la pièce.
- Non effectivement. Elle est plutôt du genre timide. Et puis on ne voit pas souvent des hommes comme toi dans le coin.

Une fois sa journée terminée Loric s'effondra littéralement sur un tas de paille dans la grange où après avoir eu une rapide pensée pour Ours qu'il n'avait pas revu, il sombra dans un profond sommeil. La paille lui fit l'effet d'une couche de roi en comparaison de ce qu'il avait connu jusque-là.

Il s'éveilla au premier chant du coq le lendemain. Retrouvant Digor, sa sœur, la patronne et les deux employés dans la cuisine, il avala un solide déjeuner composé d'œufs au lard et de soupe trempée de pain. Il alla ensuite attaquer les tâches que la patronne lui avait confiées.

Les jours filaient et Loric se plaisait dans cette vie simple. Il appréciait ses hôtes auprès desquels il savait se rendre indispensable. Il avait fait connaissance avec le Vieux et le benêt, que sa présence n'avait pas émus outre mesure. Il était devenu un véritable appui pour la maisonnée. Il fut bientôt chargé de tous les travaux de forces quels qu'ils soient et de l'entretien de l'auberge. Le petit Digor était en admiration devant lui et passait son temps libre à le suivre partout en l'assommant de questions.

Lorette se faisait moins timide à son contact, il avait même réussi à la faire sourire une ou deux fois. C'était une jeune fille bien plus gracieuse que sa condition n'aurait pu le laisser deviner. De petite taille, elle avait les hanches fines, des bras minces et vigoureux, et une certaine élégance dans tout ce qu'elle faisait. Elle se déplaçait toujours silencieusement avec une agilité et une souplesse parfois surprenante. Son visage aux traits décidés alliait une bouche jolie à un nez long et droit, un menton arrondi et de grands yeux bruns frangés de longs cils noirs. Elle

portait toujours un bonnet de coton ou de laine sur sa chevelure auburn qu'elle entretenait et tressait quotidiennement en deux longues nattes dont les extrémités enroulées donnaient corps à un chignon à la structure complexe.

Les repas pris dans la cuisine étaient désormais des moments de conversation et de rires de toutes sortes entre les trois jeunes gens. Et la mère Bolac, malgré ses airs bourrus, s'attendrissait de les voir si heureux. Rapidement Loric en vint à aider pour le service dans la taverne. Il portait les plats de la cuisine aux tables, aidait Lorette à débarrasser et ranger la salle pendant qu'elle nettoyait la vaisselle. La mère Bolac qui l'appréciait beaucoup lui avait trouvé une pièce dans l'auberge. Située sous les combles elle la lui avait même meublée d'un lit de bois sommaire surmonté d'une paille fraîche, d'un tabouret légèrement bancal et d'une petite table de bois qui faisait office de porte chandelle. Loric l'avait chaleureusement remerciée et dans son enthousiasme il avait planté un énorme baiser sur la joue de la bonne femme qui, surprise avait senti le rouge lui monter aux joues, et s'était empressée de retourner à sa cuisine en feignant de bougonner.

Loric commençait à être apprécié des clients réguliers qui étaient principalement les habitants du village. Sa gentillesse et sa disponibilité lui attiraient toute leur sympathie. Parfois de nouveaux clients passaient à l'auberge. Il s'agissait le plus souvent de chasseurs qui allaient plus haut dans les terres boisées. Quelques commerçants et des voyageurs constituaient ainsi toute la clientèle de l'auberge. Lorette et sa mère se sentait plus détendue depuis son arrivée. Sa présence, en effet dissuadait d'éventuelles agressions. Les deux femmes seules avec le petit Digor, avaient déjà eu à repousser des gêneurs et ne s'en était tirés que grâce à la présence ce soir-là dans l'auberge de deux jeunes seigneurs sur le chemin de leur chasse. En remerciement la mère Bolac leur avait fait cadeau du gîte et du souper. Suite à cet épisode, elles craignirent plus encore les éventuelles attaques de visiteurs mal intentionnés. Ainsi cachaient-elles toujours soigneusement leur solitude. Allant parfois même jusqu'à faire semblant de parler à un homme en cuisine. La présence de Loric fut un soulagement. Avoir un soldat à leur disposition, fut-il seulement en formation, était une aubaine.

La mi- été était là et préparait activement la grande fête annoncée par Digor. Il arrivait du monde de tous les villages voisins. C'était l'évènement à ne pas manquer dans toute la région. On logeait chez la famille, à l'auberge, dans les granges, partout où on trouvait de la place. Les festivités allaient durer trois jours.

Une grande estrade de bois avait été dressée au centre de la place du village, devant l'auberge et des bancs installés tout autour. L'auberge avait ouvert ses portes en grand et des tables supplémentaires avaient été ajoutées à l'extérieur, celles de la salle principale ne suffisant pas. Le feu ronflait dans la cheminée sans interruption. On cuisait, on mijotait, on rôtissait, on caramélisait sans arrêt. La sœur de la Bolac, son mari, leurs trois filles et leurs deux fils étaient arrivés à l'auberge le matin même. Les retrouvailles furent chaleureuses mais brèves, car il y avait beaucoup à faire.

Chacun mit la main à la pâte afin d'être en mesure d'accueillir la centaine de personnes qui voudrait manger et boire durant ces trois jours. Dès la tombée de la nuit les festivités commencèrent. Un orchestre avait fait le déplacement depuis Val-le-cas pour l'occasion.

La soirée était douce, l'air sentait l'herbe sèche, la terre chaude et le cochon grillé. Milles étoiles se partageaient la toile du ciel avec une lune dont le croissant argenté luisait doucement. Quand tout le monde eut bien mangé et que l'alcool commença à échauffer les joues on se mit à danser. Les jeunes gens parcouraient les tables à la recherche de jeunes filles à inviter. Chacune avait revêtu sa plus jolie tenue. Les jeunes filles passaient de nombreux mois à économiser l'argent nécessaire à l'achat du tissu avec lequel elles feraient leur robe.

Lorette était vêtue d'une longue robe de coton rose pâle ceinturée d'un cordon de soie bleue. Ses longs cheveux qui étaient toujours cachés, pendaient libres sur ses épaules en longues boucles châtaines. Elle avait mis dans sa chevelure une couronne de fleurs tressées qui lui donnait l'air d'une nymphe des forêts. Les joues rosies par la chaleur, les yeux brillants d'excitation elle était tout simplement charmante. De nombreux jeunes de gens se pressaient à sa table pour l'inviter à danser. Elle acceptait joyeusement, avec la simplicité de son âge et s'enivrait de musique en riant.

Un jeune homme de belle figure sembla bientôt avoir sa préférence et elle ne dansa plus qu'avec lui, refusant les autres sollicitations. Il la faisait danser, boire, et rire. Le repas terminé, la Bolac qui était une brave femme avait laissé Lorette s'amuser avec ses cousines, et les quatre jeunes fille riaient et dansaient sans retenue. Digor de son côté jouait avec ses cousins qu'il ne voyait guère souvent. Loric regardait tout cela avec plaisir, un verre dans la main, attablé tranquillement, il appréciait la douceur de la nuit et les chapelets de rires qui l'entouraient.

Ours avait fait une apparition remarquée et s'étant couché à ses côtés regardait tout cela avec indifférence. Loric était assis à côté d'une jeune fille d'une quinzaine d'années, charmante, qui lui dit venir du village voisin avec ses parents pour rendre visite à sa famille. Elle lui fit la conversation, peut-être espérait-elle qu'il l'invite à danser. Il ne le fit pas. Un homme d'un certain âge s'approcha et proposa à la jeune fille de danser, c'était son oncle. Elle accepta enchantée. Loric en profita pour se lever, et pour se dégourdir les jambes s'éloigna de la fête, Ours s'était levé et avait regagné l'abri de la forêt en quelques bonds. Alors qu'il passait le dernier bâtiment du village Loric entendit du bruit. Ils provenaient d'une grange servant au stockage des récoltes, Il lui sembla percevoir des cris étouffés. Il entreprit de faire le tour du bâtiment silencieusement, ayant saisi au passage une pelle qui reposait contre le mur. Il poussa doucement l'un des battants. Il entendait maintenant nettement des gémissements et des pleurs. Il distingua bientôt une forme sombre au fond de la grange.

- Qui va là ? Cria-t-il.

La forme s'immobilisa. Un cri perçant retentit.

- Loric !

C'était Lorette.

Loric se jeta d'un bond sur l'homme. Mais celui-ci, plus prompt que lui, avait attrapé Lorette par les cheveux et la tenait la lame d'une dague sur sa gorge palpitante. Le visage de Lorette était sillonné de larmes, la joue gauche tuméfiée, un filet de sang coulant de son arcade empesait sa paupière en lui brouillant la vue. Sa belle robe rose était déchirée des épaules à la taille laissant apparaître son buste menu. De ses lèvres tremblantes et rouges de sang elle balbutia :

- Loric, Loric, comme si ce nom pouvait l'aider à retrouver son souffle.

Loric avait fait un pas en arrière, se mettant en garde, sa pelle à la main.

- Que lui as-tu fait ? Demanda-t-il d'un ton rageur.

- Malheureusement pas grand-chose à cause de toi, et c'est qu'elle se défend sauvagement la bougresse, ajoutât l'homme en la saisissant par les cheveux pour exposer plus encore sa gorge. La poitrine de Lorette se soulevait par halètements brefs et saccadés. Maintenant écarte-toi ! intima-t-il à Loric.

- Lâche-là ! Sinon...

- Sinon quoi ? ricana l'homme.

Attirée par les cris la foule des danseurs commençait à se masser devant la grange. Ne comprenant pas tout mais devinant ce qu'il se passait.

- Je te laisse partir et tu la relâche.
- Oui, tout ce que je veux c'est partir sans que tu me causes de problèmes.
- Soit, répondit Loric sur ses gardes. Et il recula de plusieurs pas contre le mur laissant libre l'accès à la porte.

L'homme s'avança méfiant, gardant toujours Lorette bien en face de Loric et il s'approcha de la sortie en rasant le mur. Loric le suivait à bonne distance. Arrivé à la porte l'agresseur vit la foule qui s'était amassée à l'extérieur. Affolé il chercha des yeux une autre sortie et relâchant son emprise sur Lorette il se pencha pour apercevoir le fond du bâtiment. Alors, profitant de cet instant d'inattention, elle lui asséna un coup de coude dans l'estomac qui le fit se plier en deux. Elle en profita pour se dégager et s'enfuir vers le fond de la grange.

Loric saisissant l'occasion se jeta sur l'homme et tenta de lui abattre la pelle sur le crâne. Celui-ci fit un preste mouvement de côté et évita le coup partiellement, le recevant sur l'épaule, ce qui lui arracha un cri de douleur et lui fit lâcher son arme. Alors Loric se jeta sur lui et tous deux roulèrent sur le sol poussiéreux. L'homme tenta de l'étrangler. De rage, Loric lui bourra les côtes de coups si violents qu'il crut les entendre craquer. L'homme hurla et relâcha sa prise.

Loric le fit basculer sur le sol et à califourchon sur lui il lui asséna une volée de coups de poings au visage. Il retint de justesse la main de l'homme qui avait empoigné un couteau et tentait de le lui planter entre les côtes. Un instant le combat se trouva suspendu à cette seule lutte de force, les muscles bandés, les bras tremblants sous l'effort. Enfin, dans un sursaut Loric retourna la main de son adversaire plantant l'arme d'un coup sec dans sa gorge. Un gargouillis sanglant s'échappa de la bouche du blessé puis plus rien. Loric toussant, et crachant se releva, les mains empoissées du sang de l'homme. Il se tint immobile, un instant conscient de ce qu'il venait de faire. Puis il reprit ses esprits et vit la patronne serrant Digor contre elle parmi la foule des curieux.

Il chercha Lorette des yeux et la trouva blottie au fond du bâtiment une faucille tremblant violemment dans ses mains jointes. Il s'approcha, lui prit doucement la faucille et ôtant sa veste il la couvrit.

- Que s'est-il passé ? Demanda-t-il doucement.
- Il m'a invitée à danser, tout à l'heure. Il était très gentil vraiment, on a ri, on a un peu bu et beaucoup dansé et puis il m'a proposé d'aller nous balader. Il avait l'air si gentil. J'ai accepté et quand on est arrivé ici il m'a dit qu'il voulait me montrer quelque chose alors je l'ai suivi et c'est là...un sanglot l'arrêta...je ne comprends pas il était si gentil.

L'homme étendu sur le sol avait été entouré et chacun y allait de son avis et de son commentaire.

- Il a forcé la petite Lorette, disait l'un. Si c'est pas malheureux.
- Il a essayé de la tuer, disait un autre.
- Loric, le soldat de l'auberge l'a sauvée.
- On dit qu'il est amoureux d'elle, ajouta un quatrième.
- Il est pas du coin en tout cas cet énergumène, conclut une grosse femme.

Loric et Lorette sortirent enfin de la grange, elle appuyée sur lui. Sa mère se précipita pour la prendre dans ses bras. Et Lorette au bord des larmes se remit à pleurer en disant :

- Il avait l'air gentil, il m'a...il a voulu et elle enfouit son visage dans le sein de sa mère.

Le lendemain on ne parlait que de ça. Du courage de Loric et de quelle façon il avait désarmé et tué l'homme. Il fut traité en héros, admiré, remercié et félicité. Tout le monde connaissait Lorette et appréciait sa gentillesse et sa simplicité. Sa mésaventure alimenta les conversations pendant de nombreux jours. Loric lui, avait décidé qu'il était temps de reprendre sa route vers Mercival.

TRISTAN

Torth n'était pas dupe de la relation entre les deux amoureux, et s'il ne savait qu'en penser il se gardait bien d'intervenir au nom de l'amitié qui le liait à Tristan.

Pourtant un soir qu'ils étaient à la taverne à siroter des verres, il aborda le sujet.

- Tu sais que je t'apprécie beaucoup, on ne se connaît que depuis quelques mois et pourtant tu es comme un frère pour moi, dit Torth à Tristan.
- À notre amitié mon frère ! jeta joyeusement ce dernier en levant sa chope et assénant une claque sonore sur le postérieur de la fille qui venait de les servir. Et il avala d'une traite le contenu de son verre.

Torth marqua un temps de silence avant de reprendre. Puis il lança :

- Je sais ce qu'il se passe entre Alyanne et toi.

Le bras de Tristan resta en suspens, puis il reposa sa chope doucement sur la table de bois.

Affichant la décontraction qui lui était coutumière, il planta son regard dans celui de Torth et s'adossant sur sa chaise il croisa les bras.

- Et ? répondit-il.
- Et j'aurais voulu savoir..., il marqua une hésitation, si, ...enfin tu sais ce que je veux dire, lâcha Torth d'un air gêné ; vidant son godet d'un trait pour se donner une contenance.
- Hum, Tristan joua machinalement avec une pièce posée sur la table. Tu veux savoir ce que je compte faire je suppose ?

Torth opina du chef en remplissant son verre et celui de Tristan.

- Tu sais, commença lentement ce dernier, que je me suis engagé dans la garde de Mercival et que si je souhaite aller au bout de ce que j'ai commencé, si je veux devenir un garde permanent, je dois réussir mon Demostra. J'aime beaucoup Alyanne, c'est une fille très gentille, drôle et vraiment jolie mais je ne peux rester indéfiniment avec vous. C'est une chose qu'elle sait, depuis le début, toi aussi d'ailleurs. Je ne vous ai jamais caché mes intentions quant à la suite.
- L'honneur aurait voulu que tu ne déflores pas ma sœur, lâcha Torth d'un ton rauque.
- L'honneur est bon pour les gentilshommes, répartit Tristan, et je n'en suis pas un. Alyanne a consentit à chacune des marques d'affection que j'ai pu lui donner. Et c'est elle qui s'est offerte à moi.
- Comment oses-tu dire ça ? rugit Torth en se levant d'un bond. Repoussant la table, les yeux embués de rage il s'approcha de Tristan.

- Si je ne t'estimais pas je te tuerais sur le champ. Je veux que tu ais quitté notre maison demain à l'aube. Je te laisse le soin d'expliquer ton départ à Alyanne. Veille à la préserver au mieux, si vraiment elle compte pour toi.

Tristan n'avait pas bougé, se contentant de fixer Torth d'un air triste.

- Je suis désolé, lui dit-il doucement. Je n'ai jamais eu l'intention de vous blesser ni l'un ni l'autre. Je n'ai pas réfléchi, j'aime Alyanne comme je t'aime mais je ne peux pas rester tu le sais.
- Emmène-la alors ! dit Torth qui s'était rassit sur son tabouret. Que crois-tu qu'il va advenir d'elle quand tu seras parti ?
- Elle sera avec toi, répondit Tristan.
- Peut-être, marmonna Torth.
- Pourquoi peut-être ?
- J'avais un projet, enfin on avait un projet. Érine et moi. Je voulais l'emmenner, je ne supporte plus de voir d'autres hommes la toucher, un air sombre marqua son visage. Je n'ai pas les moyens de l'acheter à la tenancière alors je vais l'enlever et on ira vivre dans le royaume de Tertanghe, elle a de la famille là-bas qui pourra nous accueillir. Je travaillerais, je trouverais bien une place quelque part. Il but. Et j'ai cru que, comme Alyanne et toi, enfin j'ai espéré surtout parce qu'au fond j'ai toujours su quelle serait ta réponse. Il s'arrêta puis reprit. J'ai cru que tu l'épouserai que tu prendrais soin d'elle.
- Je ne peux pas, répondit simplement Tristan. Je ne peux pas m'encombrer d'une femme.
- T'encombrer, pfffff..., lâcha dédaigneusement Torth, on ne s'encombre pas quand on aime.
- Alors c'est que je ne dois pas t'aimer suffisamment, acquiesça tranquillement Tristan.

Torth était désemparé.

Son ami traitait tout avec un tel détachement que cela frisait l'indifférence. Lui qui avait toujours été là pour ses parents, puis pour sa sœur à leur mort. Il s'était toujours rendu disponible, avait été compréhensif et à l'écoute et il avait du mal à concevoir qu'on puisse agir avec autant d'égoïsme. Et pourtant une part de lui enviait l'insouciance de Tristan. Il aurait aimé ne penser qu'à lui. S'enfuir avec Érine et laisser sa sœur se débrouiller. Elle était grande maintenant après tout,

elle devait se trouver un mari et partir, et lui aussi avait une vie à vivre. Ils ne pouvaient pas partager éternellement cette chaumière au fond des bois sans espoir de connaître autre chose.

Pendant qu'il ruminait ses sombres pensées Tristan s'était levé.

- Je serai parti demain à l'aube. Je parlerai à Alyanne.

Torth acquiesça d'un signe de tête et vida à nouveau son verre d'une traite se resservant dans la foulée.

Tristan prit le chemin de la chaumière. Le regard rivé au sol il réfléchissait à la meilleure façon d'annoncer son départ à Alyanne.

Quand il arriva à la clairière la nuit était tombée, il trouva Alyanne occupée à assister la truie qui venait de mettre bas.

- Tu es déjà là ! dit-elle joyeusement en le voyant. La truie vient de mettre bas, dix petits, regarde ! Elle s'arrêta et se tourna vers lui. Elle vit son air préoccupé. Tout va bien ? Pourquoi es-tu rentré si tôt ? Et sans mon frère, ajouta-t-elle en regardant autour d'elle. Elle s'approcha de lui et l'enlaçant plongea son regard d'or dans le sien. Qu'y a-t-il répéta-t-elle ?

Il la regardait, ses yeux azurs teintés d'une vague mélancolie.

- Je vais partir, lui dit-il simplement. Je dois terminer mon Demostra.

Elle s'écarta de lui, brutalement, comme s'il l'avait brûlée.

- Tu savais que je ne resterais pas, dit-il doucement en essayant de prendre ses mains.

Mais elle les cacha derrière son dos, muette, le cœur transpercé de douleur.

- Je, j'ai cru que tu m'aimais, balbutia-t-elle. J'ai cru que c'était plus important que tout le reste...je ne comprends pas...elle marqua une pause, l'œil hagard. Et tous ces moments passés ensemble, toutes ces attentions, ces mots d'amour, ça n'était rien ?! Ses épaules s'affaissèrent. Je me suis donnée à toi, murmura-t-elle, le souffle coupé par l'étau qui enserrait sa poitrine. Ça ne compte pas ça ? Un enfant pourrait venir.

Il ne répondit pas.

Elle le dévisageait, hébétée, comme si elle le découvrait pour la première fois, des larmes coulant silencieusement le long de ses joues. Après un moment elle reprit.

- Reviendras-tu ?
- Non. Comme tout ce que faisais Tristan sa réponse était simple. Fais ta vie trouve toi un homme qui sache t'aimer comme tu le mérites et oublie-moi. Il s'approcha, caressa sa joue du revers de la main, le regard emplit d'affection et tourna les talons pour regagner la maison. Là, il rassembla les quelques affaires qui étaient siennes puis il se dirigea vers le bois.
- Attends ! Il se retourna et vit Alyanne, les yeux humides, le visage si douloureusement bouleversé qu'elle en était d'une beauté à couper le souffle. Reste cette nuit, passe-là avec moi, une dernière fois.

Il hésita, puis revenant sur ses pas il la prit dans ses bras il l'enleva de terre comme il aurait soulevé un enfant. S'enfonçant dans la forêt, il gagna un coin connu d'eux seul pour abriter leurs amours. Là il l'étendit sur le sol moussu comme il l'avait fait tant de fois et lui fit l'amour lentement, avec ardeur, mettant dans ses caresses tout ce qu'il lui était possible de lui offrir. Quand ils eurent épuisé leur plaisir ils restèrent enlacés, se regardant sans un mot. Enfin Alyanne rompit le silence :

- Reste s'il-te-plaît. Je te rendrai heureux, je sais que Torth est amoureux d'une fille avec laquelle il aimerait faire sa vie. Nous pourrions vivre tous les deux à la chaumière, ensemble. Nous serions bien. Pourquoi ne peux-tu te contenter de ça ? de moi ?
- Je dois finir ce que j'ai commencé, répondit tendrement Tristan.
- Alors promets-moi de revenir, je t'attendrais, autant qu'il le faudra.
- Non Alyanne, tu es jeune et belle tu peux trouver un bon mari.
- Je ne veux pas d'un bon mari, coupa-t-elle farouchement des éclairs de colère traversant ses yeux dorés. C'est toi que je veux, sa voix faiblit et elle se remit à pleurer de grosses larmes cascading sur ses joues veloutées. Je ne suis plus rien sans toi, je n'ai plus de raison de vivre, ne t'en va pas. Et sa voix trembla puis s'étouffa dans un sanglot.

L'enveloppant de ses bras, Tristan la berça caressant ses cheveux.

- Alyanne ton frère t'aime et a besoin de toi. Il se sentait incapable d'ajouter autre chose sans prononcer des mots qu'ils savaient faux.

Il la garda ainsi serrée contre lui, elle pleurant, lui la consolant et ils finirent par s'endormir bercés par les bruits nocturnes de la forêt. Tristan fut éveillé le premier

par les chatolements du soleil dont les tendres rayons annonçaient déjà de plus ardent heures.

Il s'extirpa doucement de sous la couverture, la remonta sur les épaules d'Alyanne, et lui jetant un dernier regard prit son baluchon et s'enfonça dans la forêt. Quand elle s'éveilla enfin, le corps encore emplit des plaisirs et des chagrins de la nuit, elle trouva la place vide et froide à côté d'elle. Alors elle comprit qu'il était parti et elle se remit à pleurer comme une enfant qui a tout perdu. Elle restât ainsi jusqu'au soir abattue, le cœur déchiré, les joues ravinées par les sillons de larmes qui s'étaient tariées d'avoir trop coulées. Enfin, elle se leva machinalement, enfila sa robe et prit la corde qui lui servait de ceinture. Elle y fit un nœud, grimpa dans le chêne sous lequel son amant l'avait enlacée une dernière fois et la passant autour de son cou elle se laissa tomber dans le vide.

Son frère ne la retrouva que trois jours plus tard, bouffie de décomposition, les membres arrachés jusqu'aux genoux par les bêtes sauvages.

Il avait marché cinq jours et cinq nuits dans une espèce de frénésie qui le poussait à avancer pour faire taire ces reproches dans sa tête. *Ils savaient que je ne resterais pas. Ils le savaient. Je n'ai rien fait de mal.*

Au matin du sixième jour alors qu'il s'était assoupi dans un creux formé par des racines, il sentit un souffle chaud sur sa nuque. Se retournant lentement il se trouva nez à nez avec un jaguar qui le regardait fixement babine frémissantes, crocs étincelants et grognements au fond de la gorge. Avec lenteur Tristan se leva, épée en main. Il était acculé dos à l'arbre les pieds dans les racines. D'un bond le jaguar se jeta sur lui. Tristan s'accroupit épée pointée vers le haut et il l'enfonça de toutes ses forces dans l'animal avant même que celui-ci n'ait eu le temps de le toucher. Ils roulèrent en un seul ensemble, l'animal percé de part en part par l'épée. Tristan se releva et émit un rire satisfait. Le trophée dont il avait besoin pour valider son Demostra venait de s'offrir à lui. Il allait pouvoir regagner Mercival.

Il franchit les murailles du château trois lunes et vingt-deux jours après l'avoir quitté. Dès son arrivée il fût mené devant le commandant de la garde et l'ensemble des Maîtres d'arme auxquels il présenta son trophée. Le dévisageant de la tête aux

pieds, Drelieve les regarda puis émit un grognement qui devait être une sorte d'approbation. Après l'interrogatoire rituel il dit :

- Tu peux aller te laver et te restaurer. La cérémonie d'intégration aura lieu à la fin de cette lune.

Il était le cinquième de son groupe à être revenu. Beaucoup ne reviendraient pas. Cela faisait partie du jeu.

LORIC

L'été touchait à sa fin. Du sol montait lentement une brume aérienne tandis que le soleil déclinait à l'horizon. C'est avec une certaine émotion que Loric vit enfin apparaître les hautes tours de Mercival. Elles semblaient si fines qu'elles donnaient l'impression de pouvoir se briser au premier souffle du vent. Puis l'enceinte apparue, massive, grise, surplombant la légère brume qui montait à l'assaut de ses pierres centenaires. Il arrivait juste à temps, Ours sur ses talons. On fermait soigneusement les lourdes portes du château chaque soir et la garde prenait son service pour la nuit. Au moment de pénétrer dans l'enceinte, le lynx poussa un feulement à l'adresse de Loric. Il prit sa grosse tête entre ses mains, lui glissa quelques mots et le félin disparut en larges bonds dans les fourrés. Loric pénétra dans la première cour, la plus vaste, où les marchands de la journée avaient proposé leurs poulets, leurs œufs, leurs étoffes chamarrées, leur pain et leurs pâtisseries, leurs céréales et toutes sortes d'objets venus des quatre coins de Sombrelive. C'avait été jour de marché comme toutes les semaines à Mercival. Les quelques retardataires emballaient hâtivement leurs marchandises, pressés de sortir avant que les portes ne soient fermées.

Le départ d'Orbois avait été triste. Loric s'était attaché à ce lieu et plus encore à ses habitants. Il aimait Digor et Lorette comme un frère. Il s'était levé avant le soleil ce matin-là. Dans la grande cuisine la patronne lui avait fait avaler un bol de soupe si chaude qu'il s'en était brûlé le palais. Elle l'avait pourvu du nécessaire et plus encore et la brave femme le voyait partir avec peine. Lorette lui avait cousu une besace, et l'avait chargée d'un pain de deux livres, d'un pâté de lièvre, d'un pot de confiture de prunes et d'une tourte encore fumante enveloppée dans un linge. La Bolac lui avait fait cadeau d'une longue cape de laine doublée d'un col en

peau de lapin qui avait appartenu au vieux. Outre cet équipement il était reparti avec un fort coutelas et un long bâton de marche.

Dans la grande cuisine l'ambiance n'était plus aux plaisanteries. Tous retenaient leurs larmes. Quand le moment fut venu, ils s'étaient tous embrassés chaleureusement et Loric leur avait promis de revenir dès qu'il le pourrait. Mercival était loin il lui fallait se hâter. Il était parti d'un pas vif, le vent fouettant son visage.

Il se présenta au poste de garde qui donnait sur la cour du château. Il fut conduit à Drelieve. Celui-ci le reçut dans le bâtiment principal de la garde. Lorsqu'il présenta l'ours qu'il avait tué comme trophée, la surprise se peignit sur le visage du commandant et des maîtres qui avaient été mandés ainsi que le voulait la règle du Demostra. Il fut longuement interrogé sur les trois lunes qu'il avait passées loin de Mercival, les épreuves qu'il avait rencontrées surtout sur la façon dont il avait conquis son trophée. Quand les maîtres eurent terminé ils le remercièrent et l'invitèrent à rejoindre les quartiers des soldats où il pourrait se restaurer et se laver. Il s'inclina et sortit laissant son macabre trophée aux mains des Maîtres qui allaient délibérer et estimer ainsi sa valeur en tant que futur membre de la garde permanente de Mercival.

Il traversa plusieurs couloirs et gagna le réfectoire dans lequel il avait partagé tant de repas avec ses compagnons de formation. Il se demanda combien était déjà revenus et combien ne reviendraient pas. La salle était une longue pièce aux murs enduits à la chaux. Une immense cheminée y entretenait une chaleur joyeuse et éclairait vivement les tables les plus proches. Elles étaient alignées l'une derrière l'autre, encadrées de bancs de part et d'autre, en solide bois de chêne qui sentait encore la résine. Des chandelles de suif étaient disposées régulièrement au centre de chaque table. On les allumait aux heures de repas uniquement. Lorsqu'il pénétra dans le réfectoire, la première chose que vit Loric fut un groupe d'hommes soupant. L'un deux, grand, blond, parlant fort, mangeait et riait beaucoup. C'était Tristan dont il semblait que rien ne put jamais entamer l'enthousiasme.

Relevant la tête il vit Loric et un air de joie intense se peignit sur son visage.

- Mon ami ! s'écria-t-il en se levant.

Ils échangèrent une accolade chaleureuse et Tristan entreprit de lui nommer les compagnons qui l'entouraient. Il reconnut avec plaisir chacun d'eux. Leodoric était là aussi. De Gwalf on n'avait pas de nouvelles. Ils étaient huit à être revenus. Six

avaient ramenés les trophées exigés. Deux non, ils savaient qu'ils avaient échoué. Ils pourraient cependant rejoindre la logistique de la garde s'ils le souhaitaient. La soirée se passa à échanger les récits de leurs aventures respectives. Loric était revenu la veille de la fête de gradation. Pour ceux qui reviendraient après, il serait trop tard. Ainsi était la règle du Demostra.

L'INTÉGRATION

La cérémonie d'intégration eut lieu le lendemain en présence du roi, de la reine et des seigneurs du royaume. La foule avait commencé à affluer dès les premières heures du jour. Ce serait jour de fête à Mercival. L'entrée de nouveaux soldats dans la garde signifiait l'intégration d'hommes garants de la paix du royaume. Ainsi leur intégration était-elle à la hauteur du respect qu'on leur portait.

Chacun à travers Sombrelive reconnaissait la valeur et la puissance des hommes de la garde de Mercival, chaque habitant du royaume savait dès sa naissance qu'il devait son pain et ses terres à son roi et la paix et sa vie à la garde de Mercival. Ainsi étaient-ils fêtés chaque année à l'occasion de l'intégration des nouvelles recrues qui avaient survécus à l'entraînement et réussi l'épreuve finale.

De longues tables avaient été dressées au centre de la cour du château, parées de nappes rouges sur lesquelles s'épalaient en multitudes les jambons, pâtés, tourtes, viandes rôties, fruits frais, fruits secs et confitures.

Une estrade était dressée face à une longue tribune de bois où prendraient place le roi et sa cour. Chacun avait revêtu ses habits de cérémonie. La foule venue en masse avait enfilé ses plus beaux vêtements, les enfants serrés dans leurs culottes de coton se retenaient de jouer pour ne pas les déchirer.

Le corps de garde au complet était présent, tout autour de l'estrade rangé par grade dans des tonalités qui partaient du marron des Bois et se terminaient par le blanc des Aciers. Les Maîtres alignés sur l'estrade fiers de présenter au roi les nouveaux membres de son armée.

Quand tout fut prêt, que chacun eut pris place, on sonna le début de la cérémonie. Alors, arrivèrent, l'un derrière l'autre, les huit que l'on fêtait, dans leur tenue d'entraînement, l'épée de bois à la taille ainsi que le voulait la règle. Ils montèrent sur l'estrade où les attendaient le commandant de la garde encadré des Maîtres, et se rangèrent côte-à-côte au garde-à-vous.

Le roi Greolor se leva et prit la parole.

- Dames, seigneurs, amis, soldats, Maîtres et braves gens nous voici réunis pour la gradation annuelle. Mercival est un grand royaume où règnent la paix et la prospérité, et c'est à la force de son armée que Mercival doit tout

cela. C'est au sacrifice, au courage et à l'abnégation de ses gardes que cette armée doit sa force. À l'exigence de son entraînement que les soldats doivent leurs qualités guerrières. Nous allons aujourd'hui intégrer de nouveaux soldats qui ont fait preuve de toutes ces qualités. Le Bois, le Fer et l'Acier vont s'enrichir aujourd'hui de nouveaux éléments. Et c'est en leur honneur à tous que nous festoieront ce jour !

Cette déclaration fut saluée par des vivats, des cris de joie et des bravos.

Le silence revint et le commandant prit la parole.

- Recrues ! Un pas en avant ! Vous avez subi le Probatio et avez prouvé que vos corps et vos nerfs pouvaient endurer les coups, la faim et la solitude. Vous avez suivi la Disciplina et avez montré que vous pouviez être les meilleurs à toute forme de combat. Enfin vous revenez du Demostra, durant lequel vous avez eu à user de toutes vos forces, vos connaissances et votre habileté pour survivre. Six d'entre vous sont revenus avec les trophées exigés pour la réussite de cette ultime épreuve. Deux non. Qu'ils s'avancent.

Les deux recrues concernées firent un pas vers le commandant.

- Recrues, vous avez fait preuve de courage et de ténacité pourtant vous avez fait le choix de revenir sans avoir complété le Demostra. Qu'il en soit ainsi. Vous serez intégrés au sein de l'armée de Mercival mais non dans le corps de garde. Il se tourna vers une table et y prit deux piles de vêtements. Elles correspondaient aux tenues des Logistiques de l'armée. La foule poussa quelques cris et applaudit faiblement.

Drelieve appela ensuite trois d'entre eux par leurs noms. Ils s'avancèrent.

- Vous avez réussi votre Démostra et êtes officiellement intégrés à l'armée de Mercival. À compter de ce jour vous faites partie des Bois.

Il remit à chacun d'eux deux tenues complètes de tissu brun, avec armes et boucliers ainsi qu'un long bâton de bois lisse et solide qui était un élément honorifique des soldats du bois.

Il appela ensuite Ledoric qui s'avança d'un pas assuré.

- Tu as réussi ton Demostra et es officiellement intégré à l'armée de Mercival. À compter de ce jour tu fais partie des Fer.

Il lui remit, comme aux autres, deux tenues et équipements complets de tissu gris, ainsi qu'une longue épée de fer, élément honorifique des soldats du Fer.

Tristan et Loric furent appelés ensemble. Dès le Demostra, Tristan avait montré qu'il serait de l'Acier et c'est à ce grade qu'il avait été classé lors de la Disciplina. Sa réussite au Demostra ne démentit pas sa valeur. Il avait pour trophée un jaguar. C'était très respectable.

Loric quant à lui avait été classé au grade des Fer durant la Disciplina, cependant le trophée qu'il ramenait avait vivement impressionné les Maîtres. Rares étaient les recrues capables de ramener un ours comme trophée durant le Demostra.

- Vous avez réussi votre Demostra et êtes officiellement intégrés à l'armée de Mercival. À compter de ce jour vous faites partie de l'Acier.

Drelieve leur remis trois tenues de tissu blanc et les armes correspondant à leur nouveau grade. À cela il ajouta une étincelante épée d'acier, signe honorifique de leur grade.

Tous deux recevant leurs effets saluèrent avec l'impassibilité qui était le propre des soldats en service. Ils échangèrent cependant un regard de triomphe qui disait leur joie et leur fierté.

La foule applaudit, les soldats frappèrent leurs armes sur leur bouclier en signe de respect.

Les festivités durèrent toute la nuit, un grand feu avait été allumé au centre de la cour et des rondes joyeuses s'étaient improvisées. L'ensemble des soldats du corps de garde était présent et avait eu droit à une nuit de relâche pour l'occasion. Hormis le guet, et quels hommes de garde bien entendu.

À la table principale, les frères d'armes contaient leurs exploits, buvaient, mangeaient et riaient avec toute la virilité bruyante d'un groupe d'hommes en armes.

Ils commencèrent leur service dès le surlendemain. Loric fut affecté à la garde personnelle du Roi qui ne comptait que des Aciers. Tristan fut détaché en tant que capitaine à la frontière Sud du royaume dans l'un des nombreux forts qui la scandaient.

LA FUIITE

Le ciel avait la noirceur d'une nuit sans lune. L'oreille aux aguets, Isolde épiait le moindre bruit dans le dédale des couloirs du château. Pas un son ne parvint à ses oreilles. Elle se décida donc à avancer à pas feutrés. Elle parcourut rapidement la portion qui la séparait des écuries où l'attendait son cheval déjà sellé ; deux besaces gonflées de chaque côté de la selle. Elle lui flatta l'encolure afin qu'il se tienne tranquille. Le guidant par la bride elle gagna une vieille porte rouillée à demi cachée par le lierre, qui ouvrait sur l'arrière des écuries. La clef lui avait été fournie par son ami le Maître des chevaux. Le remerciant intérieurement pour son aide précieuse, elle poussa la porte en prenant appui dessus de toutes ses forces. Celle-ci émit un grincement sinistre et céda. Isolde s'arrêta, pétrifiée, persuadée que ce grincement avait réveillé tout le château. Elle écouta un instant, pas de bruit. Elle franchit la porte, enfourcha son cheval et le lança au galop sur le sentier qui menait vers la montagne. Presque couchée sur l'encolure, elle l'entendait haleter sous l'effort et ne cessait de se répéter : « Plus vite ; plus vite ! » Il lui restait trois bonnes heures avant que le soleil ne darde ses premiers rayons sur le château.

Elle préparait sa fuite depuis des mois, depuis ce soir-là.

LA CHASSE À COURRE

Après que son père, Greolor roi de Mercival, lui eut annoncé son mariage et l'ait présentée à son fiancé Hartnid, prince de Lorivon, elle s'était fait une raison. L'insouciance de sa jeunesse reprenant le dessus elle s'était imaginé que tout cela finirait bien par s'arranger ou qu'on oublierait de les marier, qu'une guerre serait déclarée, qu'un monstre ensevelirait Mercival sous des amas de flammes et de laves purulentes ou que le soleil disparaîtrait plongeant ainsi le royaume dans une nuit éternelle qui reléguerait son mariage au rang de détail sans importance. Le temps s'était écoulé et elle avait fêté ses seize ans, âge où la raison et sa mère lui firent comprendre qu'il ne servait à rien de fantasmer, la réalité était là et se chargerait de donner à son mariage la juste place qui lui avait été attribué par toutes les personnes concernées ; dont elle ne faisait pas partie apparemment...

Un matin alors qu'elle venait de sauter au bas de son lit et s'étirait voluptueusement en regardant par la croisée, sa mère la reine Mycrelse entra. Isolde lui fit une révérence, surprise de la voir dans sa chambre à coucher, ce qui arrivait fort rarement.

- Ma fille, commença cette dernière. Tu as fêté tes seize ans. Tu es une femme et tu vas devoir désormais te conduire comme telle. Dans un an tu seras l'épouse du prince Hartnid, tu dois donc prendre des habitudes dignes de ton futur rôle.

- Oui mère, dit Isolde en inclinant la tête, ne sachant si elle devait s'inquiéter ou se réjouir.

Sa mère tapa sèchement deux fois dans ses mains.

-Faites entrez dame Duoras.

Une femme d'une trentaine d'année mais dont l'accoutrement et la posture laissait imaginer qu'elle pouvait en avoir le double pénétra dans la pièce. Elle fit un salut raide à Isolde et à sa mère. Puis croisant les mains elle attendit calmement, fixant Isolde de deux petits yeux à la couleur incertaine.

- Dame Duoras sera désormais ta Dame de maintien. Elle a pour mission de t'habiller, te coiffer, te baigner et de t'enseigner tout ce qu'une demoiselle digne de ce nom se doit de savoir faire. Désormais tu devras faire acte de présence à chacun des repas à la table royale. Ton père souhaite que tu fasses honneur à la Maison Mercival. Dans une quinzaine ton futur fiancé et son père viendront nous rendre visite pour quelques temps afin de régler des affaires communes. Vous aurez ainsi, le prince Hartnid et toi, l'occasion de vous connaître un peu mieux.

Durant toute cette tirade Isolde n'avait pas ouvert la bouche, mais elle sentait l'angoisse la glacer. Dans sa tête défilait tout ce qu'elle ne pourrait plus faire, elle prenait un peu plus, à chaque parole que prononçait sa mère, la mesure de ce qu'elle allait perdre. Et malgré tous ses efforts elle n'arrivait pas à percevoir ce qu'elle allait gagner en retour.

- As-tu bien compris ? dit sa mère d'un ton fort.

Isolde qui s'était perdue dans ces sombres pensées sursauta comme quelqu'un que l'on réveille.

- Oui mère, murmura-t-elle dans un souffle.

- Bien, dame Douars prendra son service près de toi dès demain matin. Vous pouvez vous retirer, dit-elle en se tournant vers la dame de maintien.

Celle-ci s'inclina poliment et sortit. La reine Mycrelse la suivit sans un regard de plus pour sa fille.

Isolde resta coite, avec le sentiment d'avoir mis un pied sur un chemin qui n'offrait pas de possibilité de retour.

Dès le lendemain, comme annoncé, son quotidien changea. Elle fit connaissance avec les premières privations et les premières entraves à sa liberté. Elle ne pouvait plus s'habiller seule, sa dame de maintien la vêtait de tenues complexes et impossibles à ôter sans aide, qui la maintenaient dans un carcan si serré qu'elle était dans l'obligation de se tenir toujours impeccablement droite, le souffle à moitié coupé.

Il lui était désormais, techniquement autant que théoriquement, impossible de courir ; alors s'entraîner au maniement des armes et monter à cheval relevait désormais de l'exploit. Elle prenait comme convenu ses repas du midi et du soir en compagnie de ses parents et de leurs invités qui étaient sans cesse renouvelés.

Elle ne bénéficiait plus de temps libre sa dame l'ayant attelé à une formation accélérée de parfaite épouse afin de compléter l'éducation jusque-là reçue par les Maîtres : elle apprenait chaque jour, le chant et la musique afin d'être à même de divertir son futur époux.

On lui enseignait aussi la couture et elle travaillait régulièrement en compagnie d'une dizaine de jeunes filles à la confection de son trousseau de mariée. Toutes ces activités, qui auraient ravi n'importe quelle future mariée, la hérissait. Elle détestait faire tout cela ; elle ne voulait pas se marier, elle haïssait l'idée qu'on lui imposa cette union et se sentait comme une marchandise que l'on cède au plus offrant.

Et plus que tout elle pleurait la nuit sur sa liberté perdue, ses longues chasses solitaires en forêt, ses galops furieux dans les plaines avec son cheval ; et son refuge dans les montagnes où elle n'avait pu retourner depuis la visite de sa mère.

Cependant, comme souvent lorsqu'on redoute l'arrivée d'une chose, le temps passa vite et le jour prévu pour la venue de son fiancé fut là.

Dame Douars, ce matin-là, la vêtit d'une robe de velours gris à corsage de dentelle fine qui finissait en manches à crevées rehaussées de filigranes d'or sur l'ensemble du buste. Elle avait savamment tressé et entortillé ses longs cheveux afin de les maintenir dans un filet de soie qui les relevait et dégagait sa fine nuque de porcelaine. Une épaisse cape de fourrure de loups gris couvrait ses épaules, retenue par une lourde broche d'or évoquant un faucon aux yeux de rubis.

Les époux royaux, conseillers et invités de marque étaient réunis dans la cour principale pour accueillir leurs invités. Isolde prit place aux côtés de sa mère inclinant la tête en guise de salut comme le voulait la politesse. Cette dernière lui jeta un regard et fit un signe approbateur à la Dame de maintien en guise de félicitations pour l'allure de sa fille.

Au même moment les trompettes sonnèrent vigoureusement et un carrosse pénétra au petit trot dans l'enceinte. Attelé de quatre superbes chevaux lourds aux robes disparates, il était richement orné d'arabesques dorées rehaussées de pierreries. Il fit halte au centre de la cour. Aussitôt des serviteurs accoururent, installèrent un marchepied et entreprirent d'aider les précieux hôtes à descendre.

À la suite du carrosse, une troupe de cavaliers précédée par un homme de belle stature vêtu avec richesse et élégance, entra et fit halte sur un signe de celui-ci. Des palefreniers prirent les chevaux par les rênes. Isolde reconnut enfin l'homme en question : c'était Hartnid. Du jeune homme qu'elle avait rencontré deux ans plus tôt il ne restait que la souplesse dans la démarche. Pour le reste c'était bien un homme qui descendait crânement de cheval. Les épaules larges, le torse puissant, il avait grandi et forci. Son visage aux traits réguliers, présentait une mâchoire carrée et un nez droit.

Les cavaliers mirent pied à terre. Au sommet de l'élégance, Hartnid se dirigea vers le carrosse, se présentant avec une parfaite exactitude pour aider sa belle-mère à sortir de la voiture. Ce dont elle le remercia par un sourire et une œillade malicieuse.

Les petites gens du château, qui s'étaient rassemblées pour voir arriver l'auguste famille, s'émerveillèrent de ce geste dans un « ho » général qui - s'ils ne s'étaient retenus - aurait fini par des applaudissements et des vivats. À ces exclamations Hartnid se tourna vers la foule qu'il salua d'un air mi-courtois mi-amusé qui fit un tel effet que les vivats et les applaudissements finirent par éclater bel et bien.

Après quelques politesses et de chaleureuses embrassades le groupe passa dans la salle principale où un banquet avait été dressé en son honneur. Isolde était restée en retrait se contentant de saluer poliment ses hôtes d'une révérence.

Le roi Greolor adorait littéralement le prince Hartnid. Il était le fils qu'il n'avait jamais eu. Sa détermination, sa force, son élégance et son autorité naturelle comblaient toutes ses attentes d'un prince de son rang. Il ressentait une grande joie à l'idée de le compter bientôt comme son fils et de le préparer à lui succéder ; réunissant ainsi Mercival et Lorivon en un seul royaume puissant et uni.

Sous son apparente décontraction Hartnid bouillait. Revoir Isolde, après l'affront qu'elle lui avait fait le jour de leur rencontre, l'agaçait et le réjouissait tout à la fois. Cette fille lui plaisait. Beaucoup. Trop à son goût. Il n'avait cessé de penser à elle durant l'année écoulée. Et ce rapt involontaire de son cœur et le mépris qu'elle avait affiché à son égard le rendait ombrageux.

Au prix d'efforts dont lui seul connaissait le coût, il restait poli et élégant, ayant un mot pour chacun. Répondant toujours fort à propos et avec pertinence dès lors qu'on le questionnait, il riait et partageait l'humeur joyeuse de son hôte Greolor qui avait pris soin de le placer à sa droite. Ronail, roi de Lorivon, était à sa gauche, fier de voir son noble fils honoré à sa juste valeur. Isolde, placée au côté de son futur fiancé sentait son trouble. Elle sentait cette violence contenue qui émanait de lui sans en comprendre les raisons. Hartnid la perturbait terriblement et elle appréhendait déjà la cérémonie des danses.

Le moment vint rapidement. Le roi Greolor et son épouse terminaient leur danse quand, regagnant la table, ils firent un signe aux promis. Hartnid se leva et s'approcha d'Isolde à laquelle il tendit la main avec galanterie.

Tous deux gagnèrent le centre de la salle et l'orchestre entama un des innombrables airs de son répertoire. Les deux jeunes gens rompus à l'exercice virevoltèrent avec grâce et élégance. Aucun ne trahissant les sentiments qui l'habitaient en cet instant. Isolde, pourtant, se sentait prise dans un étau de glace, brûlée par les yeux qui ne cessaient de la fixer. Hartnid était concentré. Il appliquait toute son énergie à essayer d'éteindre le brasier qui le dévorait. Le contact d'Isolde dans ses bras, le mettait au supplice. Il aurait voulu être capable de lui faire la conversation, d'être charmant comme il savait si bien le faire en général. Mais au lieu de cela il était en guerre avec lui-même, le corps tendu par

les efforts qu'il fournissait. La fin de l'exhibition marqua pour tous les deux un véritable soulagement. Poliment il la salua et la tenant toujours par la main la ramena à sa chaise.

Il y a du mieux par rapport à notre première rencontre, se dit Isolde quelque peu ironiquement. La soirée se poursuivit et prit fin sans qu'aucun d'eux n'eut ni l'envie ni l'occasion d'échanger plus avant.

Une partie de chasse était programmée pour les jours suivants. Tous devaient y participer. Il était convenu que les hommes seraient à cheval ; les femmes et les personnes d'un certain âge suivraient en litière.

Le départ se fit à l'aube, alors que le sol givré, encore couvert des brumes matinales, craquait sous les sabots des chevaux. Les chiens assoiffés de course et de liberté jappaient bruyamment en tirant sur leurs attaches, les chevaux pressentant la chasse piaffaient d'impatience. Mycrelse et Carilaïa avaient pris place dans une confortable litière dont les banquettes étaient recouvertes d'épaisses fourrures. Elles furent emmitouflées et l'on rabattit de lourds rideaux afin d'empêcher le vent d'entrer.

Isolde, qui avait une grande habitude de la chasse et des longues expéditions en forêt, se faisait une joie de cette sortie. Pour la première fois depuis longtemps elle avait enfin pu remettre sa tenue de chasse. Elle portait d'épaisses chausses sous une simple robe de laine, une chemise épaisse et un surcot au-dessus duquel une longue cape de peaux de martre l'emmitouflait de tout son long. Elle se sentait à l'aise et agile.

Elle sauta en selle d'un bond et rejoignit le cortège qui se préparait à partir. En tête se trouvait le gros de la troupe dont son père, Hartnid, Ronail, les reines et quelques seigneurs des alentours. Elle se devait de les rejoindre. Lorsqu'elle se rangea à leurs côtés Greolor lui adressa un sourire. Il était tellement heureux en compagnie de ses invités qu'il n'apportait guère d'attention au reste.

- Bonjour ma fille. Tu ne profites pas de la litière ?
- Non père, je souhaite faire un peu d'exercice, répondit-elle timidement.
- Bien, bien, dit ce dernier, songeur quant à la tenue de sa fille.

Isolde le regardait muette d'étonnement, s'étant attendu à plus de résistance de sa part. Il était transformé.

Hartnid qui était en avant fit demi-tour pour les rejoindre. Son visage marqua une véritable surprise en la voyant, fière et souriante sur son cheval, et immédiatement ses beaux yeux bleus se couvrirent d'un voile sombre. Il s'approcha pourtant et avec la plus exquise politesse lui baisa la main en s'inclinant.

- Bonjour princesse, lui dit-il. Comment allez-vous ce matin ?

- Bien, merci, répondit-elle simplement.

On sonna le départ. La troupe se mit en route. C'est avec délectation qu'Isolde lança son cheval au petit trot. Bientôt le groupe s'étira sur plusieurs milles. Isolde avait pris soin de ne pas avancer trop vite et elle fut bientôt en arrière de la troupe. Elle allait s'éclipser à travers bois quand elle entendit un galop derrière elle. C'était Hartnid. Elle n'eut pas le temps d'essayer de comprendre comment il pouvait être derrière elle qu'il était déjà à ses côtés. Il fit ralentir son cheval et calqua son allure sur la sienne. Isolde lui jeta un regard de biais. Il semblait très concentré. Enfin il tourna la tête vers elle et lui adressa la parole :

- Le ciel est magnifique n'est-ce pas ?

Elle fût un peu surprise par la banalité de la remarque, mais ne le montra pas.

Effectivement, le jour qui se levait déployait une multitude de couleurs, balayant le spectre du rouge à l'orangé en passant par le rose et le vermillon.

Isolde regarda Hartnid et elle dû convenir, qu'à l'instar du ciel, il était particulièrement beau. Le soleil naissant habillait son épaisse chevelure sombre de reflets rougeoyants et dessinait sa puissante silhouette sur la toile du ciel. Son regard ourlé de noir semblait partagé entre le bleu et le gris.

Égayée par cette vision, par la vigueur de son jeune sang, Isolde se sentait bien, elle se sentait libre. Une bouffée de joie l'envahie. Aspirant à pleins poumons l'air qui s'offrait à elle, les joues rosies par le froid, elle lança un sourire éclatant à Hartnid et poussant un furieux cri de joie elle lança son cheval au galop. Hartnid piqua des deux et la rejoignit dans une cavalcade effrénée ou chacun essayant de devancer l'autre, excitait son cheval écumant.

Hartnid exultait, il aurait crié de joie s'il l'avait pu. Son cœur battait à tout rompre dans sa poitrine. Il freinait parfois sa monture pour le seul plaisir de voir Isolde à ses côtés et de recevoir les regards malicieux qu'elle lui adressait quand elle avait prenait la tête de la course.

Il était abasourdi par la simplicité de cette situation, qu'il avait tant redouté, tant pensée, tant calculée, tant imaginée. Les chevaux donnant des signes de fatigue ils ralentirent. Les yeux d'Isolde brillaient de joie, Hartnid la buvait du regard un large sourire aux lèvres.

Ils étaient arrivés à une sorte de clairière qui devait être un champ laissé en jachère. Là ils mirent pied à terre afin de laisser leurs montures se reposer. Ils marchèrent un moment en silence se remplissant du plaisir qu'ils avaient encore de leur folle chevauchée avant qu'il ne disparaisse comme le vent emporte les rires. Enfin le calme revint, les vêtements défaits par la cavalcade furent bientôt remis en place, la réserve se réinstalla.

- Vous êtes une excellente cavalière, dit Hartnid.

- Vous ne vous débrouillez pas mal non plus, répondit-elle d'un ton malicieux.

- Je voulais dire en fait que...les dames en général...enfin il n'est pas courant de voir une demoiselle monter aussi bien que vous.

- Effectivement, je ne suis sans doute pas comme les demoiselles que vous avez pu connaître, répliqua-t-elle non sans orgueil. Aussitôt elle se repentit de cet accès de franchise.

Sa réserve revenait au fur et à mesure qu'Hartnid se rapprochait d'elle. Lui aussi sentait revenir en lui ce mélange de sentiments qui le perturbaient tant. À nouveau le désir commençait à l'enflammer et se savoir seul avec elle dans ces bois lui donnait des idées qu'il refrénait de toutes ses forces.

- Il nous faut rejoindre la chasse, dit soudain Isolde, ils vont s'inquiéter de notre absence.

- Oui en effet, répondit Hartnid d'un air sombre. Sa joie s'était envolée, son cœur et son âme souffraient de nouveau.

Ils remontèrent en selle et rejoignirent la troupe. Le soir on fit halte dans l'un des relais de chasse du roi. Il était d'humeur joyeuse, la chasse avait été un succès, tout le monde baignait dans une sorte d'effervescence résultant de l'alchimie du grand air et de l'activité physique qui réveillaient les corps, fouettaient les sangs et ouvraient les appétits. Bientôt chacun fut installé dans ses appartements. En

cuisine le gibier rôtissait, les tourtes, tartes et pains gonflaient, les plats en sauce mijotaient. On dressait la table dans la grande salle pour les festivités du soir.

Dame Douars, qui avait précédé la chasse avec les domestiques pour préparer les lieux à l'arrivée du groupe, avait emplit un grand baquet d'eau fumante parfumée de fleurs de lavande. C'est avec délectation qu'Isolde s'y plongea pour cette fois. Et elle ne rechigna point quand la dame entreprit de lui froter la peau à grand coup de brosse. Le retour à une tenue de demoiselle fut plus difficile. Elle se laissa pourtant vêtir d'une longue robe de soie bleue dont l'outrémer rappelait les yeux d'Hartnid. Un col de fourrure grise d'une extrême finesse formait un V sur sa poitrine, ceignait sa taille et ourlait le bas de sa robe. Dame Douars tressa longuement et savamment sa chevelure qu'elle laissa retomber sur son épaule droite. Un regard au miroir suffit à Isolde pour être satisfaite. Elle se serait satisfaite de n'importe quelle tenue de toute façon.

Il était temps de gagner la salle du banquet. Isolde était heureuse de se trouver dans un lieu autre que le château de Mercival. Ici il lui semblait qu'elle avait laissé derrière elle tous ses soucis, et ce malgré la présence d'Hartnid auquel elle arrivait même à trouver quelques atouts. Elle pénétra dans la longue salle vaguement embrumée par la fumée des torches et la chaleur des cheminées. Il y faisait bon. L'orchestre jouait un air joyeux en sourdine, les convives déjà nombreux sur les bancs riaient et buvaient joyeusement, la soirée s'annonçait fort gaie.

Elle prit place à côté d'Hartnid ainsi que le voulait le protocole. Lorsqu'elle arriva, il se leva et ne se rassit qu'une fois qu'il l'eut aidée à s'installer sur sa chaise. Elle apprécia la galanterie. Il avait revêtu un ensemble de velours bleu rehaussé de broderies grises. Comme s'il s'était renseigné, sa tenue était un assorti parfait de celle d'Isolde.

- Vous êtes très élégante princesse, lui dit-il.

La revoir remplissait son cœur de joie. Dès leur séparation au retour de la chasse il n'avait cessé de penser à elle, à leur course dans la forêt, aux mots qu'ils avaient échangés, à son regard, son sourire, sa bouche. Il avait attendu l'heure du repas avec une impatience qui était un trait de son caractère. Il se sentait mieux, ses sentiments lui semblaient moins confus, plus clairs, la colère et la haine semblaient le laisser en paix, laissant toute la place à cet amour qui pouvait enfin s'épanouir

dans son cœur. Son beau regard bleu était calme et posé comme une mer d'huile sous un ciel d'azur.

Peut-être l'aimait-elle. Peut-être pourraient-ils être heureux ensemble.

Ses guerres intérieures assoupies il se sentait apaisé et capable. Il lui fit la conversation avec intérêt, délicatesse et pertinence. Elle le trouva cultivé, intéressant et beau ; définitivement. Elle n'était pas la seule d'ailleurs. Toutes les femmes présentes dans la salle le couvaient d'un regard gourmand. Lui n'avait d'yeux que pour elle, il la contemplait, se mettait en quatre pour deviner ses moindres désirs et ne se reconnaissait plus...

La soirée avançant la pièce devenait étouffante. Isolde sentait le vin lui monter aux joues et demanda à sortir. Hartnid lui prit le bras et la guida vers la sortie. Ils franchirent une porte qui ouvrait sur le parc du pavillon de chasse. Le jardin qui n'était entretenu qu'épisodiquement présentait un aspect de sauvage discipline, où les herbes folles se mêlaient aux parterres de fleurs et le lierre s'enroulait autour d'arbustes dont de la forme trahissait la main de l'homme. Les statues de marbre offraient leurs courbes laiteuses à la lune, des bancs de pierre, ça et là disposés, proposaient une promenade le long des allées de petits cailloux.

Ils s'y engagèrent, Hartnid tenant toujours Isolde par le bras. L'air lui fit du bien. Le froid transformait leurs souffles chauds en petits nuages et déposait sur leurs joues de légères morsures. Elle serra autour de son corps la longue cape qu'elle avait mise sur ses épaules. Lui ne semblait pas le moins du monde ressentir le froid. Il se contentait de marcher à ses côtés, le cœur battant, plein de joie et d'espoir. Gagnant un bosquet de frêne sous lesquels s'épanouissaient des grappes de chèvrefeuille qui embaumaient l'air de leur parfum entêtant, ils prirent place sur un banc. Le silence de la nuit les entourait, percé au loin par les rires et les chants du banquet. Isolde frissonna.

- Vous avez froid ? demanda Hartnid.

- Un peu oui, répondit-elle tout en se mordant les lèvres d'offrir à l'homme une occasion de se rapprocher d'elle.

Il ôta sa propre cape et la posa doucement sur les épaules d'Isolde prenant soin de l'emmitoufler comme on le ferait d'un enfant. Elle rit de le voir si appliqué et son rire remplit l'air froid et le silence de la nuit montant en petites notes graciles

jusqu'aux étoiles. Il lui sourit en retour, heureux de la voir rire et ils restèrent ainsi silencieux, nourris de leur simple présence.

Isolde rompit le silence. Elle l'interrogea sur son royaume, son enfance. Hartnid répondit avec entrain, lui décrivant le château où il avait grandi, ses amis, la guerre. Elle l'écoutait attentive, curieuse, étonnée et légèrement envieuse de voir qu'il avait vu tant de choses quand elle n'avait jamais quitté le royaume. Frissonnante elle finit par se lever et lui proposer de rentrer. La nuit était bien avancée le banquet battait son plein.

Ils regagnèrent la salle où les convives attaquaient joyeusement les nombreux fruits confits, poires pochées au caramel, prunes rôties au miel, tarte aux pommes caramélisées et autres sirops et alcools sucrés qui terminaient le repas. Isolde fatiguée par cette longue journée de cheval prit congé d'Hartnid avec grâce. Les yeux étincelants il lui baisa la main et la remercia pour cette merveilleuse journée. Quand elle eut quitté la salle, il emplit son verre qu'il vida d'un trait, ivre déjà de joie. Il finit la nuit avec les derniers lurons, chantant et buvant jusqu'au point du jour.

Les jours qui suivirent passèrent agréablement. La chasse se poursuivait, Hartnid et Isolde chevauchaient maintenant côte à côte, plaisantant et bavardant gaiement. Hartnid n'avait jamais été aussi heureux, son cœur semblait enfin libre d'aimer, libéré de sa haine et de sa colère.

TERTANGHE

Dao-sea trottait à petits pas rapides dans l'immense couloir menant aux appartements de Sa Très Sérénissime Reine. Son long vêtement aux motifs colorés le gênait et il le tenait de ses deux mains crispées afin de faciliter sa progression. Les jours rouges sous le fard blanc qui couvrait son visage, il avait le souffle court et l'air d'une personne particulièrement pressée. Arrivé devant les immenses portes de bois sculptées habillées de papier de soie huilé, il s'arrêta et tenta de se redonner une certaine contenance. Il toqua et immédiatement les panneaux s'ouvrirent sur un serviteur à la tenue immaculée.

- Je dois voir Sa Sérénissime, dit Dao-sea, le nez haut.
- Par ici, et l'homme lui indiqua de le suivre.

Ils passèrent deux autres portes aussi raffinées que la précédente. Déployant des couleurs d'un laqué éclatant.

Enfin le serviteur l'introduisit dans une pièce plus petite où se trouvait un mobilier tout de bois finement sculpté et décoré. Le rouge y était dominant, alternant avec le noir çà et là, quelques touches de jaune canari, de bleu roi et de vert pomme.

Dos à la porte, se tenait assise en tailleur, une femme à la lourde chevelure de jais savamment nouée en un chignon haut, emperlé de pierres de couleurs. Sa tenue toute de soie offrait les plus riches et délicates broderies qui puissent exister, mariant les motifs floraux aux oiseaux chamarrés.

Dao-sea se baissa jusqu'à terre touchant le sol de son front,

- Votre Sérénissime, roucoula-t-il en se redressant.
- Qu'y a-t-il Dao-sea, demanda cette dernière sans se retourner.
- Tout est prêt...il marqua un temps d'hésitation puis reprit, cependant...
- Cependant quoi ?
- Leurs altesses sont introuvables, dit-il en baissant les yeux.

La Sérénissime se retourna lentement. Son visage lisse et blanc, semblable à celui d'une poupée, se marqua d'un très léger froncement de sourcils.

- Avez-vous bien regardé partout ? Où les a-t-on vus pour la dernière fois ?
- Son Altesse Saong-san était à sa leçon de sabre ce matin. Il était très appliqué et ne semblait pas souffrant. Son Altesse Maïn-san, quant à elle, était à sa leçon de calligraphie.
- Faites appelle à Do-shi, il mettra des soldats à votre disposition et fouillez tout le domaine. Ils ne peuvent pas manquer cet évènement.
- Bien Votre Sérénissime, dit Dao-sea en s'inclinant et en reculant progressivement.

Il reprit son trottement à travers les nombreux couloirs.

Peste, pourquoi ces enfants sont-ils toujours aussi facétieux ? Quel ennui. Où ont-ils encore bien pu se cacher ?

Il atteignit enfin le logement du commandant en chef des armées de Tertanghe. Un homme à la chevelure grise, nouée en chignon haut sur un crâne rasé était assis et écrivait.

- Commandant Do-shi, dit Dao-sea en s'inclinant, l'homme leva les yeux vers lui. Sa Sérénissime Grandeur m'envoi vous mander pour retrouver leurs Sérénissimes Altesses.
- Ils ont encore disparu, bougonna le commandant, allez chercher le capitaine Veashashi, dit-il à l'un des gardes en faction devant l'entrée.
- Je vous remercie votre Éminence, répondit Dao-sea en s'inclinant profondément.

SAONG-SAN ET MAIN-SAN

- Ça chatouille ! dit Maïn-san en éternuant.
- Chut ! ils vont nous entendre lui répondit son frère. Et ils pouffèrent de rire.
- On va sans doute se faire punir, ajouta Maïn-san.

- Je suis le prince, répondit Saong-san en bombant son petit torse. Malheur à celui qui me touche !

Maïn-san le bouscula et il roula dans la paille.

- Pfffffffffffffffffff fanfaron ! tu verras s'ils nous attrapent. Nous devons être à la grande cérémonie de passage à l'An nouveau ce soir.
- On s'en fiche, répondit Saong-san en poussant sa sœur à son tour.

Ils se lancèrent dans une bagarre où les chatouilles et les rires avaient la part belle. Quand soudain une main plongée dans le foin attrapa Saong-san par le fond de sa culotte et le posa au sol.

- Votre Altesse royale, dit Ve-a-ashi d'un ton mi-sévère mi-amusé. Maïn-san et vous-même vous seriez vous perdus ? Tout le palais vous cherche.
- Ve-a ! s'exclama joyeusement le petit empereur et il s'accrocha à son cou.

Ve-a-ashi le repoussa doucement, votre altesse, un peu de tenue voyons ! Le gourmanda-t-il gentiment. Maïan-san sortez-vous aussi !

- Et bien les voilà enfin, dit une voix pincée. Une matrone toute en rondeur, paraissant encore plus ample dans sa tenue large et colorée approchait d'un pas dandinant. Venez ici bande de petits chenapans ! leur dit-elle.

Les deux petits lui tournèrent le dos ostensiblement.

Ve-a-ashi pris un air sévère.

- Vos Altesse ne peuvent pas se comporter de la sorte, dit-il. Vous devez obéissance à misan Dula. Alors dépêchez-vous de la suivre. Vous ne pouvez être absents aux festivités de ce soir.

Boudeurs les enfants suivirent leur gouvernante qui continua tout le long du trajet à leur faire la leçon de sa voix haute perchée, ses grosses fesses rebondissant au rythme de ses pas.

SUITE DE LA CHASSE À COURRE

Hartnid ne manqua pas de s'illustrer au cours de la chasse. Un jour qu'ils suivaient un vieux sanglier coriace, la bête, se sentant acculée, fit volte-face et chargea le cavalier le plus proche qui était le roi de Mercival. Prit de terreur son cheval se cabra l'envoyant rouler au sol. Le sanglier était sur lui. Sans que quiconque ait eu le temps de réagir, l'on vit Hartnid sauter à bas de son cheval coutelas en main, et se jeter sur la bête. Le choc fut intense et le bruit des deux corps se rencontrant claqua dans l'air comme un coup de fouet. Ils roulèrent au sol, le sanglier nasillant, l'homme grognant. Alors que la bête lui écorchait les côtes d'un coup de ses boudoirs. Hartnid lui enfonça le coutelas dans le ventre, l'ouvrant du groin à la queue. Tous avaient assisté à la scène sans un mot, sans un mouvement. Le roi gisait au sol, pétrifié. Quand Hartnid se redressa, pressant son côté ensanglanté mais souriant, un grand cri de joie jaillit des gorges de chacun. La blessure était superficielle. Il aida le roi à se relever, s'assurant qu'il ne soit pas blessé. Ce dernier le remercia avec une émotion réelle. On se remit en selle et estimant qu'on en avait eu assez on sonna la fin de la chasse. Une halte était prévue pour le soir dans un relais puis on prendrait le chemin du retour.

Ce soir-là l'exploit fut fêté dignement. On avait gagné un autre relais de chasse situé sur le domaine du roi Greolor. Il était constitué d'un ensemble de bâtiments de pierre blanche envahie par le lierre qui ne laissait apparaître que les fenêtres ouvragées. L'accès se faisait en franchissant un large portail de fer forgé aux armes des Mercival. Une fois passée la maison du gardien sur la droite, on s'engageait dans une longue allée de cailloux blancs au milieu desquels perçaient çà et là quelques touffes d'herbe grise. Un large perron précédait le bâtiment principal qui se répartissait latéralement en deux bâtiments secondaires. L'intérieur était tout de bois, des planchers aux plafonds. Un beau bois de châtaignier ornait les murs et les plafonds tandis que du chêne habillait de sa robustesse l'ensemble des sols.

La salle principale était chauffée par deux grandes cheminées de granit brun et offrait deux immenses tables à d'éventuels convives. Une fois encore la chasse avait été précédée par l'ensemble des serviteurs et des dames de maintien. Les appartements avaient été aérés, dépoussiérés ; les draps, sortis des grands coffres de cèdre odorants, installés sur les immenses lits à colonnes. En cuisine, les pâtés,

jambons et gibiers du jour se partageaient la place avec les soupes de fèves, les oignons confits et les sucreries. D'énormes barriques d'hypocras avaient été installées, côtoyant les fûts de bière et les tonneaux d'eau qui étaient plus destinés à la cuisine que pour se désaltérer.

Hartnid avait été placé comme à son habitude aux côtés de Greolor et d'Isolde la table principale. On trinqua à sa hardiesse et à son courage. Les plats furent servis. Les musiciens jouèrent, on rit, on mangea, on chanta, on revint sur les événements des derniers jours de chasse et l'on se félicita de passer d'aussi bons moments. Hartnid était rayonnant, plus que beau, il était éblouissant.

L'amour qui emplissait son cœur illuminait ses traits d'une sorte d'aura imperceptible qui le rendait plus attirant que jamais. Isolde le regardait, son profil dessiné par les centaines de bougies allumées pour l'occasion. Son sourire découvrait des dents blanches et parfaitement alignées. Son nez droit et ses beaux yeux aux longs cils noirs irradiaient de joie. Son grand corps aux épaules larges et droites, à la taille fine et aux membres déliés semblait animé à la fois de grâce et de virilité. Pas une femme ne le quittait des yeux. Et il n'en était pas une qui ne jalouisa Isolde d'être sa promise. Pas une qui n'aurait vendu père et biens pour passer une nuit avec lui.

Pourtant c'est avec détachement qu'Isolde regardait Hartnid. Elle le regardait avec l'œil qui sait voir la beauté sans en être touché. Elle apprenait à le connaître, à apprécier même sa compagnie, mais jamais elle n'avait senti en son sein le brasier qu'allume l'amour. Elle s'étonnait elle-même de son indifférence quand elle le sentait, à ses côtés, brûler si fort. Quelque chose la dérangeait chez cet homme, sans pouvoir le définir. Et bien qu'elle eût pu se trouver dans une situation bien plus inconfortable auprès d'un autre elle ne pouvait se résigner à ce qu'il soit son mari. Elle essayait pourtant de se convaincre, voyant la joie de son père, estimant ce que cette union apporterait au royaume, imaginant qu'elle pourrait sans doute l'aimer ou au moins être heureuse à ses côtés. Pourtant elle ne pouvait accepter l'idée d'être vendue, forcée, emprisonnée.

Tôt le lendemain on prit le chemin du retour, hommes et animaux étaient fourbus et le froid les harcela durant tout le trajet. Il était plus intense qu'à l'aller en approchant de Mercival. Tous chevauchaient en silence partagés entre le plaisir de se retrouver enfin au chaud et le regret que l'escapade prenne fin.

Enfin on vit se dessiner à l'horizon les hautes tours du domaine. On pressa l'allure. Hartnid et Isolde qui avaient quitté le château séparément y revenaient côte à côte. Isolde pourtant n'était pas souriante, chaque pas que sa monture faisait la rapprochait de Mercival, et de son destin. Et elle sentait l'oppression gagner sa poitrine de nouveau et gronder en son sein une sourde révolte.

Elle avait passé le trajet murée dans le silence, le regard fixe. Elle se contentait de répondre poliment à Hartnid sans l'écouter vraiment. D'abord surpris, il s'inquiéta de cette nouvelle attitude à son égard. Il la pensa souffrante, mais interrogée elle lui répondit qu'elle se sentait bien. Et les lieues défilaient et le mutisme d'Isolde mettait Hartnid au supplice. Il sentit bientôt revenir en son cœur les douleurs de l'incertitude, de la crainte, de la tristesse puis de la colère qui, chez lui, couvrait tous les sentiments difficiles à supporter.

Dès qu'on fut arrivé chacun gagna ses appartements et vaqua aux affaires qui avaient été laissées en attente. En l'absence du roi et de la reine, c'est Creille, Premier Conseiller et ami personnel du roi, qui avait assuré la gestion des affaires courantes du royaume. Il ne fut pas fâché de voir revenir la troupe. Les chasses bien que courantes et fort prisées prenaient parfois des tournures malheureuses et plus d'un noble, d'un fils valeureux et d'un roi courageux en étaient revenus les pieds devant. Un grand banquet fut encore organisé, pour le retour des époux royaux et de la troupe. La grande salle avait été décorée de branches de pin qui embaumaient l'air de leur odeur résineuse, se mêlant à l'odeur du bois dans la cheminée, des rôtis et des sauces dans la cuisine.

Isolde était vêtue pour l'occasion d'un surcot de brocard rouge, bordé de zibeline aux emmanchures et ouvert sur les côtés du buste pour laisser entrevoir une robe de lin ivoire, ajustée à la taille par une ceinture de cuir, plaquée d'or et de pierres fines. Ses longs cheveux baignés et oins brillaient sous la lumière des torches, laissés libres dans son dos, tressés uniquement sur la nuque.

Comme à leur habitude, des musiciens installés sur une estrade à l'extrémité de la pièce tiraient des airs entraînants de leur luth, vielle et autres instruments. La salle était comble ; des grands seigneurs invités, aux marchands et voyageurs de passage, chacun avait trouvé une place et attaquait de bon appétit les oies dodues, dindes pansues et cailles ventruées qu'on déposait devant eux. L'hydromel et la bière coulaient à flots, les joues étaient roses de plaisir, de chaleur et d'excitation aux récits de chasses de la troupe revenue.

Assise à côté d'Hartnid, Isolde n'arrivait pas à retrouver la joie qui l'avait habitée durant ces jours loin de Mercival. Elle se sentait écrasée par le poids du retour, comme un oiseau qu'on a remis dans sa cage. Hartnid à ses côtés était sombre. Envolées l'allégresse et les joies de l'amour. Pendant la chasse, il avait laissé son cœur prendre le contrôle, il avait laissé l'amour l'envahir, le baigner de son flot brûlant et doux à la fois, et la soudaine froideur d'Isolde l'avait douché avec la brutalité d'une pluie d'orage.

Il sentait peu à peu son cœur se déliter, déchiré par la violence des sentiments contraires qui se le disputaient. Il l'aimait tant, il la haïssait autant. Il avait flamboyé, désormais il n'était que l'ombre de lui-même. Perdu comme un enfant auquel on enlève sa lumière. Isolde sans le comprendre vraiment, percevait ce changement et sa peine s'alourdissait de celle qu'elle causait à Hartnid. Elle aurait aimé avoir les mots, les gestes pour l'apaiser, mais elle n'y arrivait pas et restait muette.

Lassée de toutes ces festivités elle se retira fort tôt prétextant une indisposition. Se tournant vers Hartnid elle le salua poliment essayant d'appuyer son salut d'un sourire mais elle ne put qu'esquisser une légère moue. Hartnid ne comprenait pas. *Était-elle malade, avait-il fait une chose qui l'ait contrariée ? Il avait pourtant vu le bonheur dans ses yeux, les rires sur ses lèvres, les moments qu'ils avaient partagés il ne les avait pourtant pas imaginés.*

Il se prenait à douter, l'angoisse l'envahissait.

Et si elle avait fait semblant, pour mieux le mépriser ensuite. Si elle en aimait un autre et s'était moquée de lui ? Mais que lui arrivait-il ?

Il ne se reconnaissait plus, assailli de doutes et de préoccupations qui ne lui ressemblaient pas.

- Les femmes sont bien toutes les mêmes, marmonna-t-il dans un grognement et il vida coup sur coup trois godets de vin.

Il était Hartnid de Lorivon et il n'était pas le genre d'homme dont on se moque. Elle paierait son impudence, il la briserait, il la prendrait, il...elle...elle était si belle, si intelligente, si douce...elle... et devant ses yeux dansait Isolde belle et brisée, amoureuse et déshonorée. Il fut bientôt ivre de vin autant qu'il l'était de tristesse.

En quittant la salle, Isolde n'avait pas regagné ses appartements. Elle était allée sur la terrasse surplombant le jardin à l'arrière du bâtiment principal. Là elle s'était accoudée au parapet profitant de l'air vif qui la giflait doucement, tentant de semer la zizanie dans sa chevelure blonde. Accablée, plongée dans ses pensées elle avait le visage levé vers le ciel et regardait la lune croissante dans l'espoir vain d'y trouver des réponses.

Un bruit de pas attira son attention. Elle tourna son regard sur les jardins où une silhouette avançait en titubant légèrement. Elle la vit pénétrer dans un petit bâtiment servant de resserre pour les outils des jardiniers. La faible lueur d'une chandelle brillait sous la porte de bois. Soudain il lui sembla entendre un cri étouffé et des bruits d'objets renversés. Elle s'approcha malgré elle, partagée entre l'envie de fuir et la curiosité.

Des halètements donnaient l'impression d'une lutte. Une petite fenêtre à croisillons laissait passer la lumière. Une angoisse lui étreignait la gorge. Se haussant sur la pointe des pieds elle regarda dans la pièce. Ce qu'elle vit lui arracha un hoquet de surprise.

La reine Carilaïa, sa belle robe de soie retroussée jusqu'au nombril, les yeux mi-clos, les joues empourprées sous le fard, la gorge dépoitraillée, haletant en rythme avec un homme qui se pressait contre elle, agrippant sa chevelure d'une main pendant qu'il allait et venait en elle.

Isolde retint un cri de surprise autant que de malaise. *La reine Carilaïa ! Avec un autre homme que le Roi. Si cela se savait elle serait exécutée. Comme celle avant elle...* Isolde était pétrifiée. Après un ultime coup de boutoir, l'homme se rajusta et sortit. Le bruit de la porte la fit reculer vivement, se rencoignant dans l'ombre du mur. Elle le vit sortir. Sa grande silhouette et son profil se découpèrent sur le ciel de lune. Elle reconnut Hartnid.

C'est ce soir-là qu'elle avait pris sa décision. Elle ne l'épouserait pas, elle allait s'enfuir.

LE PASSAGE À L'AN NOUVEAU

La cité royale avait été parée de ses plus belles décorations. Le passage à l'An nouveau marquait une période importante du calendrier de Tertanghe. Il symbolisait la fin d'un cycle et le passage à un autre. Il était l'occasion de sacrifices importants aux Dieux, Démons et Créatures magiques pour obtenir prospérité et santé. Cette nuit-là, le royaume entier se parait de lumières destinées à guider vers les habitations, les démons satisfaits de leurs offrandes. Cette nuit-là ils offraient en retour à chaque famille qui l'avait mérité, la protection sollicitée.

De petits temples éphémères florissaient çà et là. Sous quelque branchage, quelque pierre, un simple creux dans un mur, un arbre, on venait déposer des offrandes de nourriture ou d'objets précieux, accompagnés d'une représentation du démon dont on sollicitait les bonnes grâces pour l'année à venir. Ces offrandes devaient être faites en famille et suivies d'un repas où la tradition voulait qu'il ne manquât aucun des membres de la famille, sous peine de s'attirer les foudres d'un démon vengeur.

On avait passé toute la semaine précédente à décorer les habitations, confectionner les petites niches sacrées, les offrandes et les nombreux plats qui seraient servis au cours de cette nuit unique.

C'est de la Cité royale qu'émanaient les cinq sons de cloche marquant le passage à l'An nouveau et à l'heure des offrandes. Toutes les familles influentes du royaume s'y réunissaient cette nuit-là. Toutes sans exceptions, et sans l'absence d'un seul de ses membres. La Cité royale semblait s'embraser dans le rougeoiement des milliers de bougies et flambeaux se reflétant sur les carmins et ors des murs et des tentures.

Une estrade dorée, encadrée de fines tentures de soie écarlate avait été dressée au centre de l'immense cour de la Cité. Chacun des membres de la famille royale s'y tenait assis sur un siège feuilleté d'or. Au centre se tenait Sa sérénissime la reine Hong-ni-san III, à sa droite le roi Kao-san, à sa gauche ses illustrissimes mère Hong-ni-san II et père Kekko-san. À leur côté les deux jeunes héritiers : Saong-san et sa sœur Maïn-san. Puis les invités d'honneur : les rois et reines de

Mercival et Lorivon. Derrière, sur trois rangs, se tenait le reste de la famille royale plus large, frères, sœurs, oncles et cousins. Enfin de chaque côté, debout, étaient les attachés au service de la famille royale. Tous étaient nés et avaient grandi au palais, formatés dès leur plus jeune âge à ses us et coutumes et à une fidélité aveugle envers la famille royale. Parmi eux Dao-sea ressentait une grande fierté qu'il essayait de contenir par une allure modeste.

Deux grandes vasques de bronze ornées de dragons en métal repoussé étaient disposées de part et d'autre de l'espace, éclairant la scène de leur rougeoiement. L'armée royale était déployée dans toute la cour, Do-shi et Ve-a-ashi à leur tête, au plus près de l'estrade cérémonielle.

Le reste de la cour était emplit de familles richement vêtues. Le gong retentit marquant le début des célébrations. Sa Sérénissime se leva et prit la parole :

- Bienvenue à tous mes amis ! Ma famille et moi-même sommes très honorés de partager avec vous cette année encore les cérémonies du passage à l'An Nouveau. Ensemble nous allons procéder aux offrandes afin que les Dieux et Démons veuillent bien étendre leur protection sur nous et apporter prospérité et longévité à Tertanghe. Puissent nos projets prendre forme et nos démarches aboutir.

Alors surgirent deux files de serviteurs portant des plats dorés chargés de mets fumants et odorants, de pièces d'or, de bijoux et de toute sorte d'objets de grande valeur. Ils se dirigèrent vers un autel derrière lequel était dressée la représentation d'un griffon ailé portant sur son dos une divinité aux membres cerclés de dragons d'or. Ce duo représentant la déesse de la prospérité Do-ri-dan, chevauchant Itasle le démon de la guerre. Là ils déposèrent les plats l'un après l'autre sur le long autel de marbre blanc.

Le couple royal s'était levé et agenouillé devant l'autel, où au nom de la famille Tanghe, il formula ses souhaits en un silence recueilli.

L'ensemble de l'assistance était silencieux, yeux et lèvres closes sur la formulation de leurs vœux et remerciements. Les serviteurs agenouillés, fronts contre le sol étaient immobiles perdus dans leurs supplications.

Un coup de gong mit fin au recueillement. Les serviteurs se redressèrent et repartir dans un ordre parfait, comme ils étaient venus.

Les héritiers royaux, Maïn-san et Saong-san, qui se sentaient sérieusement défaillir sur leurs sièges commencèrent à trépigner à l'idée de pouvoir enfin se lever. Sa Sérénissime se leva et tout le monde la suivit jusqu'au palais où un repas traditionnel était prévu.

Saong-san essayait discrètement de marcher sur les longues manches de la tenue d'apparat de sa sœur qui trainaient au sol. Celle-ci lui jetait des coups d'œil en coin et réussit même à lui tirer la langue. Leur misan Dula, quant à elle les suivait en leur faisant les gros yeux et se retenait d'intervenir, craignant de se faire remarquer.

Le repas dura toute la nuit ainsi que le voulait la tradition, afin de voir se lever le premier soleil du nouveau cycle. Une multitude de plats et de boissons se succédèrent et afin de maintenir chacun éveillé de nombreux spectacles furent joués. Comme chaque année cependant, cela n'empêcha pas quelques sommes par-ci-par-là. Peu avant la fin de la nuit, Sa Sérénissime entraînerait à sa suite toute la fête jusque sur les remparts de la cité royale. Là tous assisteraient dans un silence religieux, frissonnants de fatigue et de froid à l'émerveillement qui serait chaque jour renouvelé, de la naissance du soleil de cette année nouvelle.

Le repas terminé, une fois les premières représentations passées, les couples royaux de Mercival et Lorivon furent invités par Sa Sérénissime et son époux à gagner une pièce plus intime.

- Vous nous avez éblouis cette année encore très chère amie, dit Ronail à l'adresse de Sa Sérénissime.
- Vous m'en voyez ravie. Tenez prenez donc quelques gorgées de cette boisson aux vertus digestives et revigorantes. Après un si long repas, c'est quasiment une nécessité.

Elle fit un signe et un serviteur emplit la tasse de chacun des convives.

- Quelles sont les prières de Tertanghe pour cette nouvelle année qui débute, interrogea la reine Mycrelse.

- Nous souhaitons comme toujours de bonnes récoltes et une paix durable bien sûr, répondit la Reine Hong-ni-san avec un charmant sourire.
- Cela va de soi bien entendu, reprit Greolor en acquiesçant.
- J'avoue avoir fait le même vœu, gloussa la reine Carilaïa.
- Comme vous le savez, intervint Ronail, nos enfants respectifs sont en âge de convoler. Ainsi, comme nous en avons évoqué le projet il y a de nombreuses années, nous allons annoncer officiellement leurs fiançailles.
- En effet, reprit Greolor, leur union consolidera une paix déjà solide.
- Quelle excellente nouvelle, s'exclama le roi Kao-san, qui jusque-là était demeuré silencieux.
- Excellente nouvelle, oui, reprit son épouse. Pour quand prévoyez-vous l'hyménée ?
- Au printemps de l'année prochaine, n'est-ce pas cher ami ? dit Ronail à Greolor.
- Oui c'est cela. Nous espérons que vous serez des nôtres pour partager ce grand moment.
- Nous serons flattés d'assister à l'union de vos deux enfants bien sûr, répondit Sa Sérénissime avec un sourire poli.
- Ce sera un grand moment de liesse pour tous, ajouta Greolor.
- Comment se portent les héritiers royaux ma chère ? s'enquit la reine Mycrelse, qui sentait une certaine gêne générale.
- À merveille, ils promettent d'ici quelques années de faire la fierté de leurs parents.
- Quel âge ont-ils, interrogea Catalaïna.
- Saong-san vient de fêter ses six printemps, Maïn-san quant à elle vient d'en faire huit.
- Comme mon fils Joao ! s'exclama la reine Catalaïna en battant des mains. Nous pourrions envisager de les unir dans quelques années !
- Quelle idée charmante, répartit Mycrelse.
- En effet, c'est à envisager, répondit Hong-ni-san.

Dao-sea s'approcha de Sa Sérénissime et lui glissa quelques mots à l'oreille.

- Mes très chers amis, j'espère que ce petit moment d'intimité vous aura réconforté, nos invités nous demandent.

Tous regagnèrent la pièce où les festivités battaient leur plein.

Au petit matin, misan Dula et Vea-ashi portèrent les deux enfants royaux sur leurs couches. Ils s'étaient assoupis au cours de la nuit, sagement sur leurs sièges.

Maïa-san et son frère Saong-san étaient nés à deux ans d'écart. Ils étaient les seuls et uniques enfants du couple royal, qui avait longtemps désespéré de n'avoir point de descendance. Pourtant les Dieux avaient fini par répondre à leurs offrandes et une petite héritière leur était née, suivie peu après d'un héritier.

Aussi espiègles l'un que l'autre, ils avaient été confiés à misan dula qui devint leur nourrice, puis Vea-ashi avait été nommé à leur surveillance. Il s'agissait d'un grand honneur qui démontrait combien sa valeur, sa droiture et son courage étaient appréciés par la reine et son époux.

Les deux enfants s'étaient rapidement attachés à ces derniers qui leur tenaient lieu de père et mère affectifs, leurs propres géniteurs étant dévoués à l'empire avant tout, ce qui ne les empêchaient pas de veiller attentivement à la bonne éducation de leurs héritiers.

- Ce sont de futurs reines et rois, répondit doucement Vea-ashi, ils se doivent au royaume et à ses traditions.
- Je le sais bien, soupira Dula, cependant j'ai le cœur gros de les voir comme ça.
- Je préfère personnellement les voir endormis sur leurs sièges plutôt qu'échappés discrètement au cours de la soirée comme cela a été le cas la dernière fois, dit Vea-ashi d'un ton sérieux. Souvenez-vous à quel point il nous a été difficile de les retrouver avant que cela ne se voit.
- Oh oui ! répondit Dula sur un ton horrifié. Et comme vous les avez fâchés !
- La leçon a porté ses fruits, dit-il avec un clin d'œil.

SUITE DE LA FUITE

L'aurore commençait à colorer le ciel quand Isolde estima qu'il était temps de faire une pause. Elle descendit de cheval, les jambes engourdis par sa longue chevauchée. Le guidant par les rênes elle le mena à la rivière qui coulait plus bas le laissant boire et paître quelques instants. Elle en profita pour s'asseoir sur une souche voisine et sortit de sa cape un papier épais et jauni par le temps.

Grâce à ce laissez-passer je pourrai m'embarquer pour les terres de l'Au-delà mer.

Là-bas on ne pourrait plus la forcer à faire ce qu'elle ne voulait pas. Là-bas elle serait libre de choisir son avenir. Repliant le papier elle le rangea soigneusement sous sa cape, se remit en selle et partit au triple galop.

J'emprunterai le sentier qui serpente au pied des montagnes et qui mène à la forêt d'Aubalial. De là il ne me restera plus qu'à la traverser pour atteindre la côte et embarquer pour Morgavia.

Concentrée Isolde ne cessait de ressasser l'itinéraire qu'elle avait mis sur pied pour assurer sa fuite.

Elle trouva rapidement le sentier qui menait au pied des montagnes et y engagea sa monture sans appréhension. Elle avait souvent eu l'occasion de venir jusque-là par le passé et connaissait bien l'endroit. À partir de là elle fit ralentir son cheval, le sentier étant parsemé de cailloux elle ne pouvait y progresser que lentement.

La pluie se mit à tomber, ralentissant d'autant sa fuite. Autour d'elle s'élevaient des rochers couverts de mousse, des arbres tordus au feuillage neuf. Il faisait bon déjà, et selon ses calculs, elle pouvait compter sur quelques mois de températures clémentes. C'était plus que suffisant pour réaliser son objectif. Le jour commençant à décliner elle se mit en quête d'un abri pour la nuit. Elle se souvenait avoir remarqué quelques mois auparavant, une ouverture dans les parois de la montagne. Il lui fallait cependant avancer encore, et presser le pas avant que la noirceur de la nuit ne l'empêche de la retrouver.

Éperonnant Ferté, elle lui fit adopter un petit trot qu'il soutint avec difficulté sur ce terrain accidenté. Enfin elle retrouva l'endroit, mit pied à terre et l'entrava afin qu'il puisse manger sans trop s'éloigner. Prudemment elle passa la tête par l'ouverture de la grotte, un poignard à la main, craignant que celle-ci ne fût l'an-

de quelque animal. L'endroit était petit, il ne représentait qu'un renforcement profond dans lequel seules deux personnes auraient pu tenir. Ce serait bien suffisant pour elle. Rêvant d'un bon feu pour se réchauffer, elle dut se contenter d'avaler un morceau de pain, de se pelotonner dans sa cape mouillée contre la dure paroi de pierre et de tenter de passer la nuit.

Les premiers rayons de soleil lui firent ouvrir les yeux. La pluie avait cessé et la nature brillait des mille gouttes de cristal déposées sur le paysage. Une odeur de terre humide et de mousse embaumait l'air matinal. Revigorée par cette vision, c'est avec le cœur plein de foi en sa réussite qu'Isolde repartit ce matin-là. Déjeunant d'une pomme et d'un morceau de pain elle entreprit de se remettre en route rapidement. Son cheval ne pouvant progresser qu'à une allure lente en raison des pierres qui encombraient le sol, elle descendit pour faire la route à pied à ses côtés.

Après deux jours de marche à ce rythme elle vit le paysage changer, la végétation se densifier puis se dessiner progressivement, les premiers bosquets de la forêt d'Aubalial. Elle y pénétra à la fin du jour, alors que le soleil disparaissait derrière la masse sombre des arbres. Elle était épuisée et rêvait d'un repas chaud. Mais elle savait qu'elle devait éviter les auberges. Elle risquait d'y être reconnue et même si ce n'était pas le cas, sa simple présence attirerait les questions voire les ennuis.

Elle préférait comme cela de toute façon, la vie au grand air avait rythmé toute son enfance. Elle eut une pensée pour Griel, le Maître des chevaux qui, plus qu'un ami avait été un père pour elle et lui avait enseigné tout ce qu'elle savait. Elle s'installa tant bien que mal pour la nuit après avoir déroulé une énième fois dans sa tête le trajet qu'il lui restait à faire. Elle était plutôt confiante, n'ayant jusque-là croisé quasiment personne. Elle eut une pensée pour ses parents, Hartnid, la vie qu'elle laissait derrière elle, elle s'interrogea encore sur le bien-fondé de sa décision, puis la fatigue aidant elle sombra dans un sommeil humide et agité.

Au lever du jour elle se remit en route. Les bois étaient sombres, même en plein jour, ici plantes et animaux étaient les maîtres. Le silence bruyant de ces bois l'impressionnait et elle aurait souhaité pouvoir se déplacer avec la discrétion d'un félin. Alors qu'elle empruntait un passage très encombré son cheval trébucha et ne réussissant pas à se rattraper dévala la pente qui s'ouvrait devant eux, mettant bas sa cavalière dans un hennissement de terreur.

Isolde roula à travers les ronces et heurta violemment un arbre. Elle resta sonnée quelques instants, les tempes battantes, le souffle coupé. Autour d'elle la forêt était silencieuse. Elle tenta de se redresser mais perdit l'équilibre et s'effondra.

Quand elle reprit connaissance il faisait nuit noire. Une sourde douleur battait ses tempes. La densité des arbres ne lui permettait pas de voir le ciel et l'obscurité autour d'elle était quasi complète. Elle frissonna. Presque à tâtons elle tenta de retrouver l'endroit où était tombé Ferté. Au bout d'une heure d'efforts elle avait les jambes et les mains ensanglantées par les cailloux et les ronces. Elle ne savait plus où elle se trouvait et grelottante de froid elle se résigna à attendre le jour.

Quand les premiers rayons percèrent enfin l'épais feuillage elle s'était assoupie. Le brame d'un cerf l'éveilla en sursaut. Son corps était engourdi et lui faisait mal mais sa tête semblait plus opérationnelle. Elle se remit rapidement à la recherche de son cheval et de ses affaires, mais comme la veille, ses efforts furent vains. Sans doute s'était-elle trop éloignée durant ses recherches nocturnes. Elle avait perdu Ferté, était-il encore en vie, souffrait-il quelque part seul ? Il était plus que probable qu'il soit mort dans sa chute. Son cœur se serrait à cette seule idée. Avec sa monture elle avait perdu tout ce qu'elle avait, plus d'argent, plus de nourriture. Il ne lui restait que le coutelas à sa ceinture et le laissez-passer précieusement rangé sous sa cape.

Alors c'est ainsi, se dit-elle. Ainsi que tout va s'arrêter. Aussi bêtement.

Elle en aurait pleuré de rage si un bruit n'avait attiré son attention. Une sorte de grondement sourd au loin. Prise de panique elle se mit en route, marchant aussi vite qu'elle le pouvait. Elle avançait droit devant, aussi vite que la végétation qui l'entourait de toute part le lui permettait. Elle ne savait pas où elle allait, une angoisse profonde la poussait à avancer. Elle déboucha bientôt sur une clairière où se dressait une petite construction de bois. Il devait s'agir d'un abri de chasseur ou de bucheron. Son état indiquait que personne n'y avait mis les pieds depuis longtemps. Elle y pénétra en poussant une petite porte de bois usée mais plutôt en bon état.

L'intérieur consistait en une petite pièce au centre de laquelle se trouvaient une table, deux chaises au paillage défoncé, une couche moisie dans un coin. Une grossière cheminée occupait le mur du fond. La simple vue de cet espace « humain » la rassura. Elle n'avait plus peur soudain et ne savait plus bien ce qui

l'avait poussé à fuir si aveuglément devant elle. Elle décida de s'y arrêter. Ici elle serait en sécurité.

Elle ne perdit pas de temps, récupérant de la mousse sèche elle s'en fit une paillasse confortable. Elle avait trouvé quelques baies non loin de l'habitation ainsi qu'un point d'eau. Ces ressources expliquaient sans doute le choix de cet emplacement pour la cabane. Elle prit même le parti de faire du feu afin de sécher ses vêtements et de se réchauffer. Un petit chaudron occupait le centre du foyer. Elle le prit et gagna la rivière où elle le nettoya et le remplit d'eau claire. Prise d'un soudain besoin de se sentir propre elle ôta ses vêtements et se laissa glisser lentement dans l'eau dont la fraîcheur picota délicieusement sa peau. Elle resta un moment à nettoyer ses écorchures et à rincer ses vêtements puis elle regagna la cabane où elle mit le chaudron à chauffer au-dessus du feu.

Elle découvrit à l'arrière de la cabane ce qui avait dû être un potager. Elle y déterra quelques oignons, des cardons et quelques petits panais. C'est avec un plaisir qu'elle n'avait plus ressenti depuis son départ de Mercival, qu'elle mangea ce soir-là, cette soupe improvisée, dont la chaleur la réchauffa tant physiquement que moralement. Elle passa une excellente nuit. Et c'est disposée qu'elle s'éveilla le lendemain, les idées plus claires ; prête à décider de ce qu'elle allait faire.

Sa situation était simple : elle était sans monture, sans nourriture et sans doute poursuivie par une troupe de Mercival. Gagner la côte dans ces conditions semblait compromis. Elle ne pouvait pourtant pas non plus faire demi-tour. Elle décida de tenter sa chance et de passer quelques jours sur place. Il lui fallait reprendre des forces et surtout faire des réserves pour la suite de son voyage.

Elle restât donc plusieurs jours sur place, et au matin du dixième, elle partit. Elle avait fait des réserves de nourriture et avait pris sa décision quant à la conduite à tenir. Elle quitta la cabane à l'aube, non sans se retourner, cet endroit ayant été un véritable asile durant sa fuite. S'orientant à l'aide des étoiles la nuit et du soleil le jour, elle progressait aussi vite que possible. L'absence de monture se révéla finalement assez pratique au vu de la densité de la végétation et de l'étroitesse des rares sentiers qu'elle trouvait. Elle marchait sans cesse, ne se reposant que quelques heures de ci de là, évitant les axes principaux. Bien décidée à ne plus perdre trop de temps.

Malgré sa détermination elle sentait une sourde angoisse la ronger. En quittant son asile improvisé, elle relançait la chasse, s'exposant à être vue, et c'était elle le gibier. Elle savait qu'ils n'auraient de cesse de la retrouver. Si son père n'était pas à l'origine de cette traque, Hartnid, lui, avait dû le convaincre de lancer des hommes à ses trousses. Et il était leur guide. Elle avait conscience qu'en fuyant elle lui infligeait une humiliation qu'il ne saurait lui pardonner.

SA SÉRÉNISSIME ET DO-SHI

- Votre Grandeur.

Do-shi venait d'être introduit auprès de la reine.

- Installe-toi. Prendras-tu un thé ?
- Volontiers, Votre Sérénissime.
- Bien, bien. Où en sont nos affaires ?
- Elles avancent votre Sérénissime. J'ai recruté des hommes et les ai équipés. Ils ont déjà mené quelques - il hésita sur le mot à employer - actions. D'autres partiront dès le printemps, en divers lieux peu fréquentés de Sombrelive. Comme convenu tout se fait dans la plus grande discrétion et ils ne laissent rien derrière eux qui permette de remonter jusqu'à nous.
- Qu'en est-il des négociations avec Hors ?
- Les bases en ont été posées et il semble qu'un accord soit envisageable selon vos souhaits. Une délégation, se présentera, en toute discrétion, à Votre Sérénissime afin d'en officialiser les termes.
- Si tout se passe comme prévu, dès que nos attaques auront suffisamment attiré l'attention, Greolor et Ronail devraient envoyer des hommes en renfort dans les zones attaquées, dit la reine.
- Ainsi il y en aura moins en place lorsque nous lancerons la grande offensive.
- En effet, et le meilleur moment pour cela sera le soir des noces.

- Le soir des noces votre Altesse ? interrogea Do-shi surpris.
- Je viens d'apprendre les noces du prince Hartnid et de la princesse Isolde. Évidemment j'en étais déjà informée, ajouta-t-elle d'un ton légèrement dédaigneux. C'est la date qu'il me manquait. Ces noces seront fêtées avec faste, les royaumes de Lorivon et de Mercival seront en liesse et donc... ? elle le regardait comme un professeur lorsqu'il interroge son élève.
- Donc ils seront tellement occupés à festoyer que leur attention sera relâchée, répondit Do-shi.
- Tout à fait. Nos hommes n'auront en face d'eux que des soldats avinés.
- Astucieux, marmonna presque Do-shi.
- En effet. Ainsi sachez que vous devrez tenir nos hommes prêts pour le printemps lorsqu'une année sera écoulée. Cela nous laissera tout le temps de préparer notre offensive. Mercival et Lorivon comprendront qu'on ne se moque pas de Tertanghe impunément.
- Se moquer, Votre Grandeur, interrogea Do-shi ?
- Crois-tu que je n'ai pas percé à jour leur petites intrigues ? Voyons réfléchis un peu. Que se passera-t-il lorsque le prince et la princesse seront unis ?
- Les deux royaumes n'en formeront plus qu'un, avança Do-shi.
- Exactement, un seul et même royaume deux fois plus grand et deux fois plus puissant. Et dans quel but selon toi ?
- Je ne sais pas...heu...et bien...nous attaquer ?
- Exact !

- Oh ! Votre Sérénissime aurait-elle eut vent d'un complot de ce genre ??
- Pas encore mon cher Do-shi, pas encore, mais ma sagacité m'indique que cela viendra.
- Vous êtes très clairvoyante Votre Immensité.
- Grâce à notre accord avec Hors nous aurons les moyens financiers et humains de les faire tomber. Et notre meilleur atout sera l'effet de surprise. Dès lors que l'accord aura été ratifié, tu recruteras discrètement d'autres hommes, des navires et tu achèteras des armes, sous couvert de nos nombreux échanges avec les terres de l'Au-Delà Mer.
- Bien, votre Illustrissime.
- Je compte que vous me teniez régulièrement au fait de vos avancées. Ils voudront s'assurer que la Clé est authentique. Après cela, nous pourrons préparer la grande offensive.

HARTNID

Hartnid était de mauvaise humeur, d'humeur massacrant même. La découverte de la fuite d'Isolde lui avait fait l'effet d'un soufflet reçu en public. Un tel affront était impardonnable. Elle allait le regretter.

Fils aîné de sire Ronail et héritier légitime du royaume de Lorivon, il avait un frère et deux sœurs plus jeunes que lui. Non content d'être l'aîné, il avait toujours été le meilleur dans tous les domaines. Enfant on le comparait déjà à un taurillon parce qu'il faisait tout avec force et rage.

Lorsqu'il eut huit ans, la mort de sa mère la reine Barielle, marqua un redoublement de ses efforts pour dominer en tout. Sa bonne volonté semblait s'être muée en une sorte de rage. Entraîné par les meilleurs Maîtres d'arme du royaume il excella très vite dans le maniement de l'épée, de l'arc et de toute arme qui puisse servir à se battre.

Il montait à cheval comme personne et dès lors il choisit un jeune étalon qu'il débourra puis dressa. C'était un fier destrier à la robe grise lustrée et aux membres forts. Il le nomma Queri qui signifie Ombrageux. Dès lors il ne monta plus que lui, et personne d'autre ne pouvait enfourcher l'étalon sans finir le nez à terre. Dès qu'il fût en âge de jouter, Hartnid et Queri se couvrirent de gloire et de victoires, reléguant régulièrement les autres concurrents au rang d'amateurs.

Son père prit une nouvelle épouse quelques années après le décès de la reine Barielle. Jeune et peu farouche, Carilaïa était la fille de l'un de ses seigneurs. Elle lui apporta une belle dot et mit au monde cinq enfants dont trois survécurent : deux filles, Ilanea et Marise et un garçon, Joao. D'aucuns dirent qu'elle épousa le père après avoir vu le fils.

À l'âge de 13 ans Hartnid siégeait aux côtés de son père lors des conseils royaux et surprenait chacun par la pertinence de ses interventions. Lorsqu'il n'assistait pas ce dernier dans la gestion du royaume, il partait avec ses amis pour des parties de chasse qui pouvaient durer des semaines. Ils en revenaient couverts du sang de leurs nombreuses proies, épuisés, sales mais riants et fanfaronnant à tout va.

À chacun de ses retours il était fêté et son père organisait un banquet où les venaisons et le vin étaient servis en abondance. Hartnid ne manquait pas alors de régaler les convives des récits de ses aventures en forêt avec ses compagnons de toujours. Il aimait en effet à s'entourer de ses trois amis d'enfance avec lesquels il avait grandi et partageait tout. Fils de grands seigneurs du royaume, ils avaient intégré le château pour y bénéficier eux aussi des enseignements des meilleurs Maîtres, moyennant évidemment une importante contribution financière. Ils avaient grandi ensemble et développé des liens de confiance et d'amitié solides sans pour autant oublier qu'elle était la place de chacun.

Hartnid aurait donné sa vie pour eux et réciproquement. Tous étaient jeunes, beaux, riches, excellents bretteurs, parfaits cavaliers, arrogants et fiers.

Thibaud, le plus jeune des trois était le plus érudit. Amateur de livres il pouvait passer de longues heures enfermé dans la salle d'étude, plongé dans des manuscrits en quête de réponses à des questions que lui seul se posait. C'est à grands coups de claques sur l'arrière du crâne que ses amis venaient le déloger ; ce qui la plupart du temps menait à une bagarre générale, qui finissait avec quelques bleus et de grands éclats de rire.

Il y avait aussi Éraseal qui, en plus d'exceller particulièrement à l'arc était d'une grande beauté, quasi féminine, avec de langoureux yeux gris, une bouche charnue volontiers plissée d'une moue boudeuse. Un visage à l'ovale parfait, encadré de longs cheveux auburn dont les ondulations soyeuses faisaient pâlir toutes les coquettes du royaume. C'était pour ses camarades un éternel sujet de rigolade que ce visage à la beauté de fille, à tel point qu'ils l'avaient surnommé « charmante ». Sa carrure cependant, détrompait rapidement ceux que son visage aurait pu induire en erreur

Fevral enfin était le plus proche d'Hartnid. Tant en termes de position sociale, son père étant le plus riche des vassaux du roi, que de physique et de caractère. Intrépide, déterminé et colérique il était de stature comparable bien que ses yeux soient bruns et ses cheveux châtain. On aurait pu les prendre l'un pour l'autre tant leurs carrures et leurs allures étaient similaires. Fevral avait en plus d'Hartnid, un féroce sens de l'humour qui lui permettait, au contraire de ce dernier, de prendre les événements avec une certaine légèreté.

Tous quatre formaient une bande de joyeux lurons bruyants, buveurs et bagarreurs dont la venue n'était pas toujours appréciée de tous. Amateurs de vin et de filles il n'était pas rare qu'ils fréquentent les tavernes et déclenchent des bagarres avec d'autres jeunes coqs arrogants.

Pour les 15 ans d'Hartnid, le Roi Ronail le nomma membre de son Conseil et le recommanda à son Chef des armées afin qu'il l'intègre sous son commandement et en fasse un guerrier accompli. Il intégra donc l'armée de Lorivon où il suivit l'entraînement des soldats, s'imposant rapidement comme le meilleur d'entre eux. Le Chef de l'armée l'initia en outre à la tactique et aux stratégies guerrières. Son initiation dura quatre ans durant lesquels il passa deux années en tant que Chef de cohorte à la Bataille des frontières. À la tête d'une partie de l'armée il remporta de nombreuses batailles.

À son retour il était un homme. Ses épaules s'étaient élargies, ses muscles déjà dessinés s'étaient épaissis et il avait tant grandi qu'il dépassait désormais d'une bonne tête la plupart des hommes de taille moyenne qui l'entouraient. Ses qualités guerrières et son autorité naturelle en faisaient un meneur suivi par les hommes. Ses traits harmonieux et sa prestance naturelle en faisait un homme dont les femmes recherchaient la compagnie. Droit et fier il ne se départissait jamais d'un air sérieux et sombre qui le rendait impressionnant aux yeux de ceux qui le rencontraient pour la première fois.

Son retour de guerre fût fêté dignement. Son père donna un grand banquet en son honneur, réunissant tous les puissants du royaume. Ce fils prodigue était une vraie fierté pour Ronail. Tout ce qu'il aurait pu souhaiter d'un fils aîné, Hartnid le lui avait donné. C'est donc le cœur gonflé de fierté et d'amour paternel qu'il avait pris la parole ce soir-là pour vanter les mérites du fils chéri. Il le nomma Superviseur des armées du royaume et invita chacun à considérer qu'Hartnid lui succéderait en tant que roi à sa mort.

Dès le lendemain Hartnid fut comme toujours un homme très occupé. Sa nouvelle charge de supervision des armées, outre la gestion du royaume aux côtés de son père, l'occupaient à plein temps et l'amenaient à parcourir régulièrement les trois Royaumes. Son père le présentait aux plus grands afin d'asseoir sa future position de roi de Lorivon. Partout il faisait sa fierté par sa courtoisie et son à-propos lors des présentations officielles.

Et pourtant il ne laissait pas toujours derrière lui cette image. Il aimait à traîner dans les tavernes avec ses amis ; et les filles qu'il payait, si elles se réjouissaient en le voyant, déchantaient dès qu'elles l'avaient côtoyé de plus près. Il méprisait les femmes et les traitait en conséquence. Ainsi celles qui avait eu l'heure de bénéficier de ses faveurs le regrettaient plus souvent qu'elles ne s'en réjouissaient. Arrogant et fier, il était courtois avec les grands et violents avec les petits. Son cœur était rongé par une souffrance maligne qui pourrissait le fruit comme le ver dans la pomme. Et c'est dans l'excellence qu'il trouvait de quoi museler la noirceur qui soudait en lui.

Jusqu'au jour où il avait rencontré Isolde.

Il savait que Greolor avait une fille et qu'elle lui était promise mais il ne l'avait jamais rencontrée avant ce jour-là.

Le jour de la fête des plantes, il avait 17 ans et cette rencontre avait marqué pour lui le début de tourments infinis. Isolde venait de fêter ses 14 ans. Elle portait une robe de lin clair, et il avait eu du mal à croire, en la voyant, qu'il s'agissait bien de la princesse dont son père lui avait parlé. Elle l'avait regardé avec méfiance. Des yeux d'un vert absolu, une bouche charnue et une chevelure châtain clair tressée en épis. Elle était charmante, un équilibre exquis entre pureté et arrogance. Elle éveilla instantanément en lui un désir d'une violence qui le laissa littéralement assommé. Il avait senti les moyens lui manquer, sa tête s'embrouiller, sa gorge se serrer et dans son ventre un brasier s'allumer. Et cette perte soudaine de ces capacités, devant une gamine, l'avait anéanti.

La soirée avait été un supplice. Prononcer deux mots lui avait demandé un effort surhumain. Lorsqu'il avait pris sa main pour le compliment traditionnel, Isolde l'avait vivement retirée. Elle avait retiré sa main de la sienne comme s'il était un pestiféré. Un coup de poignard ne l'aurait pas blessé plus profondément. Elle s'était en outre permit de l'ignorer durant tout son séjour sur place, malgré l'injonction de son père de lui faire parcourir le royaume. Et il revivait sans cesse ce moment où elle l'avait traité comme un lépreux, lui, le grand et respectable Hartnid, prince de Lorivon. Son orgueil déjà meurtri par l'amour involontaire que cette fille éveillait en lui s'était senti écrasé et ne devait pas se remettre de cet affront.

L'ACCORD

Une belle voiture de bois blanc tirée par quatre chevaux avait pénétré silencieusement dans la Cité royale de Tanghe, à la faveur de la nuit.

Les membres de l'honorable Conseil de Hors en étaient descendus, au complet, toutes écharpes présentes. Ils furent conduits dans la salle des cérémonies où les attendaient Sa Sérénissime et son époux, qui faisait de la figuration. Comme à chaque fois en réalité.

Après les salutations d'usage chacun pris place et il aurait été amusant, en d'autres circonstances, de noter à quel point les deux cultures réunies dans cette pièce étaient différentes.

Sa sérénissime prit la parole.

- Je vous remercie Sages du Conseil de Hors de nous honorer de votre présence en ces lieux. Prenez place je vous en prie.

Et elle leur indiqua les chaises installées de part et d'autre d'une magnifique table de bois noir, polie par le temps. Un repas fut servi, l'usage voulant qu'on ne parle pas de choses sérieuses dès le début de la conversation.

La collation débuta par un potage blanchâtre au goût très prononcé de poisson, servi dans de délicats bols de porcelaine fine, ornée de motifs floraux. Suivirent des poissons sous toutes formes de cuisson, accompagnés de larges bols d'un riz blanc et odorant et de légumes cuits à la vapeur, de petits beignets dorés et d'amusants petits rouleaux de pâtes qui se mangeaient avec les mains.

Enfin vinrent des fruits de toute sorte, en salade ou pochés dans de délicieux sirops.

Un thé fumant et parfumé clôtura le repas et ouvrit le champ au sujet qui occupait tous les esprits.

Sa Sérénissime commença.

- Très honorables membres du Conseil de Hors. Personne à Sombrelive n'ignore le mal qui touche votre royaume. Comme personne n'ignore la

Prophétie qui l'annonce. Ainsi aujourd'hui est un grand jour car nous avons la Clé qui va permettre à Hors de sortir de cette situation.

- En effet, acquiesça le sage à l'écharpe azur. Cette Clé devrait pouvoir nous aider. Il va de soi, cependant, que comme convenu lors des accords préliminaires, nous aurons besoin de vérifier son authenticité.
- Par le moyen qui vous conviendra, c'est évident, rétorqua Sa Sérénissime. Ainsi qu'entendu, la Clé vous sera amenée à Hors et vous pourrez en disposer. Des hommes de confiance ne tarderont pas à prendre la route pour aller la chercher.
- Dès lors qu'elle sera entre nos murs, nous procéderons à un premier versement de ce qui vous a été promis, indiqua le sage à l'écharpe lilas.
- Une fois son pouvoir attesté, continua le sage à l'écharpe bouton d'or, nous procéderons au second versement. Après la Cérémonie de Vérification, si tout s'est passé comme il se doit.
- Le reste de la somme, reprit le sage à l'écharpe émeraude, vous sera versée à l'issue du Rite destiné à abolir la malédiction qui touche Hors.
- Ces termes vous conviennent-ils Votre Sérénissime ? interrogea le sage à l'écharpe pêche.
- Parfaitement, ils me semblent équitables. Afin, cependant, de m'assurer de la Clé jusqu'au versement final, je souhaite placer auprès d'elle un homme de confiance, qui devra pouvoir être à ses côtés sans restriction aucune, jusqu'à ce que tout soit terminé. Il sera un garant pour nous, comme pour vous, de la sécurité du bien si précieux qu'elle représente.
- Cela nous convient, acquiescèrent les sages aux écharpes colorées.
- En ce cas, si nous sommes tous d'accord avec ces termes, je vais les faire rédiger par mon secrétaire particulier. Je vous invite à rejoindre les appartements mis à votre disposition afin que vous puissiez prendre un peu de repos. Demain nous pourrions procéder à la ratification de ces termes.

Tous saluèrent courtoisement et se retirèrent, assez satisfait qu'un accord d'une telle importance fut conclu si aisément.

ISOLDE

Isolde marchait depuis plusieurs jours. Il faisait sombre malgré les tentatives infructueuses des rayons du soleil pour percer le feuillage épais des arbres. Du sol montait une odeur douceâtre d'humus et de terre mouillée. Elle pressait le pas, le cœur battant, le pied tremblant, l'oreille aux aguets elle ne cessait d'imaginer qu'elle était suivie. Le sol mou et traître sous ses pieds ralentissait sa course. Elle avançait frénétiquement sans plus savoir où aller. Elle se sentait traquée, constamment, imaginant sans cesse des galops de chevaux, sentant comme une présence derrière elle. Après une bonne heure à ce rythme elle ralentit, n'y tenant plus. Regardant frénétiquement en arrière et ne percevant pas de danger elle s'autorisa une pause et s'effondra littéralement au pied d'un gros chêne, épuisée de fatigue et d'angoisse.

Elle tenta vainement de remettre de l'ordre dans ses idées mais la fatigue la terrassa et enfouie dans sa longue cape elle sombra brusquement dans un sommeil agité.

Quand elle s'éveilla la nuit était tombée, il faisait plus sombre encore qu'à l'ordinaire, l'épais plafond de feuilles des arbres la surplombait, créant une chape de noirceur. Elle s'était toujours sentie en sécurité dans la forêt, savourant l'impression de solitude et le sentiment de liberté qu'elle lui procurait, cette fois pourtant, elle avait peur. Elle ne connaissait pas cette forêt, son instinct lui disait qu'elle n'y était pas en sécurité.

Elle décida de se lever et essaya d'avancer mais après quelques pas maladroits elle trébucha sur des racines, et chuta lourdement contre un tronc voisin, écorchant ses mains en tentant de se rattraper. Elle décida donc de regagner l'arbre qu'elle venait de quitter et d'attendre le jour. Au loin un bruit sourd, profond et menaçant comme un grondement d'orage retentit soudain. Un de ces bruits qui annoncent que quelque chose arrive, et que ce quelque chose ne sera pas bon.

Tétanisée elle sentie sa gorge se nouer et incapable de bouger elle se crispa. Un son plus proche gagna ses oreilles et elle reconnut bientôt le bruit d'un galop de chevaux. Essayant de recouvrer son souffle elle tenta de se lever pour se cacher dans les buissons mais il était trop tard : une dizaine de cavaliers caparaçonnés

de cuir et lourdement armés s'arrêta à sa hauteur, éclairant les bois à la lumière vacillante de leurs torches.

- C'est elle, attrapez-la ! Ordonna l'un des cavaliers aux hommes qui l'accompagnaient.

Attrapant un poignard caché sous sa longue cape Isolde se mit en position de défense, dos à l'arbre. Une froide détermination se lisait sur son visage.

Hésitants les cavaliers s'entre-regardèrent un instant. Face à eux, Isolde, le poignard à la main les dévisageait sauvagement, ses longs cheveux châtain tressés lâchement encadrant un visage à l'ovale parfait où se dessinaient deux yeux d'un vert assombri par la colère et le ciel nocturne. Sa bouche petite et parfaitement dessinée était plissée en une moue décidée.

L'un des hommes fit avancer son cheval. Il portait un heaume qui cachait à demi un visage torve, barré d'une large cicatrice partiellement enfouie sous des touffes de poils roux. Sa bouche affichait un rictus, découvrant des dents jaunes. D'une voix grinçante il s'adressa à Isolde.

- Viens par ici ma petite Damoiselle, pose donc ce coutelas que tu risquerais de te blesser.

Et s'approchant il tendit la main pour la saisir par le bras. Avant qu'il n'ait réalisé ce qui lui arrivait, il se retrouva à bas de son cheval, serrant dans sa main gauche la large entaille qui ornait son bras, juste au-dessus du poignet. Les autres soldats éclatèrent d'un rire moqueur quand tonna la voix de celui qui avait donné l'ordre de la capturer.

- Ça suffit ! Coupa-t-il d'un ton sec et agacé. Il était grand, au-dessus de la moyenne, de stature imposante et élégante. Des jambes et des bras musculeux, habitués aux longues campagnes et au maniement des armes. Ses mains larges et puissantes tenaient fermement les rênes de son cheval. Son visage harmonieux que supportait une mâchoire bien dessinée était éclairé par deux yeux d'un bleu outremer. Les sourcils longs, le nez droit, la bouche fine mais sensuelle, il dégageait une impression d'intelligence rusée portée par la confiance d'un homme à qui tout réussit. Il descendit de cheval et s'avança posément vers la jeune fille.

- Princesse Isolde, dit-il d'un ton froid, je dois vous ramener chez vous et je le ferai, dussais-je y parvenir par la force. Aussi je vous remercie de bien vouloir nous accompagner de votre plein gré afin d'éviter toute violence inutile.

- Prince Hartnid ! lui dit-elle des larmes de colère emplissant ses yeux verts. J'aurais dû me douter que vous seriez le premier à ma poursuite. Laissez-moi partir, je refuse de devenir votre femme, je ne suis pas à vendre !

- Voilà qui est dommage, répondit-il affichant un visage dur, cependant nous ne vous demandons pas votre avis.

- Je ne rentrerais pas !

La puérilité de cette répartie le fit grimacer autant qu'elle le fit souffrir bizarrement.

Un fugace éclair de tristesse passa dans ses yeux puis fut vite remplacé par de la colère.

- Soit, lui dit-il. Vous l'aurez voulu. Et d'une de ses grandes mains il lui asséna un soufflet cuisant qui fit sauter le poignard et l'envoya rouler dans la boue six pieds plus loin. Tremblant d'une rage mêlée de peur et de honte elle se releva essuyant le filet de sang qui coulait de sa lèvre.

- Vous me le paierez dit-elle entre ses dents, pendant qu'il l'attrapait par la nuque, la ficelait et la jetait sans ménagement en travers de son cheval.

La troupe s'élança au grand galop, Isolde, le pommeau de la selle incrusté dans les côtes à chaque mouvement du cheval, maudissait intérieurement celui qui l'avait mise dans cette situation.

RETOUR À MERCIVAL

Dans les brumes du matin, s'élevait au loin la masse sombre d'un château. Ses tourelles semblaient lacérer le ciel de leurs pointes effilées. Elles encadraient côté ouest, les bâtiments qui servaient de logements aux maîtres des lieux et aux domestiques. Côté est se trouvaient les écuries, le stockage des réserves et l'entrepôt des armes. Une épaisse enceinte de pierre taillée, percée d'une porte monumentale à double battants, ceignait l'ensemble.

Considéré comme l'un des hauts lieux de la région, le château de Mercival avait été le théâtre de nombreuses batailles et de sièges auxquels il avait toujours résisté. Ses terres étaient riches, ses habitants prospères, son armée réputée pour la férocité et le courage de ses guerriers. Le guet vit arriver la troupe au grand galop, brandissant l'étendard de la maison Mercival et fit ouvrir la porte de l'enceinte. Les lourds vantaux grincèrent sur leurs gonds et la troupe s'engouffra à l'intérieur. Les cavaliers stoppèrent leurs montures au centre d'une gigantesque cour pavée de pierre grises polies par les passages répétés. Les hommes mirent pied à terre.

Hartnid saisissant Isolde la chargea sur son épaule et se dirigea vers l'un des bâtiments sur sa gauche. Il gravit une volée de marches, pénétra dans une pièce richement meublée et la jeta sur le lit qui occupait le centre de la pièce. Épuisée par le trajet qu'elle venait d'endurer, Isolde ne réagit pas. Bâillonnée, les mains liées derrière le dos elle était incapable de bouger et à la merci de son ravisseur. Il se pencha lentement sur elle, la dévisageant d'un regard inquiet.

Il était comme attiré magnétiquement et elle sentait le contact de son corps qui se rapprochait du sien en même temps que des flammes de folie s'allumaient dans son regard. Suffoquant sous le bandeau qui lui fermait la bouche, le cœur battant la chamade, elle se sentit pétrifiée par ces yeux, sentant instinctivement que se jouait en lui une lutte féroce. Le souffle d'Hartnid frôlait sa joue, et ses lèvres qui n'étaient plus qu'à quelques centimètres de sa peau s'entrouvrirent comme pour lui murmurer quelque chose, mais soudain, il se ravisa, la froideur reprenant sa place sur ses traits, il se releva brusquement et quitta la pièce d'un pas décidé, claquant le lourd battant de chêne derrière lui. Abandonnée à son sort, Isolde épuisée se laissa aller au sommeil.

HARTNID

En quittant la chambre où il avait laissé Isolde, Hartnid arborait un visage sombre. Les mâchoires serrées, les poings fermés, il sortit rapidement du bâtiment, sauta sur son cheval et le lança au grand galop en direction de la forêt. Il avait l'impression qu'il allait exploser, quelque chose à l'intérieur le torturait, le rongait comme un mal pernicieux. Il mit pied à terre devant une grande bâtisse au toit de chaumes noirci par le temps.

Une enseigne de bois gravée indiquait qu'il s'agissait d'une auberge. Il en franchit le seuil, jeta un regard sombre aux occupants du lieu et repérant une table à l'écart s'y installa. L'endroit était assez propre, éclairé par deux petites fenêtres où pénétrait la lumière du soleil matinal. Plusieurs tables étaient disposées autour d'une énorme cheminée dans laquelle rôtissaient déjà les volailles que l'on servirait aux clients du milieu de journée. Sur un banc placé devant cette cheminée étaient assis deux hommes qui semblaient être des commerçants négociant la vente de quelque marchandise. Ils palabraient discrètement, chacun très soucieux de s'assurer la meilleure part du marché.

Un homme d'un certain âge s'approcha de la table où se trouvait Hartnid.

- Qu'est-ce que je vous sers mon seigneur ? demanda-t-il.

- Du vin, répondit Hartnid, et trouve moi une fille.

Le tenancier s'éloigna et revint rapidement avec une carafe de vin et un gobelet.

- Elle vous attend dans la grange, dit-il.

Hartnid prit la carafe, emplit son verre le vida d'un trait et recommença. Mais pour cette fois le vin ne parvenait pas à noyer la douleur qui l'étreignait.

Isolde...mais que lui avait fait cette fille ? Pourquoi se sentait-il si mal à chaque fois qu'il était en sa présence. Lui qui avait toujours été un homme de contrôle, dur dans tout ce qu'il faisait, ne perdant pas de temps en vaines tergiversations,

il était un homme d'action et de réaction, un homme au cœur froid et imperturbable. Il ne se reconnaissait plus depuis qu'il avait posé les yeux sur elle. Son regard, sa bouche, son odeur... y penser le rendait fou. Fou de désir, fou de rage de ne plus rien contrôler. Ce désir si absurde de celui qui ne peut se permettre d'y céder, ce désir qui ronge le sang et les sens. Quand elle serait sienne, il la prendrait et lui ferait autant de mal qu'elle lui en faisait. Il la haïssait pour ce qu'elle éveillait en lui, pour cette brûlure au creux de son ventre qui lui vrillait la tête. Il la haïssait parce qu'elle le rejetait, parce qu'elle n'avait fait que le rejeter depuis leur première rencontre. Comment osait-elle refuser un homme comme lui ! Il but un quatrième verre puis se leva, jeta quelques pièces sur la table, et sortit en direction de la grange.

Poussant le battant de bois disloqué par le temps il pénétra dans la pénombre du bâtiment. Ça sentait le foin fraîchement coupé et la poussière. Une vieille table de bois se dressait sur la gauche, couverte d'outils de toutes sortes. Une femme d'aspect grossier, mais vêtue proprement était appuyée contre la table, dans une position qu'elle voulait suggestive. Ses cheveux peignés encadraient un visage simple aux traits harmonieux dont les yeux éteints contrastaient avec la bouche fardée. Son regard s'anima cependant en voyant Hartnid et le sourire se fit plus vrai sur ses lèvres. Habitée à tout ce que le pays pouvait lui amener de rustres, Lavigna n'avait pas souvent l'occasion de louer ses services à un homme de la prestance d'Hartnid. C'est donc avec l'espoir d'une belle pièce d'or qu'elle s'avança vers lui en minaudant. Hartnid, le regard noir, muet, les reins et le cœur brûlés par un désir plein de rage, la saisit par la nuque et écrasant son visage sur la table il retroussa ses jupes et la prit ; tentant d'apaiser la douleur qui lui brouillait l'esprit. Quand il eut fini, il se rajusta, lui jeta une pièce et sortit sans un mot.

Dès son retour à Mercival, un garde accourut à sa rencontre.

- Prince, le seigneur Greolor réunit un conseil exceptionnel. Il vous fait mander.

Laissant sa monture aux mains du garde Hartnid se dirigea vers la grande salle d'un pas rapide.

Greolor l'accueillit chaleureusement.

- Hartnid ! Il ne manquait plus que toi. Prends un siège mon ami.

Une longue table de bois sombre avait été dressée au centre de l'un des espaces latéraux de la salle. Autour étaient réunis les proches conseillers du seigneur de Mercival, Ronail seigneur de Lorivon, et deux ambassadeurs du royaume de Tertanghe envoyés par Sa Sérénissime qui n'avait pas pu faire le déplacement. Hartnid prit place à côté de son père.

- Seigneurs, conseillers et amis, commença Greolor. Si mon ami Ronail et moi-même vous avons réuni si soudainement aujourd'hui, c'est que des nouvelles d'importances sont parvenues à nos oreilles.

Fedolor le Vieux, Gardien du conseil, prit la parole :

- Des rumeurs courent, des rumeurs de pillages qui deviennent chaque jour plus précises. Des paysans ont été attaqués, des villages saccagés et des terres pillées. On dit que des hommes gigantesques attaquent les côtes les plus reculées de notre royaume. On dit qu'ils chevauchent les vagues et s'abattent tels des diables marins sur la terre ravageant tout ce qui passe à leur portée...

- On dit beaucoup de choses, l'interrompit un homme frêle au regard vif. Passant la main sur son crâne dégarni, il se leva. Creille, ami de Greolor de longue date, remplissait auprès de lui l'office de Premier Conseiller. Mon Roi, reprit-t-il, si on écoute les petites gens, ils sont régulièrement attaqués par des diables cornus, des griffons poilus et des loups garous ; quand après quelques recherches, on découvre : qui, une bande de maraudeurs grimés ; qui, de simples loups affamés par l'hiver. Ainsi est-il vraiment nécessaire d'accorder foi à ces racontars ?

- Ce ne sont pas que des rumeurs, l'interrompit Ronail. Plusieurs villages ont été attaqués en Lorivon. Il n'y a eu aucun survivant, rien n'a été emporté donc il ne s'agit pas de bandes de pillards. Personne n'en est revenu pour raconter ce qu'il avait vu. Ce qui est sûr c'est que des cadavres ont été découverts. Et ...sa voix faiblit...et que ceux qui ont fait ça ne méritent pas le nom d'Homme.

Une vague inquiétude passa sur le visage de chacun des membres du conseil.

- Nos hommes rapportent aussi des attaques sur nos côtes, dit Xyunh, qui prit la parole en tant que représentant de Tertanghe. Des marchands, pourtant organisés contre d'éventuelles attaques de rôdeurs, ont été retrouvés brûlés. Tous sans exception. Il s'agit forcément de pirates. Les attaques doivent venir de la mer pour ne laisser aucune trace derrière eux.

- La dernière alerte remonte à quelques jours, ce sont nos hommes, des soldats de Lorivon qui ont été retrouvés brûlés aussi. Quelle mort abjecte ! Gronda Hartnid.

- Ce sont des Étrangers c'est évident ! Tonna Chuann, ambassadeur de Tertanghe. Ce ne serait pas la première incursion de ces sauvages du Nord-lointain, sur les terres de Sombrelive.

- Ou Hors, insinua Creil. Ils ont refusé de signer le traité de paix mettant fin aux querelles de Sombrelive. Peut-être, ce territoire qui se proclame neutre, commence-t-il à se sentir à l'étroit derrière ses murailles et souhaite agrandir son territoire.

- Cela n'a pas de sens, coupa Ronail. Hors n'a aucun intérêt à chercher querelle aux trois Royaumes, et même si cela était, il n'aurait pas les moyens matériels de mener une guerre contre les trois royaumes réunis.

- Nous avons, nous aussi, été confrontés à ces attaques sanguinaires, intervint Greolor. Rien à ce jour ne nous a permis d'identifier les coupables. Encore moins leurs raisons. Pourtant, toute information de cet ordre doit être prise au sérieux. Nous ne pouvons courir le risque de nous voir envahis par des Étrangers. Sombrelive a des années de guerre interne derrière elle. La paix est trop jeune encore sur ces terres pour que de nouveau le chaos vienne la troubler.

- Pourquoi ne pas envoyer un groupe de soldats sur les lieux ? suggéra Hartnid. Ils pourraient voir de quoi il retourne précisément. Ainsi nous serions à même d'agir en conséquence.

Opinant du chef, Drelieve, chef de la Garde du roi Greolor de Mercival prit la parole :

- Oui, mes hommes seront à même de remplir cette mission mon Roi. C'est une bonne idée. Nous avons recruté de bons éléments dernièrement. Ils serviront d'escorte.

- Effectivement, cela me semble judicieux, marmonna Greolor. Il se tourna vers le roi Ronail avec un regard interrogateur. Ce dernier fit un geste d'assentiment. Soit, reprit-il, Drelieve je te charge de cette mission. Fais-en sorte que tes hommes soient prêts à partir au plus vite. Et qu'ils reviennent avec des informations...ou avec les coupables. Puis s'adressant aux émissaires, souhaitez-vous que le royaume de Tertanghe s'associe à cette expédition ?

- Il me semble, répondit l'un deux en se levant en signe de respect, que Sa Sérénissime souhaiterait que le royaume de Tertanghe voie de ses propres yeux ce qui pourrait mettre en péril la paix de Sombrelive. Ainsi au nom de Sa Sérénissime impératrice Saong-ni-san III nous accompagneront l'expédition.

- Qu'il en soit ainsi, répondit Greolor.

Il se tourna ensuite vers Ronail.

- Mon ami ?

- Des hommes de confiance de ma garde personnelle accompagneront tes soldats Greolor.

Ce dernier inclina la tête.

- Ainsi la décision est prise.

- Mon Roi, dit un jovial barbu à la peau couperosée par les abus de vin. Amateur de bonne chère et de jolies filles, celui que l'on nommait « Le goujon » en raison de son goût immodéré pour la chaire de ce poisson, était l'Intendant en chef de Mercival. Il est à l'ordre du jour de fixer la date du mariage du prince Hartnid et de votre fille la princesse Isolde. Le printemps prochain avait été évoqué. C'est une saison qui offrira aux invités des conditions de voyage plus confortable qu'au cœur de l'hiver.

- Le printemps prochain, en effet, conviendra ainsi que le Roi Ronail et moi-même en avons convenu. Il se tourna vers Ronail et son fils et annonça : le mariage aura lieu le dernier jour du printemps.

Hartnid opina du chef, la seule évocation d'Isolde avait suffi à le replonger dans des pensées amères.

Soudain il se leva :

- Je ferai partie de la troupe qui part en reconnaissance, dit-il.
- Enfin vous n'y pensez-pas ! s'écrièrent en chœur Greolor et Ronail. Vous ne pouvez partir. S'il vous arrivait quoi que ce soit l'union de nos deux royaumes serait en péril.
- J'ai voyagé plus d'une fois à travers nos deux royaumes. Je les connais mieux que personne. Et je ne crains rien ni personne, s'il se passe quelque chose là-bas je saurais de quoi il retourne, répondit Hartnid d'un ton ferme.
- Ta valeur n'est plus à prouver Hartnid, dit Greolor d'un ton doux.
- Pourquoi prendre tant de risque alors même que tu vas convoler ? reprit Ronail.

Il marqua un bref silence devant l'air décidé de son fils puis reprit.

- Je suppose que rien ne te fera changer d'avis ? Ainsi, si tu le souhaites, tu mèneras cette expédition. Il vous faudra être de retour à l'automne pour tes fiançailles. Et que ton bras et ton cœur soient sans faille afin que nos royaumes aient l'union qui leur fait défaut.
- Ils le seront père, répondit fermement Hartnid. Puis-je me retirer maintenant ?
- Oui va, répondit Greolor. Ta présence n'est pas nécessaire pour les affaires qu'il nous reste à traiter. J'invite mes conseillers habituels à demeurer afin de traiter les affaires courantes. Mes seigneurs, la séance est levée ! dit-il en s'adressant à l'ensemble des participants.

Saluant chacun des conseillers d'un geste, Hartnid sortit.

Il était contrarié, mais soulagé dans une certaine mesure. Il avait trouvé un moyen de fuir Isolde pour quelques temps.

Dès lors les préparatifs de l'expédition furent lancés. Hartnid en tant que chef, en supervisa l'organisation en homme soucieux de mettre toutes les chances de réussir de leur côté. Il était prévu qu'en plus du Commandant de la garde de Mercival et de lui-même viennent trois gardes de Lorivon, les deux émissaires de Tanghe et trois de leurs hommes, trois des meilleurs gardes de Mercival, un Maître cuisinier et un Maître des plantes. Il avait été convenu qu'ils ne seraient peu nombreux de façon à ne pas attirer l'attention.

Drelieve choisi trois de ses meilleurs soldats : Tristan, Leomance et Grad tous trois reconnus pour leur bravoure et leur adresse dans les missions qui leur avaient été confiées jusque-là.

ISOLDE

Isolde fut réveillée par des bruits de pas dans la pièce. Elle ouvrit un œil et vit une jeune femme qui devait avoir une vingtaine d'années tout au plus. Les cheveux bruns noués dans le dos, elle portait une robe de lin brodée de charmants motifs floraux. Quand elle vit qu'Isolde était éveillée elle s'approcha d'elle et s'appliqua à défaire les liens qui l'entravaient.

- Princesse, lui dit-elle en s'inclinant avec déférence, alors qu'Isolde frottant ses poignets endoloris se redressai.

- Qui es-tu ? l'interrogea-t-elle d'un ton sec.

- Je suis votre dame de compagnie, lui répondit-elle. Votre père m'a placée à vos côtés afin que je prenne soin de vous.

Et que tu me surveilles oui.

- Quel est ton nom ?

- Je m'appelle Orlise.

- Je ne t'ai jamais vu auparavant. Comment cela se fait-il ?

- Je ne suis arrivée au château que depuis quelques jours. Ma mère est une amie de la Reine votre mère.

- Je vois.

- Je dois vous préparer mademoiselle car vous êtes attendue.

- Nous y voilà. Et par qui je vous prie ?

- Par votre père mademoiselle.

Orlise avait pris soin de faire préparer un grand baquet d'eau chaude dans lequel Isolde se glissa sans trop rechigner. Orlise la frotta, la massa, la décrassa puis l'enroulant dans un drap de coton léger elle entreprit de démêler et de coiffer ses cheveux. Elle opta pour un tressage complexe sur les tempes, laissant le reste de la chevelure tomber librement le long du dos de sa maîtresse.

Enfin elle lui fit revêtir une robe de velours vert et or brodée du faucon écarlate, emblème de la maison Mercival.

Ainsi apprêtée elle fût escortée par un garde pour rejoindre la salle des cérémonies où l'attendait son père.

La salle des cérémonies était la salle principale de Mercival. Elle faisait office de salle de conseil, de salle à manger, de salle de bal et de réception, enfin de salle

de jugement et parfois même d'exécution. Elle était construite sur le modèle des églises avec une nef de marbre gris, flanquée de bas-côtés qui menaient à un chœur cerclé d'un déambulatoire. En avant du chœur la nef coupait le transept qui se répartissait de part et d'autre. Les bras du transept offraient des espaces plus raisonnables que le seigneur et sa famille appréciaient pour les collations courantes. Entièrement faite de marbre gris la nef était couverte d'une voûte en plein cintre frangée de trente monumentales colonnes de porphyre violet.

Greolor, assis sur son trône au centre du chœur, affichait un visage fermé où pouvait se lire une colère contenue. Autour de lui était assise sa femme la reine Myrelse, les membres du conseil du Roi et Hartnid. Tous la dévisageaient en silence, attendant que le roi prenne la parole.

- Père, dit Isolde sans attendre, je vous demande une audience privée.
- Silence ! Tonna la voix du roi.
- Comment as-tu osé faire ça ? Sa voix vibra de colère
- Je ne veux pas me marier, la phrase avait glissé hors de sa bouche dans un souffle, cinglante, sitôt dite que regrettée. Nos deux royaumes sont en paix depuis des décennies, quel besoin de les unir par un mariage pour assurer une paix qui existe déjà ?
- Parce que tu risques de la rompre justement avec ce comportement ! aboya le roi.

Isolde se tut et baissa la tête.

- Tu as commis un acte impardonnable et tu en subiras les conséquences. -
Tu seras soumise à la Cabare, asséna Greolor d'une voix grave.

Un murmure horrifié parcourut l'assistance.

- Tu épouseras Hartnid comme prévu à la fin du prochain printemps, reprit le roi et d'ici là tu demeureras enfermée sous bonne garde.

Isolde se tourna vers sa mère et l'interpella d'une voix éteinte :

- Mère ?

Sa mère le visage baissé, fixait le sol, elle ne releva pas la tête et ne répondit rien. Le regard d'Isolde glissa sur le visage d'Hartnid, espérant sans y croire, qu'il la défendrait. Son regard était sombre sous ses sourcils contractés. Et ses lèvres pincées trahissaient la colère qui l'habitait.

Isolde sentit des larmes lui brûler les paupières mais elle ne pleura pas, bien que son cœur comprimé dans sa poitrine fût sur le point d'exploser. Elle ne verserait pas une larme devant ces gens.

- Puis-je me retirer ? dit-elle d'une voix rauque.
- Qu'on la confine dans ses quartiers, dit le roi aux gardes postés en faction. Elle subira sa punition demain à l'aube.

Serrant les poings elle lança un dernier regard de haine à son père et faisant volte-face elle quitta la pièce escortée des deux soldats.

Lorsqu'elle se retrouva enfin seule dans sa chambre, elle s'effondra, pensant un instant mettre fin à ses jours dans un geste désespéré. Mais elle se reprit, réfléchit et se dit qu'il lui fallait attendre. Qu'elle trouverait bien un moyen de s'échapper à nouveau. En attendant, il allait lui falloir subir sa punition et à cette idée elle se mit à frémir.

Dès qu'elle vit poindre l'aube, Isolde quitta son lit. Sa nuit avait été brève et entrecoupée d'assoupsissements nerveux. Elle n'appela pas Orlise. Préférant se préparer seule. S'approchant de la fenêtre elle observa la cour principale. Seuls quelques palefreniers et filles de cuisine y passaient, affairés. On nourrissait les bêtes et préparait l'encas de début de journée pour tout le monde. Brossant distraitemment ses cheveux elle se sentait envahie par une angoisse mélancolique qui la saisissait progressivement à la gorge.

Elle s'imaginait subissant la Cabare devant tous. Prenant une profonde inspiration pour tenter de maîtriser l'angoisse qui l'étouffait, elle se détourna et acheva de se coiffer en une longue tresse. Elle enfila une robe confortable et appela enfin Orlise afin que celle-ci lui fasse servir une collation.

S'attablant devant une lourde table de chêne habilement sculptée et recouverte d'un dais de soie mordorée elle était perdue dans ses pensées. Elle se demandait comment elle pourrait échapper à la terrible sentence qu'avait prononcée son père contre elle.

Cet homme, ce Hartnid, il émanait de lui tant de colère et de haine quand il la regardait qu'elle en venait à se demander ce qu'elle avait pu faire pour qu'il la haisse de la sorte. Lui avait-elle portée préjudice sans le savoir ?

Elle se remémora le jour de leur rencontre.

Il faisait bon ce jour-là et l'on préparait la grande Fête des plantes qui marque le solstice d'été. Une chaude journée éclairée par un ciel lumineux. Depuis le matin les gens du château s'affairaient en tous sens pour que le festin du soir contente les papilles, les estomacs et les yeux. Au coucher du soleil, tous les seigneurs du comté seraient réunis, leurs femmes et leurs gens. On chanterait, on danserait et l'on se battrait gaiement pour célébrer la nuit la plus courte de l'année.

Isolde venait de fêter ses quatorze printemps, et elle irradiait de jeunesse et de beauté, comme ces fleurs qui poussent librement dans les prés. Elle n'avait jamais pensé un instant que cette liberté et la simplicité de cette vie dont elle jouissait puisse s'arrêter un jour. Sautant à bas de son lit, elle avait encore de ces attitudes de l'enfant qui fait toute chose en courant, tout en riant, tout follement. Elle enfila une robe, la première qu'elle trouva et dévalant l'escalier en trombe elle empoigna son arc et son carquois et rejoignit les écuries. Là elle salua les valets, plaisanta avec Griel, le Maître des chevaux et gagna une écurie au fond du bâtiment.

Dans cette écurie se tenait un cheval racé. Massif et fin à la fois, Isolde le caressa, lui murmurant des mots au creux de l'oreille. Lui, la reniflait affectueusement. C'était un cadeau de son oncle pour ses dix ans. Depuis elle ne l'avait plus quitté et avait assuré son débouillage avec Griel. Elle l'avait nommé Ferté et il avait été dès lors son compagnon d'escapade et son confident. Dès qu'elle l'eut sellé, elle l'enfourcha avec souplesse et traversa la cour au grand galop, effarouchant les volailles qui picoraient çà et là. Brandissant son arc au-dessus de sa tête et fonçant à toute allure elle poussa un cri de joie sauvage, s'imaginant dans la peau d'une guerrière intrépide et invaincue. Les valets de ferme et les domestiques esquissèrent un sourire en la voyant passer.

Isolde avait grandi en toute liberté, son père et sa mère n'ayant réussi à avoir d'autre enfant. Le jour de sa naissance c'est un garçon qu'ils attendaient de tout leur cœur. Dès lors qu'ils connurent son sexe, ils se désintéressèrent d'elle, confiant ses soins et son éducation aux nourrices puis aux Maîtres du château. Elle conçut de la tristesse et un vide de ce désintérêt, mais elle jouit par côté de l'ivresse que procure la liberté.

Ce jour-là pourtant, quand elle revint de son escapade avec deux perdrix dans son carquois, elle était attendue.

- Ton père te demande, lui dit Griel.
- Mon père ?! Dit-elle surprise.

Se dirigeant vers la salle principale elle était partagée entre la gaieté et l'appréhension.

Que lui voulait-il ? Il ne l'avait jamais convoqué ainsi en 14 ans.

Elle ne le voyait que lors des repas et des quelques cérémonies officielles, livrée à elle-même le reste du temps.

Lorsqu'elle pénétra dans la salle elle fut frappée par le sérieux qui y régnait. Son père Greolor siégeait sur le trône, sa mère la reine Mycrelse à ses côtés. Deux sièges de plus étaient installés à sa gauche. Un homme d'un certain âge occupait le premier. Elle le reconnut, ayant déjà eu l'occasion de le côtoyer à l'un des nombreux banquets qui étaient organisés au château. Il s'agissait de Ronail, roi du royaume voisin. Le siège à côté de lui était occupé par un jeune homme, qui ne devait avoir guère plus de dix-sept ans. Il était accoudé dans une posture légèrement désinvolte et affichait un visage fermé dont la bouche harmonieuse ne laissait transparaître aucune émotion. Brun, de stature imposante pour son âge, il la fixait de deux yeux outremer.

- Ma fille ! dit son père d'un air jovial. Comme te voilà grandie et changée. Tu connais déjà le roi Ronail du royaume de Lorivon et voici son fils Hartnid. Ils sont venus pour que nous scellions le contrat de votre mariage.

Le cœur d'Isolde manqua un battement dans sa poitrine.

Le contrat de quoi ?!!! se dit-elle intérieurement tout en gardant un visage d'un calme qui la surprit elle-même. Elle baissa la tête autant pour se donner une contenance que pour cacher sa surprise.

- Ils seront nos invités d'honneur à la fête de ce soir continua le roi. Je compte sur toi pour faire connaissance avec le prince Hartnid.
- Oui père, s'entendit répondre Isolde alors même qu'un vertige la prenait.

Ronail se leva et prit la parole en s'approchant d'elle.

- Mademoiselle ceux qui ont fait l'éloge de votre beauté, étaient bien loin encore de la vérité.
- Merci sire, répondit-elle. Je suis enchantée de vous revoir dans notre royaume.

Retournant s'asseoir il se tourna vers son fils auquel il envoya un regard explicite. Avec une mauvaise grâce frisant l'insulte, ce dernier se leva et saisissant la main d'Isolde dans les siennes, il s'inclina :

- Princesse je suis fort aise de vous rencontrer et je vous remercie du temps que vous m'accorderez en votre compagnie.

Isolde ne put s'empêcher de noter l'assurance qu'il dégageait. Alors il releva la tête et ses yeux plongèrent dans ceux d'Isolde l'espace d'un instant. Elle y vit un mélange d'envie et de mépris.

Perturbée par ce qui émanait de lui, elle retira vivement sa main comme si son contact l'avait brûlée. Le prince perçut ce mouvement et une ombre de colère froide glissa sur son visage. Pinçant la bouche, il fit une révérence et retourna s'asseoir.

- Nous te reverrons ce soir au banquet, lui dit son père.
- Puis-je savoir pour quand est prévu ce mariage père ?
- Pour ton seizième anniversaire, répondit-il tranquillement. Retire-toi maintenant.

Faisant une révérence à son tour Isolde gagna la porte d'un pas calme et mesuré. Une fois sortie, elle se mit à courir sentant les larmes déborder de ses yeux et un cri échapper de ses lèvres serrées. Arrivée dans la chambre elle se jeta sur son lit, désespérée, la poitrine prête à éclater.

Pas si tôt se dit-elle, pas déjà, je ne suis pas prête. Et ce jeune homme..., le souvenir de son regard la glaçait d'effroi.

Elle essaya de se raisonner, elle se doutait bien qu'il lui faudrait épouser un homme un jour, et puis elle avait encore le temps. Deux ans, il pouvait se passer beaucoup de choses d'ici-là et peut-être même se sentirait-elle prête dans deux ans. Elle serait une femme à ce moment-là. Et peut-être ce prince Hartnid était-il bon. Il était très beau. Peut-être finirait-elle par l'aimer.

Elle ressassait toutes ces pensées essayant de se convaincre mais la lourdeur de son cœur trahissait son état.

Le soleil déclinait à l'horizon quand on vint la chercher pour rejoindre les convives dans la grande salle. Éclairée de centaine de flambeaux et de bougies elle resplendissait de draperies et de fleurs. Deux immenses tables de bois avaient été

dressées dans la longueur, jouxtant la table principale destinée aux seigneurs et invités d'honneur.

La plupart des convives avait déjà pris place sur les bancs installés le long des tables. Placée sur une petite estrade, la table d'honneur permettait d'avoir une vue d'ensemble sur la salle. Le roi, sa femme et leurs invités y étaient déjà installés. Lorsque le valet ouvrit la lourde porte de bronze pour laisser entrer Isolde, tous les yeux se tournèrent vers elle et un silence pesant envahit bientôt la pièce.

Elle était vêtue d'une longue robe de velours bleu rehaussée de dentelle crème, qui mettait en valeur ses cheveux châtain. Mal à l'aise, elle avançait en fixant le sol, dans un air de pieuse concentration. Malgré ses yeux baissés, elle se sentait comme brûlée par un regard. C'était Hartnid qui la fixait obstinément.

Arrivée près de sa chaise, un valet s'empressa de la lui avancer afin qu'elle puisse prendre place. Elle le congédia d'un signe de tête, posa ses mains de part et d'autre de son assiette et s'inclinant légèrement adressa un signe de salutation à ses parents puis aux invités. Hartnid était assis à sa gauche. Elle n'osait bouger pétrifiée par une sorte de malaise qu'elle peinait à définir. Elle sentait son regard sur son profil mais ne pouvait se résoudre à y faire face. Enfin, il lui adressa la parole.

- Vous êtes très en beauté princesse, lui dit-il d'un ton neutre. Il semblait fort contrarié.
- Je vous remercie répondit-elle, ne quittant pas son assiette du regard. Pourtant elle fit un effort et reprit : avez-vous eu l'occasion de profiter des charmes de Mercival ?
- Fort peu en réalité, il m'a manqué un guide.

Ces mots étaient un message clair à son égard. Pourtant elle fit mine de ne pas avoir compris et poursuivi :

- Le royaume est extrêmement beau en cette saison et les bois fort giboyeux.
- Je n'en doute pas répondit-il. Peut-être aurais-je prochainement la chance de les parcourir en votre compagnie ?
- Sans doute oui, répondit-elle dans un souffle.

Et elle se tut, le malaise était palpable entre eux. Il se tut lui aussi. Elle se lança alors dans une vague contemplation de la salle, ses pensées étant fixées sur l'échange qu'elle venait d'avoir avec Hartnid. De nombreux plats leur furent servis, silencieuse elle mangea, pendant que la salle emplit d'un brouhaha joyeux

s'animait au fur et à mesure que l'on avançait dans la nuit. Hartnid à ses côtés restait silencieux, touchant à peine à ce qu'on lui servait, il se contentait de se faire servir du vin. Rapidement dans un geste d'agacement il attrapa la cruche des mains du valet et le congédia d'une tape.

À partir de là il se servit seul. Jetant hautainement son regard bleu sur l'assemblée. Répondant d'un air distrait mais courtois à la dame qui était assise à sa droite. Jeune épouse d'un vieil aristocrate, dame Lysane n'avait que peu à envier en beauté à Isolde. Elle avait suivi son mari qui venait rendre hommage au seigneur de Mercival pour la Fête des plantes. En cet instant son mari la délaissait pour de plus vineuses amours.

S'ennuyant passablement, elle avait été ravie de voir Hartnid placé à ses côtés. Son air distant lui donnait un côté mystérieux et son physique réveillait en elle quelques désirs attisés par le vin. Elle espérait lui plaire suffisamment pour qu'il honore sa couche. Ainsi déploya-t-elle tout son attirail de charmes et de conversation, qui n'était pas sans arguments, d'ailleurs. Pourtant Hartnid s'il suivait courtoisement la conversation, ne la relançait jamais et restait sombre buvant verre sur verre.

Enfin vint l'heure des danses. Il était de coutume au royaume de Mercival que le roi et la reine ouvrent la séance de danse à chaque banquet. Leurs enfants suivaient puis chacun pouvait participer à sa guise. Ainsi Mycresle et Greolor s'avancèrent-ils puis, s'étant salués, entamèrent une danse élégante au son des flûtes et des violons qui composaient l'orchestre. Quand ils eurent terminé, les hourras fusèrent et l'on fit silence attendant qu'Isolde et Hartnid prennent le relais. Posant son verre, Hartnid se leva, prit la main d'Isolde dans la sienne et sans un regard l'un pour l'autre, ils s'avancèrent au centre de la salle. Comme le voulait la coutume ils dansèrent de façon élégante.

Hartnid se mouvait avec grâce pour un jeune homme de sa stature et elle prit presque plaisir à ce moment. Il la tenait par la taille, fermement mais avec souplesse. Elle leva progressivement son visage, cherchant à rencontrer son regard. Mais il ne la regardait pas, les yeux fixés dans le vide, il semblait en proie à une lutte intérieure féroce. Enfin la musique s'arrêta. Il la lâcha salua, puis la laissant là, quitta le centre de la salle pour regagner la porte. Isolde perplexe regagna sa place où elle restât jusqu'à ce qu'elle puisse enfin se retirer dans ses

quartiers. Cette sortie ne manqua pas de surprendre les convives qui en firent leurs choux gras une partie de la soirée.

Quand elle s'éveilla le lendemain, elle apprit par sa mère qu'Hartnid et son père avaient regagné leurs terres, rappelés par quelque affaire urgente. Greolor et Ronail avaient eu un long entretien afin de définir les différents aspects du mariage.

Elle garda de cette rencontre une sensation de malaise qui ne la quitta plus à l'évocation d'Hartnid, de son père ou de la date fatidique de ses seize ans. Pourtant la vie reprit son cours et avec l'insouciance propre à son âge elle eut vite fait de reléguer la menace de ce mariage dans un coin de ses pensées.

LA CABARE

Orlise desservit la table.

- Vous n'avez presque rien mangé princesse, dit-elle d'un air attristé.

- Je n'ai pas très faim, répondit celle-ci.

- Cela se comprend. Mais vous verrez, ça va s'arranger. Votre père ne peut pas vous faire ça. Il changera d'avis, il annulera. Orlise débita ces mots nerveusement avec un espoir qui était touchant.

- J'ai un peu de mal à le croire, répondit tristement Isolde. Et puis je suppose que je mérite ce qui m'attend.

Trois lugubres tintements de cloches retentirent au clocher de la tour principale. Ils annonçaient qu'il était temps pour elle d'aller affronter la Cabare.

Calmement elle se leva et jetant un regard à Orlise dont les yeux se remplissaient de larmes, elle mit une main sur son épaule et lui dit doucement :

- Ne pleure pas Orlise. Je n'ai pas peur, et comme tu l'as dit, mon père les arrêtera. Elle mentait, elle avait peur, pire que ça elle était terrorisée, mais à quoi lui aurait servi de le montrer. Elle descendit gravement l'escalier, suivie de près par deux gardes et gagna la salle centrale, où seuls l'attendaient la famille royale, les membres du conseil du roi et Hartnid, Ronail ayant dû regagner son royaume quelques jours plus tôt. Hartnid était placé dans la tribune, à côté du roi, le regard sombre et le visage fermé.

On avait dressé une estrade de bois au fond de la salle. Un unique poteau planté d'un anneau de fer en occupait le centre. Encadrée des deux gardes, Isolde arriva au pied de l'estrade. Elle gravit l'escalier qui menait à la plate-forme. Là, se tenait un soldat, le regard fixe. Il portait l'uniforme des soldats permanents : un surcot de cuir bouilli surmonté d'épaulettes de fer forgé. Ses bras aux muscles saillants étaient protégés de manchettes de fer gravées aux armes de Mercival, sa taille était ceinte d'une longue badine de bois ainsi que d'une lourde épée dont la poignée représentait la tête d'un faucon.

Il la prit par le bras et la guida vers le centre de l'estrade où passant derrière le poteau il lui lia les poignets à l'anneau de fer placé en hauteur, le dos vers la tribune. Tandis qu'ils se faisaient face, leurs regards se rencontrèrent et les prunelles noires sondèrent celles d'Isolde. Il semblait hésitant. Alors la voix du roi retentit.

- Commencez ! ordonna-t-il.

Le soldat passa derrière la princesse et tirant d'un coup sec sur le tissu de sa robe il la déchira, laissant apparaître la peau fine de son dos d'albâtre.

Il décrocha la tige de bois droite et souple de sa ceinture, prit son élan et frappa.

La badine cingla les chairs y imprimant un premier sillon écarlate. Isolde sursauta de douleur et cru qu'elle allait s'évanouir. Mais elle tint bon et pas un cri ne sortit de sa bouche. Le soldat abattit à nouveau la badine sur son dos et il le fit par cinq fois. Le sang ruisselait sur son dos marqué.

Quand le dernier coup eut claqué le soldat passa derrière le poteau et la détacha. Isolde releva la tête, les yeux noyés de larmes et le regarda sans un mot. Face à elle il la fixait de ses yeux sombres, impénétrables.

- Puissiez-vous me pardonner un jour, murmura-t-il dans un souffle.

Il délia ses liens dans un silence de plomb, et la soutint pour la laisser aux bras de deux soldats qui la menèrent devant son père.

- Je suis bien triste ma fille, de voir à quoi t'as mené ton entêtement. Sache que pour cette fois tu as été privilégiée. Et regardant Hartnid : je suppose que ton fiancé n'aurait pas apprécié une épouse trop abimée. Je souhaite que cela te serve de leçon et t'évite de faire des choses stupides à l'avenir. Tu te dois à ton royaume, ainsi qu'à ta famille. Tu épouseras le prince Hartnid qui t'engrosseras et tu mettras au monde le futur Roi de Mercival et Lorivon. Tel est ton rôle ma fille.

Le fouet n'avait pas mordu sa chaire aussi violemment que la froideur de ces mots.

HARTNID

Le départ se fit au petit matin. Ce jour-là la terre vibrait déjà de la chaleur à venir. Personne n'avait été informé de cette expédition afin de ne donner lieu à aucune rumeur. Le soleil laissait deviner ses rayons au-delà de l'horizon. La troupe se mit en marche en silence, dans les hennissements des chevaux et le cliquetis des armes, Hartnid et Drelieve en tête. La nuit avait été courte, car on avait rassemblé le nécessaire le plus discrètement possible et informé chacun à la dernière minute du but de l'expédition.

Malgré ces préparatifs Hartnid avait trouvé le temps de penser à Isolde et au fait qu'il ne la verrait pas avant des mois, voire qu'il ne la verrait peut-être plus du tout si l'expédition finissait mal. Les moments partagés lors de la partie de chasse tournaient et retournaient dans sa tête. Il s'en voulait, encore une fois de s'être comporté de façon insensée. Ces pensées l'épuisaient, elles éveillaient en lui un mélange de tristesse et de rage qu'il avait fini par chasser de sa tête, insupportables que lui étaient tous ces apitoiements. Et c'est avec un entrain non dissimulé qu'il donna le signal du départ jour-là. Comme un homme qui laisse derrière lui une partie de son barda.

Le début du voyage se fit sans encombre. La troupe avait longé les montagnes et emprunté la route de Mélud-les-eaux, qui partait de Mercival et traversait le royaume de Lorivon. Ils rencontrèrent de nombreux villages, où leur passage bien que remarqué, n'éveillât pas la curiosité générale. Ils chevauchaient au pas afin de ménager les chevaux. Le chemin était long, la chaleur les écrasait, imprégnant leurs tenues d'une moiteur piquante. Plus ils avançaient vers l'est, plus les villages se raréfiaient.

La route, d'un côté, longeait des bois denses, de l'autre la côte marine, dont les odeurs iodées évoquaient aux voyageurs des images de fraîcheur. Le temps fini heureusement par s'arranger. Une pluie bienfaisante atténua la brûlure de l'air, aussitôt évaporée au contact de la terre surchauffée. Le soir, ils installaient leur bivouac dans la forêt dont l'ombre bienfaisante apaisait leur épuisement. Une tente

était destinée à Hartnid, Drelieve et aux deux émissaires de Tanghe. Les soldats eux dormaient sur leurs couvertures.

Ce soir-là, le campement installé, le Maître cuisinier prépara le souper afin de remplir les estomacs qui criaient famine. L'ambiance était détendue, le voyage s'étant jusque-là plutôt bien déroulé. Le cuisinier avait calé sa grosse marmite sur les flammes et délestant l'animal de bat de ses sacs il en tira de quoi faire une soupe dont le fumet donna bientôt l'eau à la bouche. Quelques tranches de pain bis complétèrent ce repas qui contenta tout le monde et délia les langues, chacun y allant de sa petite anecdote de guerrier. Une outre de vin circula bientôt et l'ambiance fut définitivement excellente. On parlait, on buvait et on riait grassement.

Hartnid attrapa l'outre et bu une rasade d'alcool qui lui chauffa la gorge. L'éclat des flammes dansait sur les visages et donnait à chacun des airs de masque ricanant. Leurs silhouettes se détachant dans la noirceur de la nuit. Hartnid regardait tous ces compagnons et écoutait leurs anecdotes, riant avec eux. Pourtant rapidement ses pensées dérivèrent vers Mercival et Isolde. Et bientôt il ne vit plus ceux qui l'entouraient, mais, le regard perdu dans le vague, il revoyait son sourire, ses yeux, il essayait de se remémorer son odeur, et la courbe de ses reins dansait devant ses yeux. Il se leva brusquement, pris l'outre des mains du cuisinier en avala une longue gorgée et la reposant brutalement il regagna sa tente.

Drelieve le rejoignit peu après, et le trouva en train de préparer l'itinéraire du lendemain.

- La nuit devrait être plus fraîche, dit-il en s'approchant d'Hartnid.
- Oui, répondit celui-ci. Il faudra cependant organiser un tour de garde et entretenir le feu toute la nuit.
- Vous craignez quelque chose en particulier ?
- Non, je préfère être prudent.
- Oui vous avez raison mon prince. L'Acier Tristan prendra le premier tour.

- Parfait.

La lune était déjà haute dans le ciel habillant les feuillages de reflets argentés. L'outre s'était vidée, le feu assagit et les hommes endormis enroulés dans leurs couvertures.

Tristan seul veillait. Adossé à un arbre, il gardait l'œil fixe et l'oreille aux aguets. La forêt répandait autour de lui ses bruits nocturnes ; ses glissements, ses chuintements, ses frottements et ses bruissements ponctués de glapissements perçants l'épaisseur de la nuit. Il taillait machinalement un bout de bois avec son poignard, la forme familière d'un faucon naissant sous sa lame. Il était habitué à ces veillées nocturnes et le Demostra l'avait formé aux bruits et à la vie de la forêt.

Cette période lui semblait si lointaine, il n'y avait pourtant guère plus d'une année qu'il avait passé son Demostra et qu'il était devenu un garde permanent. Quoi qu'il fasse Tristan était satisfait. Il aimait n'avoir pas à réfléchir, pouvoir laisser libre cours à la puissance qui grondait en lui lors des rixes ou des entraînements. Comme à son habitude il jouissait de tout ce qui s'offrait à lui. Il commençait cependant, parfois, à trouver cette vie un peu monotone et avait appris avec plaisir la nouvelle mission à laquelle il était affecté. Il se sentait dans son élément cette nuit, l'obscurité et les bruits nocturnes qui l'entourait étaient des éléments familiers pas. Le rougeoiement du feu non loin embaumait l'air de ses vapeurs carbonneuses et faisait danser sur les dormeurs des ombres rouges et rampantes.

Alors qu'il s'était levé pour soulager sa vessie il entendit plus loin, des cliquetis mêlés de bruits de feuilles foulées. Saisissant son arme il s'avança à pas de loup dans la direction d'où provenaient les bruits. Il distingua rapidement une faible lueur qu'il reconnut bientôt pour être une lampiote au bout d'un bâton. Un groupe qu'il distinguait mal se déplaçait silencieusement. Le cliquetis des sangles et des armes dans leur fourreau trahissait cependant leur présence.

Tristan ne voyait pas bien sous la chape des arbres qui empêchait les rayons lunaires d'atteindre le sol. Pourtant il lui sembla qu'il s'agissait de soldats encadrant une litière tirée par deux chevaux. Il devait y avoir une dizaine de personnes en tout. Le pas des chevaux faisait crisser les feuilles tapissant le sol.

Sur les tentures qui fermaient la litière il crut voir briller un dragon de fils or et pourpres. Retenant son souffle il réfléchit rapidement. *Ce groupe devait être un détachement de l'armée des Tanghe. Que faisait-il ainsi en pleine nuit ? Et qui conduisait-il dans cette litière ?* Le petit groupe semblait plus soucieux de se faire discret que de tenter une attaque. De plus il prenait une direction opposée à celle où se trouvait le campement de Tristan. Il décida donc de les laisser s'éloigner puis regagna rapidement son poste.

Quand le soleil se leva, Tristan informa Drelieve et Hartnid de sa rencontre nocturne et la troupe reprit sa route.

Ils progressaient lentement, déjà fatigués par la chaleur, quand un des éclaireurs revint au grand galop.

- Un village, un village qui a été attaqué mon Prince ! À une demi-lieue environ !
- Que chacun se tienne sur ses gardes, dit Hartnid à Drelieve.

Ils arrivèrent bientôt à un village où régnait un silence absolu. Seul le crépitement de quelques braises mal éteintes rompait le funeste calme. Une grasse fumée noire s'échappait vers le ciel. Partout une odeur de suie et de chaire brûlée empoissait la poussière que le pas de leurs chevaux soulevait sur leur passage. Alors ils les virent et ils comprirent. Un amas de chaires calcinées, dont dépassait çà et là un reste de membre, occupait la place du village. L'odeur âcre de brûlé et de mort leur piqua les yeux.

- Par le Créateur, dit Drelieve en se détournant.
- Il n'y a plus rien ici qui nécessite que l'on s'y attarde, dit Hartnid d'une voix forte. Continuons.
- Les pirates n'agissent pas de la sorte mon Prince, dit Tristan.
- Quels qu'ils soient, une troupe capable de massacrer un village au complet doit bien avoir laissé des traces. Allons au prochain village et nous verrons

de quoi il retourne, repartit Hartnid. Commandant Drelieve, veillez à ce que chaque homme soit prêt à se battre à tout moment. Acier Tristan part en éclaireur et cherche tout ce qu'ils peuvent avoir laissé derrière eux.

Le groupe reprit la route, alourdi d'une moite sensation de crainte. Les villages se succédèrent, tous incendiés, bêtes et habitants brûlés, sans que rien ne puisse mettre la troupe sur la piste de qui que ce fût.

- Ces attaques ne doivent pas remonter à plus de quelques jours, dit Hartnid qui tenait conseil dans sa tente. Envoyez des oiseaux à Mercival, Lorivon et Tertanghe pour les informer de la situation.
- Le moral de la troupe est mauvais prince, ils ont peur et craignent quelque magie obscure, dit Drelieve.
- L'expérience m'a appris, mon cher Drelieve, qu'il y a bien plus souvent des hommes derrière les pires horreurs, reprit Hartnid.
- Nous ne pouvons cependant écarter la piste de la magie, intervint Chuann.
- C'est juste, cependant nous n'avons absolument rien qui nous permette d'en être sûrs, de même qu'aucune piste concrète pour trouver ces fils de chienne.
- Ils doivent être en petit nombre et armés légèrement sinon nous les aurions déjà retrouvés, dit Tristan.
- Hum, ils sont sacrément rapides oui, acquiesça Hartnid. Ce qui est sûr c'est qu'il va falloir envoyer des hommes pour sécuriser les parties les plus reculées du royaume. Xyunh où ont eu lieux les attaques en Tertanghe ?
- Euh...du côté de nos côtes au sud.
- Curieux, marmonna Hartnid comme pour lui-même. Comment peuvent-ils attaquer au Nord-est de Mercival et Lorivon et en même temps au sud de Tertanghe ? Et pourquoi ces attaques dispersées et sans autre but apparent que la destruction ?

Il marchait, réfléchissant puis reprit :

- Nous allons rentrer. Commandant, dites aux hommes de se préparer pour le retour.

Sur la route du retour un messenger vint les informer que les rois Greolor et Ronail étaient à Lorivon. La troupe modifia sa route pour s'y rendre.

ISOLDE

Isolde garda le lit durant une lune. Au bout d'une quinzaine de jours les lacérations de son dos avaient cicatrisé. Mériale, la Maîtresse des oins du château, avait soigné ses plaies avec savoir-faire. Elle était la guérisseuse attitrée de la maison Mercival depuis des générations, tant, qu'on ne savait plus au juste quel pouvait être son âge. Ses connaissances étaient grandes en matière de guérison, ainsi que dans d'autres domaines qui servaient, eux, d'autres objectifs.

Les blessures du corps cicatrisées, c'est Orlise qui déploya tout son talent pour apaiser celles de l'âme. Elle prenait grand soin d'Isolde, devançant ses moindres désirs, la lavant, la coiffant, lui contant les allées et venues du château. Pâle, amaigrie, les traits tirés, Isolde restait couchée, le cœur et le corps vidés de toute énergie.

À quoi bon lutter ? se disait-elle. Mon destin est scellé en tant qu'épouse du prince Hartnid.

Pourtant ce n'était pas le prince qui hantait ses nuits, mais l'homme.

Le soldat qui avait appliqué la Cabare, celui qui avait procédé à l'humiliation. Et chaque nuit elle revoyait ses yeux en rêve. Ses yeux qui semblaient si tristes et qui lui disaient « pardonne moi » alors que son bras levait un fouet gigantesque hérissé d'épines avec lequel il déchirait son corps la laissant ensanglantée et nue, recroquevillée sur le sol. Alors il cueillait au bout du fouet une rose noire comme du charbon, noire comme les deux yeux qui la fixait en pleurant. Et il posait cette rose sur elle. De la rose se mettait à suinter un liquide sombre qui se rependait sur son corps et pénétrait dans ses plaies en diffusant une brûlure intolérable. Isolde se mettait à hurler et elle se réveillait en criant, baignée de sueur et à moitié démente. Cet homme l'obsédait, elle pensait à lui nuit et jour.

Elle aurait aimé comprendre pourquoi il hantait ses pensées. Ce simple regard qu'ils avaient échangé s'était gravé dans son âme comme les coups de fouet dans sa chaire. Rongée par ses angoisses, elle baignait dans une sorte de morosité

moite dont elle se sentait incapable de s'extirper. Ressassant en boucle ses amers pensés.

Une nuit pourtant son cauchemar changea, elle était comme à chaque fois les poignets liés allongée sur le sol, nue devant des centaines d'yeux qui la fixaient comme des bêtes sauvages en attente de la curée. L'homme était là à côté d'elle, la regardant de ses yeux brillants. Il levait le bras et faisait siffler le fouet dans l'air pour la frapper. Elle fermait les yeux et tentait de se protéger s'attendant à sentir la morsure de la lanière de cuir. Mais au lieu de cela elle sentait une main chaude caresser son dos, repousser ses cheveux et embrasser sa nuque. Elle ouvrait les yeux et tournant la tête voyait le soldat. Le fouet avait pris l'apparence d'un serpent d'or qui ceignait sa taille et remontait le long de son torse pour terminer enroulé autour de son bras gauche. Avec douceur le soldat l'enlaçait et il lui murmurait à l'oreille : « je suis là », tout en la serrant avec plus d'insistance. « Tu as besoin de moi, pardonne-moi, je suis à toi. »

Le serpent qui enserrait sa taille avait entouré celle d'Isolde et rampait le long de son ventre pour se lover sur ses épaules, serrant son cou de ses anneaux d'or. Elle se sentait prise de suffocations, la prise du serpent se resserrait jusqu'à ce qu'elle sente craquer les os de son cou. Et soudainement une rose le remplaçait, les épines de sa tige enfoncées dans sa chaire. Elle essayait d'appeler l'homme mais il semblait ne rien voir et continuait à lui murmurer des mots qu'elle ne comprenait pas. Elle se mit à crier et elle ne savait plus si elle criait de douleur ou de désespoir, mais son cri en sortant, devenait une tornade qui ravageant tout, les enveloppa en son sein et les portait vers le ciel à une vitesse vertigineuse. Alors enlacés ils flottaient une seconde dans l'air, il la regardait ses yeux plongés dans les siens, sa bouche contre la sienne et leurs ventres unis par leurs jambes entremêlées. Et de ce simple regard coulait du bonheur de l'un à l'autre en un flot fermé continu. Puis le froid se mit à glacer leurs peaux et ils tombèrent plus vite encore qu'ils n'étaient montés. Isolde se réveilla à ce moment-là en sursaut la peau moite et les cheveux collés sur les tempes par la sueur.

Le jour commençait à poindre au travers des tentures qui voilaient la fenêtre. Comme prise de frénésie elle se leva, appela Orlise qui les yeux encore gonflés de sommeil, la regardait, effarée de la voir debout.

- Prépare-moi un bain, lui dit-elle, de quoi manger et ma tenue de chasse. Demande à Griel de seller mon cheval.

Orlise fila transmettre les ordres et chercher ce que sa maîtresse demandait. Pendant ce temps Isolde absorbée dans ses pensées marchait de long en large dans la pièce en marmonnant fiévreusement des mots incompréhensibles. Une fois vêtue et restaurée elle empoigna son arc, ouvrit prudemment la porte et ne voyant pas de soldats en faction, elle dévala les escaliers en courant, gagna les écuries et retrouvant son cheval elle s'empressa d'enfourer sa tête dans sa longue crinière en respirant ses effluves à pleines narines.

- Comme je suis heureuse de te retrouver, murmura-t-elle.
- Princesse.

La voix la fit sursauter.

- Griel ! Mon bon Griel ! et elle se jeta dans ses bras, reniflant de lourds sanglots sur son bリアud usé.
- Allons, allons, ma petite. Reprends-toi. Il ne sert à rien de pleurer. Le Maître des chevaux l'écarta doucement, la tenant par les épaules il releva son menton humide de larmes. Où comptes-tu aller comme ça ?
- J'ai besoin de respirer. Je dois aller au refuge.
- Hum. Griel était un homme d'un certain âge, robuste, avec des mains larges et calleuses qu'il utilisait avec une douceur insoupçonnée. Écoute petiotte, je suis au service du royaume depuis toujours, mon père et son père avant lui s'occupaient des écuries royales. J'ai grandi ici même dans cette écurie et j'ai toujours mis un point d'honneur à remplir ma fonction avec droiture. Pourtant..., il marqua un temps d'arrêt. Pourtant je n'aurai jamais pensé avoir à assister à ce qu'ils t'ont fait. Sa voix s'enroua. J'ai tout vu. Beaucoup ont vu. On ne traite pas comme ça la princesse de Mercival. Il secoua la tête avec réprobation.
- Oh Griel ! et Isolde éclatât de nouveau en sanglots dans les bras du brave homme.
- Allez file, petite biche. Je leur dirais que tu reviens, et il lui fit un clin d'œil.

Le remerciant d'un sourire elle sauta sur le dos de Ferté et franchit les portes de la cour au galop.

Le cœur d'Isolde était lourd de honte et de chagrin. Mais ce rêve lui avait fait l'effet d'une gifle et elle avait besoin de se retrouver dans un endroit où elle serait à même de réfléchir sereinement. Elle était contente de voir que son père semblait avoir relâché la surveillance à laquelle il l'avait soumise. Elle avait passé tant de temps dans sa chambre et son état, dont Orlise était tenue de faire un rapport régulier, était si mauvais, que son père avait dû estimer inutile de mobiliser plus longtemps des soldats pour la garder enfermée.

Elle avait déjà parcouru un peu plus d'une lieue quand elle crut percevoir un bruit de galop. Accélérant le pas elle emprunta un sentier sinuant au cœur d'épais taillis où abondaient d'odorants sapins chargés d'aiguilles. Puis s'arrêtant elle fit faire demi-tour à sa monture et se tapie dans un taillis. Grâce au tapis d'épines de pin qui recouvrait le petit chemin son cheval n'avait pas laissé de traces. Elle patienta un moment puis entendit enfin approcher des chevaux. Elle ne s'était donc pas trompée. Deux gardes en armes chevauchaient côte à côte semblant chercher quelque chose.

Hum, son départ n'était donc pas passé inaperçu.

Ils étaient plus d'une dizaine, comme le jour où ils l'avaient récupérée dans la forêt d'Aubalial. Sans doute avait-on pensé qu'elle allait renouveler sa tentative de fuite. Ils se trompaient pourtant, elle n'était partie que dans l'espoir de retrouver un lieu dont elle seule connaissait l'existence et où elle se sentirait chez elle, où elle serait à même de décider de ce qu'il faudrait faire pour la suite.

À leur tête elle reconnut Drelieve. La troupe la dépassa. Elle attendit encore un moment puis sortit de sa cachette. Elle reprit sa route, menant d'abord son cheval par la bride avec précaution. Quand elle eut parcouru quelque distance elle l'enfourcha et le lança au grand galop. Elle contourna un pic rocheux dont l'arête dessinait un trait dans le ciel matinal. Elle gravit un sentier rocailleux qui serpentait à flanc de montagne puis elle s'engouffra dans une gorge de pierre étroite où elle mit pied à terre. Ce boyau se poursuivait sur sept pieds environ, envahit de végétations grimpantes et tombantes. Elle avait découvert ce passage par hasard, alors qu'elle poursuivait un lièvre, plusieurs années auparavant.

Enfin la végétation se fit moins dense et le boyau s'élargit pour laisser apparaître un cirque naturel niché au creux des collines. Des parois rocheuses à pic

l'encadraient, une rivière chutant de l'une d'elle continuait sa course en contrebas et formait un ruisseau aux eaux clairs et sonores. On pouvait voir une grotte dans l'une des parois de granit. Isolde y pénétra, laissant Ferté brouter librement. Un bref couloir l'amena dans un espace circulaire dont la voûte sombre laissait percer la lumière du soleil. Au centre de cet espace était installé un foyer cerclé de pierres posées autour des restes de bois brûlé. Dans un renforcement, un lit de fougères sèches, une cuvette, un bougeoir surmonté d'une bougie, un gobelet et une cruche constituaient le mobilier. Un coffre de taille moyenne, en bois précieux et richement sculpté, détonnait avec l'ensemble. Il était fermé par une serrure d'argent ciselé aux armes des Mercival.

Isolde se dirigea vers le coffre et elle tira de son corsage une longue chaîne d'argent au bout de laquelle pendait une petite clé du même métal. Elle l'introduisit dans la serrure et ouvrit le coffre. Elle en sortit un poignard dont la finesse et la richesse des décorations indiquait qu'il ne pouvait appartenir qu'à une personne de haut rang. Il présentait un manche en ébène finement sculpté d'un dragon aux yeux enchâssés de deux rubis minuscules, ceint de fines résilles d'argent. Le travail était d'une telle finesse et d'une si grande beauté qu'il semblait qu'à tout moment que le dragon allait s'extirper de sa chape d'ébène et prendre son envol en poussant des cris nimbés de flammes. Elle suivit amoureusement les lignes de la tête du bout du doigt puis elle enveloppa l'objet dans un carré de soie noire et le remit dans le coffre qu'elle prit soin de refermer à clef.

Sortant de la grotte, elle se dirigea vers la rivière et y puisa de l'eau au creux de ses mains qu'elle but à grandes gorgées. Se défaisant de ses braies elle pénétra dans la rivière appréciant le froid piquant de l'eau sur ses mollets et la caresse du courant. Elle resta là un moment à marcher prudemment sur les cailloux glissants, la chemise rassemblée dans une main, l'autre en l'air pour conserver son équilibre, heureuse de sentir la fraîcheur vivifiante de l'eau sur sa peau. Enfin elle sortit, renfila ses braies de coton, laissant de côté son surcot et sa culotte de cuir. Elle s'allongea dans l'herbe, les yeux fixés sur le ciel.

Autour d'elle s'épanouissaient toutes sortes de fleurs sauvages dont les coquelicots rehaussaient l'harmonie d'une touche d'écarlate. Dans le ciel de petits nuages se suivaient au rythme d'une légère brise, habillant le ciel de leur masse cotonneuse.

Je dois voir ce soldat. Il faut que je le rencontre. Ainsi peut-être mes cauchemars prendront-ils fin et peut-être pourrais-je donner un sens à ce qui me hante.

Dans tous les cas elle était bien décidée à ne plus chercher à fuir. Elle ferait face à son destin à Mercival.

COMPTE-RENDU

- Surprenant...très surprenant...Ronail marmonnait dans sa barbe. Qu'en dis-tu Greolor ?

Ce dernier semblait aussi perplexe que lui.

- Je ne sais pas trop, répondit-il. Vous dites qu'il ne restait rien après leur passage ?
- Rien, dit Hartnid, ils brûlent tout : maisons, animaux, femmes et enfants. Un désert de cendres.

Le groupe avait rejoint Lorivon en fin de journée, harassé, démoralisé. Les deux rois avaient convoqué Hartnid, Drelieve et les ambassadeurs de Tertanghe dans la grande salle où une copieuse collation était servie.

Xyunh de Tertanghe s'avança.

- Il doit s'agir, vos majestés, d'une bande d'Étrangers. N'arrive-t-il pas qu'ils pénètrent dans Sombrelive, malgré vos garnisons aux frontières Nord ?
- Cela n'explique pas les attaques dont Tertanghe a fait l'objet, alors même que vous êtes au sud de Sombrelive, intervint Hartnid en fixant l'ambassadeur.
- Ils seront passés par la mer mon prince, répartit Chuuann. Les attaques ont eu lieu près de nos côtes les moins fréquentées.
- Hum...quoi qu'il en soit nous ne pouvons laisser la situation en l'état. Nous allons envoyer des hommes aux points de contrôle de la frontière Nord de Mercival, en outre, un détachement rejoindra Fort Gargal d'où il aura pour mission de chercher les coupables et de prévenir d'éventuelles autres attaques, ordonna Greolor.

- Il en sera de même pour nos frontières, répartit Ronail. Faisons-en sorte que nos hommes œuvrent de concert pour mettre fin à ces exactions. Très chers ambassadeurs de Tertanghe, avez-vous reçu des nouvelles de Sa Sérénissime, quant à la conduite à tenir pour votre royaume ?
- Oui, roi Ronail, nous avons pour ordre d'envoyer une troupe sur les zones attaquées.
- Bien, tenez-nous informés de vos avancées si cela convient à Sa Sérénissime, nous ferons de même de notre côté.
- Mon roi ? Drelieve, qui n'était pas intervenu jusque-là, se tourna vers Greolor. Je souhaite que notre détachement soit commandé par l'Acier Tristan de Mélud-les-eaux, il a fait ses preuves à maintes reprises au sein de votre armée. Il a participé à l'expédition, il connaît bien les lieux et est formé au commandement.
- Qu'il en soit ainsi, répondit Greolor.

Les ambassadeurs et Drelieve se retirèrent. Les lourdes portes furent refermées derrière eux. Hartnid et les rois s'installèrent devant l'énorme cheminée où on leur servit du vin fortement épicé.

- L'Acier Tristan m'a dit avoir vu quelque chose quand nous étions là-bas, dit Hartnid. Une nuit où il faisait le guet. Il m'a rapporté avoir vu une troupe de soldats de Tertanghe, encadrant une litière. Ils circulaient de nuit, discrètement.
- Où était-ce ? demanda Ronail.
- Sur la route de Mélud, peu après avoir quitté la rivière Coule-doux. L'Acier Tristan, n'a pas jugé nécessaire de se faire remarquer d'eux. Il les a laissés passer et a regagné son poste dès lors qu'il a vu qu'il n'y avait pas de danger.
- Il a eu raison. Que pouvait bien faire une troupe de Tertanghe à l'extrême Nord de Sombrelive ? dit Greolor pensif. Ils encadraient une litière dis-tu ?

- Oui, aux pans marqués du dragon des Tanghe.
- Pourquoi ne pas avoir interrogé Xyunh et Chuann à l'instant ?
- Je ne sais pas trop, répondit lentement Hartnid, un vague soupçon.
- Un soupçon ? vis-à-vis de nos amis de Tertanghe ? Enfin tu n'y penses pas.
- Je ne sais pas, certaines choses me semblent manquer de sens.
- Nous sommes en excellents termes avec Tertanghe. Nous sommes d'ailleurs conviés à célébrer avec Sa Sérénissime et toute la famille royale, le passage à l'an nouveau. Célébration qui, chaque année, permet de renforcer les liens entre nos trois Royaumes.
- Je le sais père, répartit Hartnid. Le caractère singulier des exactions commises et l'absence de pillage ne correspondent pas aux attaques que mèneraient des soldats. Elles ne ressemblent pas non plus à ce que laissent derrière eux les Étrangers lorsqu'ils mènent une incursion sur nos terres.
- La population à peur, on commence à parler. Et plus ça parle, plus ça invente des fadaises.
- Fadaises qui nous desservent à coup sûr. Et nous montrent incapables de protéger nos royaumes, ajouta Greolor d'un ton rogue.
- Tertanghe n'aurait rien à gagner à rompre une paix qui profite à tous. En outre il n'est pas de taille à faire la guerre à Mercival et Lorivon réunis, reprit Ronail.
- C'est évident, convint Hartnid.

ISOLDE

L'été s'annonçait particulièrement chaud. Isolde se disait que le printemps arriverait bien assez vite et avec lui le jour de son mariage. Alors elle savait qu'elle perdrait sa liberté, car Hartnid était un homme auquel on appartient corps et âme, comme un chien à son maître.

Il lui fallait revoir le soldat, qu'importe la raison elle sentait au fond de ses tripes qu'il avait un rôle à jouer dans son destin. Il fallait pourtant que cette entrevue restât secrète autant que possible afin d'éviter que cela ne revienne aux oreilles de son père.

Elle réfléchit un instant, caressant machinalement l'herbe drue sous ses doigts. Suite à sa petite escapade du jour, Greolor ne manquerait pas de remettre des gardes en faction devant sa porte. Il lui serait difficile de retrouver l'homme dont elle ne connaissait pas même le nom.

En outre, elle n'avait pas suffisamment confiance en Orlise pour la mettre dans la confiance et avoir recours à son aide. À son retour elle serait à nouveau sous bonne garde et, si elle avait pris tout le monde de court pour cette sortie, elle savait que les prochaines se feraient sous escorte.

L'homme était un soldat, il appartenait à la garde permanente. Il y avait donc de grandes chances pour qu'il soit assigné à sa surveillance à un moment ou à un autre. À ce moment-là elle trouverait le moyen de lui parler.

Le soleil commençait à décliner et le ciel se teintait de couleurs pourpres qui annonçaient une nuit claire. Elle ramassa son surcot l'enfila et reprit le chemin de Mercival.

Lorsqu'elle pénétra dans la cour du château, elle fut immédiatement encadrée par des soldats et menée à ses appartements où elle était attendue par Orlise dont l'air inquiet et les œillades appuyées lui semblèrent d'assez mauvais augure.

S'approchant, elle lui glissa à l'oreille que sa mère était dans le petit salon jouxtant sa chambre. Isolde ôta ses vêtements de chasse, fit une légère toilette et passa une robe de couleur crème brodée de perles et de nacres sur l'ensemble du buste. Une paire de boucle d'oreilles ornées de perles rosées complétaient la tenue. Examinant son image dans un miroir elle prit une profonde inspiration et pénétra à pas décidés dans le salon.

- Bonsoir mère, dit-elle en faisant une profonde révérence. Sa mère était assise dans un fauteuil massif tapissé d'écarlate.
- Ma fille, répondit la reine Mycrelse, la bouche pincée en inclinant légèrement la tête.
- Que me vaut l'honneur mère ?
- Je suis envoyée par votre père qui souhaiterait savoir si la balade a été à votre goût ?

Cette pique avait été lancée d'un ton sec dans le but de la déstabiliser. Mais Isolde qui s'attendait à quelque remarque du genre répondit non sans effronterie :

- Très, mère, je dirais même plus : elle a été vivifiante.

Les lèvres serrées de rage sa mère se leva et lui tournant le dos pour sortir elle lança :

- Désormais vous ne quitterez le château qu'accompagnée d'un soldat de la garde. Sans cela le nécessaire sera fait pour que vous ne quittiez plus du tout le château !
- C'est noté mère, répondit Isolde avec une insolence qui fit frémir cette dernière.

La reine sortit, jetant au passage un coup d'œil dur à Orlise.

Savourant cette petite victoire Isolde regagna sa chambre où elle se jeta joyeusement sur son lit s'étirant de tous ses membres.

Ainsi elle pourrait sortir mais sous surveillance. À elle donc de faire le nécessaire pour que celui qui la surveille soit le soldat.

Elle n'eut en réalité pas grand-chose à faire, l'homme fut tout naturellement assigné à sa garde en compagnie de deux autres soldats, membres comme lui de la garde personnelle du roi.

Elle avait décidé de profiter pleinement des derniers mois de liberté qu'il lui restait avant son mariage, en reprenant ses sorties quotidiennes dans les bois. Ainsi dès le lendemain, elle était en tenue de chasse, prête à parcourir la forêt.

Ouvrant la porte de sa chambre elle tomba nez à nez avec celui qui avait hanté ses nuits tant de fois. Elle sentit son cœur bondir dans sa poitrine, en même temps qu'un fluide cotonneux se répandait dans ses membres. Il se tenait debout face à

elle, au garde-à-vous, l'œil fixe ; la porte était flanquée des deux autres gardes. Elle se reprit immédiatement.

- Je sors, lança-t-elle en passant devant lui.
- Je dois vous accompagner princesse, dit-il.

Elle ne répondit pas et dévala les escaliers. Chacun d'eux enfourcha sa monture aux écuries et ils franchirent le portail au petit trot, elle devant, lui légèrement en arrière, ainsi que le voulait leur différence de rang.

Le ciel était clair, encore légèrement brumeux de la nuit. L'herbe couverte de rosée laissait des trainées humides sur les sabots des chevaux. Isolde quoique troublée, se réjouissait de profiter de cette liberté et prit une profonde inspiration d'air frais avant de lancer Ferté au galop. Le soldat fit de même, prenant soin de conserver un écart raisonnable entre eux. Ils galopèrent ainsi en silence durant plusieurs heures, s'enfonçant toujours plus loin dans l'épaisse forêt qui bordait le château de Mercival. Enfin Isolde fit ralentir sa monture et mit pied à terre près d'un étang. Le soleil était maintenant haut dans le ciel et leur course avait fatigué les chevaux. Ils les menèrent boire puis les entravèrent pour les laisser brouter.

Isolde attrapa les victuailles qu'elle avait fait charger dans les fontes de sa selle et s'installant au pied d'un arbre se mit à manger, ignorant ostensiblement l'homme. Elle le surveillait cependant du coin de l'œil et voyant qu'il ne mangeait pas elle finit par lui tendre un morceau de pain et demanda d'un ton qui se voulait indifférent :

- Quel est ton nom ?

Il prit le pain et répondit simplement :

- Loric, princesse.

Ses yeux d'un noir profond semblaient à la fois tristes et résignés. Bizarrement cela la toucha, mais rapidement ils redevinrent inexpressifs.

Quand elle eut terminé son repas, elle s'allongea sous l'arbre et ferma les yeux. Loric était debout, un peu plus loin, les armes à la ceinture, immobile. Il la regardait, détaillait son profil, les longs cils de ses yeux clos, ses cheveux ramenés en tresse sur sa poitrine qui se soulevait doucement au rythme de sa respiration. Il ne pouvait la quitter des yeux. Sentant monter au fond de lui une sorte de douleur.

- Princesse ?

Elle ouvrit les yeux, chercha un instant d'où venait la voix et se remémorant la situation elle tourna la tête vers Loric qui n'avait pas bougé.

- Nous devrions rentrer, la nuit va tomber. Nous ne devons pas être en dehors du château lorsqu'il fait nuit. Il avait dit tout cela sur un ton neutre et respectueux, avec cependant une très légère note de tristesse.

Elle le regarda d'un air arrogant, puis sans un mot grimpa en selle et partit au petit trot en direction de Mercival.

Leurs promenades lors devinrent quotidiennes, ils galopèrent, gagnaient les bois pour de longues balades, chassant le lapin parfois ou rejoignant la rivière pour pêcher. Isolde seule pêchait. Lui toujours imperturbable la surveillait. Son zèle l'agaçait profondément. Cet aspect toujours si martial, si sérieux. Ces yeux fixes et insondables. Tout cela l'énervait, et elle prenait parfois un malin plaisir à chercher à le faire réagir.

Un jour qu'ils étaient à la rivière justement, elle décida de se baigner n'en pouvant plus de l'assommante chaleur. Elle avait tranquillement quitté son surcot, ne conservant que sa chemise de coton et s'approchait de l'eau tranquillement.

Le soldat s'était vivement tourné, afin de préserver la pudeur de la princesse, quelque peu choqué de la voir agir si librement.

- Je ne pense pas que ce soit une bonne idée princesse. Vous ne devriez pas faire ça.
- Je ne vois pas pourquoi, répondit-elle avec mépris.

Et elle plongea, ressortant à grandes brasses, fière de montrer ses talents de nageuse. L'eau cependant était très froide et agitée d'un fort courant. Elle connaissait bien cette rivière pour s'y être baignée à de nombreuses reprises lorsque la chaleur était intenable.

Loric la regardait d'un air sombre, ses sourcils noirs froncés par la contrariété. Elle continuait à nager, plongeant parfois, puis remontant soudain pour mieux replonger. La rivière était large et profonde à cet endroit. Sans qu'elle y prenne garde le courant l'éloignait de plus en plus. Loric s'était approché de l'eau et ne la quittait pas des yeux.

Soudain elle fut prise dans un courant violent qui l'attira vers le fond, la roulant entre les plantes qui tapissaient le sol. Elle tournait, tentant désespérément de remonter dans l'eau trouble et boueuse. Mais la violence du courant implacable la tournait et la retournait l'emprisonnant dans des bras gigantesques. Elle sentit que l'air lui manquait, elle étouffait, l'espace d'un instant elle eut comme une révélation et compris que c'était terminé, qu'elle allait sans doute mourir ainsi, ici.

Pourtant elle sentit soudain qu'on la tirait, qu'on l'arrachait à son linceul de plantes. Elle émergea enfin hors de l'eau, prenant une immense respiration, dans les bras de Loric qui la ramenait vigoureusement vers le bord.

Ils s'y effondrèrent tous deux, haletants. Ils mirent de longues minutes à reprendre leur souffle. Quand enfin elle fut calmée Isolde se tourna vers lui

- Merci, murmura-t-elle penaude. Et elle vit que son bras était couvert de sang. Tu es blessé ??

- Ce n'est rien, une écorchure, j'ai dû percuter une branche d'arbre.

Il s'était déjà relevé. Et récupérait ses armes et son surcot qu'il avait laissé sur le sol avant de plonger. - Vous vous êtes conduite de façon inconsciente. Vous avez couru de gros risques, vous auriez pu vous noyer.

Ses yeux sombres l'étaient plus encore et elle sentit qu'il était très en colère.

- Je suis désolée, laisse-moi au moins te soigner.

Et avant qu'il ait eu le temps de répondre elle déchira le bas de sa chemise de coton qu'elle alla tremper dans l'eau afin de nettoyer la plaie. Elle y mit toute la douceur possible, tenant son avant-bras d'une main, nettoyant doucement de l'autre. Elle fut surprise par la douceur de sa peau brune. Être si près de lui éveillait en elle une sorte de chaleur au creux du ventre. Elle se sentait bien et troublée à la fois. Il sentait le cuir et le métal, et la terre et l'eau de l'étang et ce mélange d'odeurs constituait un subtil ensemble qui l'attirait.

Lui restait inexpressif, le regard vide.

Quand elle eut terminé il la remercia et se leva.

- Nous devons rentrer maintenant, dit-il.

Elle le laissa ramasser les affaires pendant qu'elle enfilait sa robe en silence.

Sur le retour, il était un pas en arrière d'elle comme à son habitude, elle fit ralentir sa monture et se mit à son niveau. Il ne dit rien et continua à avancer. Elle se demanda comment elle avait pu voir tant de tristesse et de compassion dans ses yeux le jour de la Cabare quand elles les voyaient si impénétrables en cet instant.

- Peut-être pourrais-tu éviter de parler de cet incident à mon père ? dit-elle.

Brusquement, il arrêta son cheval et d'une voix qu'il voulait plus calme qu'il ne se sentait il dit :

- Je suis un officier de la garde de Mercival. J'ai prêté serment à votre père. Je lui dois fidélité et obéissance...

Elle sentit cette réponse comme un poids sur ses épaules.

...comme je dois fidélité et obéissance à la famille royale de Mercival. Ainsi vos désirs sont des ordres, tant qu'ils n'outrepassent pas ceux qui m'ont été donnés à votre sujet par le Roi votre père. Il hésita avant d'ajouter plus bas : je sais en outre, la dette que j'ai à votre égard, et je l'acquitterai.

À cette évocation Isolde se sentit mal à l'aise. Il n'avait donc pas oublié, elle ne s'était pas imaginée le remord qu'elle avait cru voir dans ses yeux.

- À ce sujet... - Isolde réalisa soudain qu'elle n'avait pas ressenti, depuis qu'il la surveillait, le besoin de reparler de la Cabare. Du moment où il avait été auprès d'elle, elle avait oublié tout ce qui la hantait peu de temps auparavant - je ne t'en veux pas, dit-elle presque hésitante comme si ces paroles avaient le pouvoir de rompre quelque chose. C'est à moi de m'excuser pour mon comportement.

Loric posa sur elle un regard où se mêlaient la surprise et l'espoir.

- Bien que tu ne sois qu'un simple soldat, j'ai été méprisante à ton égard. Tu n'as rien fait d'autre qu'obéir à ton roi.

Ces quelques mots ajoutés par Isolde, stoppèrent net l'élan de joie dont il s'était, un instant, sentit envahit. Alors que ce qu'elle venait de dire l'avait touché au cœur, en s'entendant rappeler qu'il n'était qu'un soldat, il reprit immédiatement l'attitude qui était la sienne. Ses yeux un instant allumés s'éteignirent et leur noirceur se fit plus profonde encore sembla – t il a Isolde.

Elle ne comprit pas pourtant ce qui avait pu provoquer cette réaction et lui en voulu encore une fois de cet air sans cesse renfrogné.

Ils se remirent en route.

Isolde devant, lui en retrait.

HARTNID

Le lendemain de son retour, alors que le soleil dardait timidement ses rayons à l'horizon, Hartnid était déjà dans la cour principale du château de Lorivon, maniant l'épée avec vigueur. Il effectuait son entrainement matinal, heureux de renouer avec son quotidien.

Le château lançait ses tours recouvertes d'ardoises dans le ciel d'un bleu limpide. Construit par ses ancêtres, l'imposante bâtisse actuelle n'était qu'une simple construction de bois à l'origine. La lignée des Lorivon s'était perpétuée donnant son nom au château, puis à la cité et au Royaume. Un solide château de pierre avait remplacé la construction initiale et des ajouts au fil du temps en avait fait un complexe agrégat de tours, corps de bâtiment, annexes et tourelles. La position dominante du lieu le rendait imprenable, Lorivon étant situé à flanc de montagne, cerné sur ses arrières par des parois rocheuses infranchissables. La ville s'étendait quant à elle, telle une coulée, depuis le château jusqu'à la vallée en contrebas. Cernée de fortes murailles de pierre bien entretenues, mais dont l'usage s'était progressivement perdu, lorsque la paix avait installé ses quartiers sur Sombrelive.

- Bien paré mon prince ! s'exclama une voix jeune et enjouée. Essayez donc d'éviter celui-là. Et le jeune homme frappa un grand coup de taille que son adversaire évita d'un bond presté.
- Fevral tu ne seras jamais assez rapide ! cria Hartnid qui plongea sur lui l'épée en avant.
- Que vous dites, mon seigneur ! et Fevral s'abrita derrière son bouclier, recevant un coup suffisamment violent pour le faire chanceler. Je me rends ! dit-il en riant.

Les deux hommes cessèrent le combat, le front luisant de sueur.

- Que s'est-il passé en mon absence ? demanda Hartnid alors qu'ils regagnaient l'armurerie.

- Pas grand-chose. Vous nous avez manqué, surtout le soir, pour vider quelques godets, dit-il en le poussant du coude.
- Je suis sûr que vous avez pu vous débrouiller sans moi.
- Oui c'est évident. Cependant vous avez beaucoup manqué à la belle Rosaline. Elle n'avait d'intérêt que pour vous. Souhaitant savoir quand elle pourrait revoir le charmant prince.
- Ha, Rosaline, dit Hartnid sans grande conviction. Faites quelques cabrioles avec une fille et finie la liberté. Décidément, si elle souhaite s'encanailler dans les tavernes pour faire enrager son noble de père que m'importe ? Ce qui est sûr c'est qu'elle ne m'intéresse pas.
- Malheureusement pour elle, ajouta Fevral. Quoi qu'il en soit vous aurez bientôt d'autres occupations, lui dit-il en le poussant du coude. Vous devez avoir hâte d'épouser la princesse Isolde. On dit qu'elle est jolie. Très jolie même.
- Sans doute, éluda Hartnid. Parlons d'autre chose, veux-tu ? Tu sais que des pillards sèment la panique au sein de Sombrelive ?
- Oui, je suis au courant.
- Nous allons envoyer une troupe armée, au Nord, là où ont eu lieux les principales attaques. Il s'agira de défendre nos frontières et de marauder dans le coin pour savoir ce qu'il se passe réellement. J'ai besoin d'un homme de confiance sur place. Fais venir Éraseal et dis-lui que je veux qu'il se joigne à la troupe qui partira pour le Nord.
- Je transmettrai mon Prince.

Hartnid avait regagné ses quartiers où il changea de tenue après avoir fait un brin de toilette. Il allait sortir quand on toqua doucement à la porte.

- Prince, la reine vous fait mander pour une affaire urgente.

Hartnid eut un geste d'agacement.

- Dis-lui que j'arrive.

Les appartements de la Reine consistaient en une suite de pièces confortables éclairées par de petites fenêtres ouvragées. Des tapis recouvraient les sols et les murs tandis que de respectables cheminées diffusaient, l'hiver, dans chaque pièce une douce chaleur. Les foyers pour l'heure étaient éteints, et les petits vantaux ouverts, pour laisser entrer un peu de fraîcheur matinale avant l'arrivée de l'écrasante touffeur de l'après-midi. À ces hauteurs l'air était vif et rafraichissant, pas suffisamment cependant pour compenser totalement la chaleur de cet été exceptionnellement brûlant.

Un garde introduisit Hartnid.

Catalaïna était allongée, alanguie sur une banquette de velours cramoisie. Une robe souple dessinait les courbes de son corps voluptueux. Elle tendit la main vers son beau-fils.

- Hartnid ! dit-elle d'un ton joyeux.
- Vous m'avez fait mander ma reine ? Quelle urgence nécessite ma présence auprès de vous et me détourne des affaires du Royaume ?
- Ne fais donc pas tant de cérémonie, badina la Reine. Viens t'asseoir et elle tapota la banquette tout en se redressant. Je suis seule, ajouta-t-elle. J'ai renvoyé mes dames de compagnie en prétextant de la fatigue. Elle émit un petit rire satisfait.

Hartnid hésita, puis fini par s'asseoir. Il était partagé entre l'agacement et la sensuelle attraction qui émanait de cette femme.

Il ne fut pas sitôt assis qu'elle se redressa, accrochant ses bras lascifs autour de son cou. Cherchant sa bouche avec véhémence.

Il se releva brusquement, aiguillonné par la colère.

- Il suffit ! Je ne veux plus de ces comédies. Je serai bientôt l'époux de la princesse Isolde et j'en ai assez que tu me maintiennes dans une situation plus qu'embarrassante. N'as-tu donc aucun respect pour mon père ?

- Peuh, ce vieil impuissant, gloussa-t-elle. Et toi, tu en as du respect pour lui ? Tu m'as semblé t'en soucier bien peu la dernière fois. Elle lui glissa une œillade taquine.
- Nous avons passé de beaux moments ensemble. Mais ce temps est révolu, et je ne veux plus avoir à faire avec toi.

Son ton était froid, son regard glacial.

- Tu sais bien que nous sommes faits l'un pour l'autre. Qu'importe ton père. J'ai su dès que je t'ai vu que tu serais un amant extraordinaire. Et je sais que je compte pour toi. On n'oublie jamais celle qui a été son initiatrice. Feignais-tu toutes ces fois où dans mes bras tu en redemandais, jamais las de mon corps, ni de mes caresses ?
- C'est terminé. Coupa-t-il.
- Elle se redressa, sifflante comme une vipère. Crois-tu que tu puisses me donner congé comme à une vulgaire catin !? Et s'adoucissant, les yeux embués d'amour. Tu es à moi Hartnid. Nous sommes liés par l'amour et le plaisir, se disant elle l'enlaça, glissant sa main habile sur ses braies qu'elle délaça savamment.

Le souffle court et enragé de sentir monter en lui un plaisir qu'il aurait voulu refuser Hartnid céda et répondit à ses baisers avec violence.

Il l'allongea sur le divan, relevant avidement le léger tissu qui la couvrait et entra en elle profondément, laissant monter son plaisir au rythme de ses coups de hanche, les muscles du dos saillants, bientôt recouverts d'un voile moite. Quand ils eurent épanché leur soif de plaisir, Catalaïna se blottit contre son torse, le caressant distraitement.

- Parle-moi de la princesse. Ta future épouse. Elle te plait ? Catalaïna avait glissé cette question d'un air détaché.
- Je refuse de parler d'elle avec vous.

Le ton d'Hartnid interpella sa belle-mère. Elle se redressa, et enfilant une longue chemise de coton se dirigea vers la fenêtre.

- Et pourquoi cela ? Ne serait-elle pas à votre goût ? Aurait-elle fait quelque sottise ? Mise à part sa tentative de fuite bien sûr, glissa-t-elle perfidement.
- Cela ne vous regarde pas.
- Et bien si ! Cela me regarde justement. En tant que future belle-mère de cette jeune fille, je me dois de savoir qu'elle est irréprochable. S'il s'avérait qu'elle ne le soit pas...elle marqua un temps d'arrêt...il faudrait annuler cette union et...
- Elle l'est ! coupa Hartnid. Et je vous prie de ne pas vous mêler de cette affaire.
- Très bien, très bien. Tu m'as l'air soucieux, dit-elle d'un ton peiné. As-tu des ennuis ? Elle s'approcha de lui et caressa sa joue doucement.

Son regard était sombre et il semblait perdu.

- Je suis là, dit-elle d'une voix caressante. Je serai toujours là pour toi. Quoi qu'il arrive. Tu le sais n'est-ce pas ? Comme il ne répondait pas elle ajouta : tu tiens à elle c'est ça ? Tu peux bien me le dire, ne t'inquiètes pas, je t'aime suffisamment pour ne vouloir que ton bonheur.

La souffrance dans ses yeux s'accrut, et ils s'embruèrent. Là, Catalaïna marqua un temps d'arrêt.

Il l'aime ! Ce grand benêt arrogant est amoureux de la petite princesse !

Elle crut un instant qu'elle allait le gifler. Elle se reprit pourtant et d'une voix douce : ne t'inquiètes pas, je serai discrète, je ne dirais rien de ce qu'il y a entre nous. Nous pourrons continuer à nous voir. Tout sera comme avant.

- Tout ne sera pas comme avant, non, rien n'est déjà plus comme avant, dit-il tristement. Il se leva repoussant doucement son corps tiède. Je dois y aller, des affaires m'attendent.

Elle le retint passant ses bras autour de son cou.

- Reviens ce soir, susurra-t-elle. Profitons-en avant ton départ.

Il hésita.

- Je ne sais pas.
- Embrasse-moi au moins. Elle tendit ses lèvres vers lui, en une moue délicate. Il se pencha et l'embrassa distraitement.
- À ce soir, lui dit-elle.

Il ne répondit pas.

L'air extérieur lui fit du bien. Il respira à pleins poumons et bien décidé à oublier, encore une fois, ce qui venait de se passer se dirigea vers les écuries afin de retourner à ses affaires.

SA SÉRÉNISSIME

Les longues murailles grises de la cité de Tanghe se profilait à l'horizon, découpant leur masse sombre sur le ciel rougeoyant de cette fin de journée.

Le trajet avait été long depuis le petit village d'Yrinwitre où Veashi et ses hommes étaient allés récupérer la Clé. La chaleur quotidienne avait accablé hommes et bêtes. La poussière recouvrait leurs tenues et collait dans les poils des chevaux, blanchis d'écume.

C'est donc le cœur ravi que la troupe entra dans la cité, à la faveur de la nuit, après quelques discrets pourparlers entre Veashi et l'homme de garde.

Dès qu'il en fut informé, fidèle à ses habitudes, Dao-sea trotta prestement vers le cabinet de travail de Sa Sérénissime.

- Votre Grandeur, votre capitaine est de retour.

La plume que tenait la reine arrêta de courir sur le papier.

- Bien, fais-le venir, dit-elle sobrement. Elle la plume reprit sa course, crissement régulier dans le silence de la pièce.

Dao-sea reprit son trotinement dans l'autre sens jusqu'aux quartiers de Veashi qui avait eu le temps de se débarrasser de son équipement de route. Assis dans un large baquet emplit d'eau, il tentait d'éliminer de sa peau la crasse qui s'y était incrustée. Ses cheveux dénoués luisaient sous l'action de l'eau qui s'écoulait en filet le long de son dos.

Il jeta un œil au serviteur royal qui, comme toujours, semblait pressé.

- Sa sérénissime impératrice vous fait mander capitaine.
- J'arrive. Et il se leva d'une traite, enjambant le baquet, l'eau dégouttant sur le sol. Passe-moi de quoi m'essuyer, dit-il en désignant un tissu posé non loin de Dao-sea.
- Tenez capitaine, répondit Dao-sea d'un ton quelque peu enrôlé, et tournant les talons il sortit attendre devant la porte.

Vea-ashi le rejoignit rapidement, vêtu proprement, la démarche souple, rien n'indiquant qu'il rentrait tout juste d'un long voyage.

Arrivé dans le petit cabinet de travail il s'inclina.

- Votre Sérénissime.
- Installe-toi.

Il prit place sur un tabouret de cuir rouge tendu sur un châssis sculpté de deux dragons gueules ouvertes. La reine prit place face à lui, devant une petite table où un service à thé de porcelaine fine était posé. Elle fit un signe à Dao-sea qui s'empressa de leur servir une tasse du liquide brun et odorant. Un autre signe et il se retira.

- Comment s'est passée ta mission ? interrogea-t-elle d'une voix à la fois suave et grave. Son regard noir, inquisiteur, quêtant la moindre information sur le visage de son interlocuteur.
- Nous n'avons pas rencontré de problème majeur, votre Sérénissime.
- La Clé est-elle en notre possession ?
- Elle l'est.
- Fais-moi ton rapport.

Lorsqu'il eut terminé, elle reposa délicatement sa tasse de thé sur la coupelle.

- Où est-elle installée ?
- Dans les appartements que votre Sérénissime a mis à sa disposition. J'ai laissé quatre hommes en faction.
- Vous quitterez Tanghe dès que possible, vous serez accompagné par un personnage important envoyé par Hors.

Elle tira un cordon de soie rouge. Un homme fut introduit. S'inclinant bien bas, il prit place sur un siège à côté de Vea-ashi.

- Capitaine, je vous présente le Conseiller Mérin, Conseiller de l'Arbre sacré, Grand Conseiller de Hors.

Vea-ashi inclina poliment la tête, surpris par la jeunesse du conseiller en question. Il devait à peine atteindre les trente printemps, alors que Vea-ashi s'attendait à voir un vieillard chenu.

- Capitaine, je suis honoré de faire ce voyage en votre compagnie et j'ai particulièrement hâte de faire la connaissance de la Clé. Sa voix se fit passionnée sur ces derniers mots. J'étudie la Prophétie depuis toujours, j'en étais venu à penser qu'il ne s'agissait que d'une vieille légende et que la Clé n'existait pas. Alors, quand le Conseil m'a informé de cette possibilité ! Que vous l'aviez trouvé, Sérénissime reine ! Il ne respirait presque plus d'exaltation.

Vea-ashi lui tendit une tasse de thé.

- Tenez Conseiller, buvez cela vous fera du bien, vous semblez vous trouver mal.
- Merci Capitaine...Capitaine ?
- Vea-ashi.
- Capitaine Vea-ashi.

Il but une gorgée et reprit.

- Et quand j'ai su que votre très Sérénissime grandeur acceptait de nous offrir cette Clé, quelle n'a pas été la joie qui a emplit mon cœur et soulagé mon esprit.
- Il en allait de soi Grand Conseiller, répondit la reine avec un sourire charmant, ses lèvres laquées de rouge découvrant des dents d'une blancheur de perle. Elle ajouta : pensez-bien mon cher à rappeler à votre Conseil de procéder à la Cérémonie de vérification rapidement, afin que nous puissions recevoir en échange ce que votre très honorable royaume nous a promis.
- Bien entendu Sérénissime.
- Maintenant, si vous le voulez bien, je vous remercie de me laisser seule avec mon Capitaine. Et elle tira à nouveau sur le cordon de soie afin que Dao-sea raccompagne le Grand conseiller.

Elle patienta un instant et une fois la porte refermée elle reprit.

- Une fois à Hors, vous ne devez quitter la Clé sous aucun prétexte. Elle est la garantie d'une entente particulièrement importante entre le royaume d'Hors et nous. Rien ne doit être plus précieux à vos yeux qu'elle. Me comprenez-vous bien ?

- Oui, votre Sérénissime.
- Vous devez être prêt à sacrifier votre vie pour qu'il ne lui arrive rien. Ils vont avoir besoin de vérifier que nous leur apportons bien la Clé. C'est tout à fait normal. Elle doit absolument effectuer et réussir la Cérémonie de Vérification. Hors y a autant intérêt que nous. Ainsi n'hésitez pas à solliciter l'avis du Grand Conseiller si besoin, car il connaît le sujet sans doute mieux que nous. C'est lui qui procèdera à la Cérémonie une fois à Hors.
- Je n'y manquerai pas, votre Grandeur.
- Ensuite aura lieu le rite d'Apaisement. Seul Hors sait en quoi il consiste. Mais il semblerait qu'il ait le pouvoir d'empêcher son engloutissement, annoncé dans la Prophétie. Mes savants les plus tenaces n'ont pu en découvrir la teneur.

Elle prit une gorgée de thé.

- Quoi qu'il en soit peu nous importe en quoi consiste ce rite. Ton rôle à toi est de livrer la Clé, et qu'elle soit reconnue authentique. Tu attendras cependant que le rite soit accompli pour revenir et me faire ton rapport.
- Je serai honoré d'accomplir cette mission pour mon Illustrissime Reine, dit Vea-ashi le plus sobrement possible vu l'emphase des titres à appliquer à sa Grandeur la reine.
- Maintenant retire-toi et amène-là moi.

MÉRIN DÉCHIFFRE LE RITE

Mérim, arrivé quelques jours auparavant à Tanghe, avait regagné la vaste pièce qui avait été mise à sa disposition par ses hôtes impériaux. Un beau bureau en bois d'ébène minutieusement sculpté occupait un côté de la pièce. Il s'y installa, et fouilla dans le tas de documents et de livres qui le couvraient.

Voyons voir. Il me faut le relire encore une fois, ce ne sera jamais assez. Si j'avais raté quelque chose, ou si je l'avais mal interprété ?

Mérim saisit un papier sur lequel était copié à la main, de son écriture soignée, le rite, la procédure qu'il faudrait suivre pour contrer la malédiction dont Hors semblait victime.

Il ânonna tout bas :

- Quand viendra le pourrissement sur nos maisons
- Quand la blancheur deviendra grise
- Quand les plantes et les fruits exhaleront du sel
- Quand Seigneur Océan grondera plus fort que Seigneur Vent
- Et que le Royaume tout entier il voudra engloutir
- Alors seule la Clé pourra l'arrêter
- À l'arrêt de Seigneur Soleil
- À l'apogée de sa sœur Lune
- Combattant les ténèbres la lumière révélera
- La clé le fruit sera
- Qu'il faudra sacrifier pour son père apaiser
- Au sein de son essence il devra retourner

Il avait trouvé cet écrit sur un parchemin, accompagnant la prophétie, qui aurait été écrite par le Vieil Homme lui-même, celui à l'origine de tout, celui qui avait planté l'Arbre Sacré, cœur de Hors, disait-on.

Transmise de Grand Conseiller en Grand Conseiller, mais cette partie, ce rituel, avait été rédigé quelques centaines d'années plus tard, par le Grand Conseiller Apollin. L'un des conseillers les plus érudits qui ait été à Hors. C'est lui qui le premier constata les changements dans le royaume, dans les mouvements de

l'Océan et fit le lien avec la Prophétie. On dit que ce fut la quête de sa vie, trouver la parade au désastre annoncé par la Prophétie. C'est lui qui avait compris qu'il y avait une clé, qu'on pouvait faire quelque chose. Et il avait rédigé ce texte indiquant comment il faudrait procéder selon ses calculs et ses recherches.

Cependant il était décédé brusquement, sans avoir le temps de terminer de transmettre son savoir. Peu connaissaient l'existence du rite qu'il avait rédigé. Sa mort soudaine l'empêcha d'en souligner l'importance auprès de ses pairs. Les Grands conseillers suivants firent chercher la Clé, de nombreuses années, suffisamment pour que les écrits du Conseiller Apollin soient quelques peu oubliés, jusqu'à devenir énigmatiques.

Les Grands Conseillers la firent chercher partout dans Sombrelive, des décennies durant et c'est Tertanghe qui l'avait trouvée. Tertanghe qui avait tenu entre ses mains l'avenir de Hors.

Fort heureusement Sa Sérénissime la reine avaient des objectifs en vue et c'est avec complaisance qu'elle avait accepté de passer un marché.

Quand Mérin devint Grand conseiller, alors qu'ils cherchaient encore la Clé, il se pencha sur les écrits de ses prédécesseurs et ceux du Vieil Homme. Et il retrouva le rite écrit par le Conseiller Apollin et en avait compris toute l'importance. Il l'étudia, de nombreuses années et plus encore quand il eut l'immense joie d'apprendre que la clé avait été trouvée.

- L'ai-je bien compris ? je ne peux me tromper. C'est l'avenir de Hors qui est en jeu, marmonna-t-il. « À l'arrêt de Seigneur Soleil, À l'apogée de sa sœur Lune, Combattant les ténèbres la lumière révélera », ça ne peut être que le solstice d'hiver en lune pleine. Je ne vois pas autre chose. « La clé le fruit sera, qu'il faudra sacrifier, pour son père apaiser. » Elle doit faire cadeau de sa vie en échange de la paix pour Hors. Je dois absolument lui montrer ces écrits, elle doit en savoir plus sur le rite. Le voyage jusqu'à Hors sera une parfaite occasion de faire sa connaissance et d'aboutir le rituel.

FORT GARGAL

Tristan était arrivé à Fort Gargal à la tête d'une troupe de cent hommes et chevaux, lourdement armés. Le fort était dirigé par l'Acier Faras Def Recha, homme froid et peu bavard, allant sur la cinquantaine, la barbe déjà blanche et que les soldats appelaient entre eux Le borgne. Il n'avait pas perdu son œil au cours d'un combat comme il était aisé de le penser, mais lors d'une partie de chasse où l'un des rapaces devenu fou s'était jeté sur lui et le lui avait crevé. Il avait gardé depuis une haine féroce envers les animaux de cette espèce.

Fort Gargal était situé sur un contrefort montagneux qui formait une frontière naturelle. Il était constitué de quatre tours massives encadrant une vaste cour. Des murailles épaisses en défendaient l'accès. Il avait été construit à l'époque où Sombreive était ravagé par la guerre. Tout y était prévu pour résister à un siège et surtout défendre l'accès par le Nord au royaume de Mercival: de l'architecture qui avait été conçue pour être la plus impénétrable possible, aux aménagements intérieurs qui permettaient de fournir aux assiégés vivres et eau. Cependant on était désormais en temps de paix et Fort Gargal était maintenant un poste avancé de contrôle de la frontière.

Le commandant avait pour second un homme de haute stature d'une trentaine d'années dont l'armure attestait de nombreuses années de service. Il s'appelait Forbeau nom qu'il devait à un lointain ancêtre qui avait dû être remarquable par sa beauté. Lui n'en avait, semble-t-il, pas hérité. Grand, le cheveu rare, l'œil petit et le sourcil épais ; il était réputé pour sa force et sa férocité au combat. Tristan fut reçu par les deux hommes.

Les quartiers réservés au commandant correspondaient assez à l'idée que l'on pouvait s'en faire. Une vaste pièce aux murs nus, humides, chauffée par une large cheminée. Une solide table de bois était couverte de parchemins, d'armes, un plumier et de l'encre, un gobelet qui avait coulé, marquant le bois de traces brunâtres.

Faras Def Recha, nota le coup d'œil de Tristan, sur l'état de la pièce :

- Il y en a un peu partout, dit-il. Mon intendant est alité ce fainéant.

Et lui désignant un siège : assieds-toi.

Le Fer Forbeau prit l'autre siège.

- Comme vous le savez commandant, je suis envoyé par le roi. Mes hommes et moi sommes chargés de marauder dans le coin afin de trouver les fauteurs des troubles qui ont été perpétrés dans les environs. Nous sommes aussi à votre service afin de renforcer vos effectifs.
- J'en suis informé en effet.
- Je souhaite mener une première mission de reconnaissance dès demain. Si vous le permettez Commandant.
- Faites ce pour quoi vous avez été missionné. Mon second ici présent vous servira de guide. C'est lui qui a constaté la plupart des attaques dans le coin.
- Plusieurs villages ont été intégralement brûlés. J'ai fait mon rapport au commandant, intervint Forbeau, et nous avons envoyé un oiseau à Mercival. Il y a eu plusieurs attaques toutes dans des lieux isolés, sur plusieurs mois. Aucun rescapé, aucun témoignage sur ce qui s'est passé.
- Hum, exactement comme là où nous sommes passés. Nous avons eu l'occasion de faire les mêmes constats.
- Vraiment ?
- Oui, le roi a monté une expédition et nous avons parcouru plusieurs zones attaquées, au nord-est de Mercival et à l'extrême nord de Lorivon. Pas un survivant, des cendres fumantes, partout...
- Un massacre, dit Forbeau en remuant la tête tristement.
- Le territoire que Fort Gargal doit contrôler est vaste, et nous ne sommes pas assez nombreux. Nous devons encore faire face parfois à des attaques des Étrangers qui tentent de passer la frontière.
- Il nous est difficile d'avoir l'œil à tout.
- C'est la raison pour laquelle le roi nous a envoyés mes hommes et moi. Plusieurs troupes ont quitté Mercival en direction des différents lieux d'attaques afin de consolider notre défense.
- Votre aide est plus que bienvenue, répondit le commandant en opinant du chef. En attendant allez-vous installer et manger un morceau.

Il fit un signe à Forbeau lui indiquant de l'accompagner. Tristan salua et tous deux sortirent.

Forbeau l'avait détesté dès le premier regard, sans vraiment savoir pourquoi, sans doute jalousait-il sa beauté, sa jeunesse, ou cette étincelle de défi qu'il voyait dans ses yeux.

Ils partirent tôt le lendemain matin. Ils rentrèrent le soir éreintés, couverts des suies des restes incendiés qu'ils avaient parcourus, découragés par l'absence totale d'indices quant à l'origine des attaques. Cela se renouvela les jours suivants, bien que le groupe aille chaque fois plus loin vers le Nord. Partant parfois plusieurs jours d'affilés. Le Fer Forbeau ne les accompagna pas sur les expéditions suivantes. Il avait ses propres missions à remplir.

L'ambiance n'était pas au beau fixe dans la troupe de Tristan. Ces échecs successifs mettaient à mal le moral de la troupe et Tristan plus que n'importe lequel d'entre eux enrageait. Il se sentait impuissant, à la limite de l'inutile et ressassait son amertume.

Près de Fort Gargal se tenait un petit village rassemblant une dizaine de chaumières, un moulin, un four et une auberge. Les soldats du fort avaient l'habitude de s'y rendre régulièrement le soir après leur service. Ils y buvaient, jouaient aux dés et passaient du bon temps en compagnie de filles peu farouches.

Tristan avait toujours fréquenté les tavernes. Il en aimait l'ambiance surchauffée et bon enfant, le vin et les filles. Ses hommes et lui prirent l'habitude de s'y rendre le soir, lorsqu'ils le pouvaient. Tristan se mit à jouer régulièrement quelques pièces de sa solde aux dés. Ce qui n'était au début qu'un divertissement devint rapidement une habitude puis une obsession. La part de sa solde qu'il mettait en jeu était chaque fois plus importante et s'il gagnait assez régulièrement, il perdait tout aussi souvent.

Le Fer Merag, son second avec qui il s'entendait bien, le mettait régulièrement en garde contre cette mauvaise habitude, arguant qu'un jour cela tournerait mal. Et en effet, un jour alors qu'il avait joué la totalité de sa solde, il s'engagea dans une partie plus qu'il ne l'aurait dû.

Ils étaient trois autour de la table, Tristan, Merag et Forbeau. C'est Forbeau qui avait tout emporté jusqu'à présent, il menait le jeu en silence concentré, à l'inverse de Tristan qui comme à son habitude fanfaronnait et buvait verre sur verre. Plus

la partie avançait et plus Forbeau s'exaspérait, l'insolence de Tristan à son égard et sa façon, même dans la posture délicate qui était la sienne, de faire comme s'il avait encore toutes les cartes en main mettaient à rude épreuve sa patience. La règle voulait que la partie soit terminée. Tristan n'avait plus rien, il n'était normalement pas autorisé de remise en fond pour relancer une partie. Forbeau se leva pour quitter la table de jeu. Assez content de ses gains bien que contrarié par l'arrogance du jeune homme.

- Alors c'est comme ça ? lui dit Tristan. Quelques victoires faciles et tu estimes avoir gagné ?

Forbeau s'arrêta tournant toujours le dos à Tristan.

- Il me semble, oui, avoir gagné, répondit-il. Cet argent en est la preuve ! et il leva la bourse de cuir gonflé des pièces qu'il avait prises au jeune homme.
- Moi je dis que t'as pas vraiment gagné, parce que tu as profité de la déveine qui est la mienne ce soir. N'est-ce pas Merag ? dit-il s'adressant à son second.
- Ouai, répondit ce dernier qui était aussi rond que son capitaine.

Forbeau sentit la colère lui monter aux joues, cela faisait trop longtemps qu'il supportait l'arrogance de ce gamin. Il allait la lui faire ravalier.

- Soit, dit-il. Et que proposes-tu pour définir un vainqueur ?
- Une partie supplémentaire. La dernière. On joue tout. Ma prochaine solde contre tout ce que tu viens de gagner. Juste toi et moi.

Forbeau retint un rire moqueur.

- Soit, répondit-il. Et il regagna le siège qu'il venait de quitter.

Tristan s'installa et la partie commença. Le second du commandant avait posé la bourse au centre de la table et Tristan un papier qui ferait office de reconnaissance de dette le cas échéant.

Les deux hommes étaient face à face, s'affrontant du regard, dans un silence absolu car la partie avait attiré tous les lurons de la taverne. Deux filles de joie encadraient Tristan, le gratifiant de caresses discrètes qui en disaient long sur leur préférence.

Avec la chance insolente qui le caractérisait, Tristan emporta la partie. Un sourire triomphant s'étala sur son visage. Ses yeux azurs étincelaient, moqueurs.

- On se refait ça quand tu veux, lança-t-il d'un air fanfaron.
- Capitaine, pas la peine d'en rajouter, lui glissa Merag à l'oreille.

Forbeau resta immobile un instant, digérant l'affront. Puis se levant brusquement il bouscula Tristan et alla s'installer quelques tables plus loin. Il fut rapidement rejoint par des soldats du fort qui lui étaient fidèles.

Tristan de son côté était entouré de certains de ses hommes. Les cinq ou six catins de l'auberge s'étaient regroupées autour de lui, charmées tant par ses beaux airs que par la coquette somme qu'il venait d'emporter.

- Lévia vient ici ! c'est Forbeau qui s'adressait à l'une des filles. J'ai de quoi payer, ajouta-t-il en étalant devant lui quelques pièces d'argent. Une lueur d'envie passa dans les prunelles de la fille mais rapidement elle se retourna vers Tristan et ne bougea pas.

Forbeau se leva d'un bond, le visage enfiévré de colère.

- Sale putane tu vas venir ici et faire ce pourquoi tu es faite. Il la saisit violemment par le bras bien décidé à la trainer à l'étage.

Une main posée sur son épaule le retint.

- Putane ou pas si elle veut pas de toi va falloir te faire une raison. Et vu ta tête je la comprends.

Tristan partit d'un grand éclat de rire, fier de son intervention.

Forbeau se retourna plein de fiel, les yeux étincelants. La tension était palpable dans la pièce.

En un instant deux groupes se formèrent, armes au poing.

- Ola ola mes braves soldats, intervint l'aubergiste.

De forte corpulence, la moustache rousse, drue et pointant comme des cornes de taureau. Il se plaça courageusement au milieu des deux groupes.

- Lévia ! tonna-t-il vient donc ici fille de rien !

Elle s'avança. Je suis le maitre ici, tu becquêtes et loges sur mes deniers alors tu fais le travail que je te demande. Et il la poussa dans les bras de Forbeau. Celui-ci

lâcha un ricanement satisfait et passant devant Tristan et son groupe il emmena Lévia vers l'escalier pour gagner les réduits miteux qui servaient de chambres. Le maître des lieux prit un ton joyeux et lança :

- Du vin pour tout le monde !

Des exclamations saluèrent cette annonce. Chacun remit son arme au fourreau et regagna sa place sans pour autant cesser de se lorgner du coin de l'œil. Les filles s'égayèrent dans chacun des groupes afin d'apaiser les tensions. Elles semblaient craindre l'ire de l'aubergiste bien plus que celle des soldats présents.

Tristan avait jeté son dévolu sur une petite catin au minois avenant et à la croupe rebondit. Il l'enleva dans ses bras avec une facilité déconcertante, et la fille gloussant gaiement il monta à l'étage. Là une grosse mère maquerelle les mena à une pièce sombre, sans ouverture autre qu'une porte de bois usée. Une flammèche brûlait péniblement dans de la graisse de porc, dégageant une fumée noirâtre.

Une large paille occupait le centre de la pièce recouverte d'un drap constellé d'une multitude de taches. Tristan mit une pièce de cuivre dans la main grasse de la maquerelle et ferma la porte d'un coup de pied tout en embrassant goulument la catin. Il la posa, sa jolie tête brune levée vers lui elle lui fit un sourire engageant, animant sa bouche fardée. Il ôta hâtivement son bリアud de cuir puis sa chemise qu'il jeta négligemment à terre. La fille apprécia en connaisseuse sa peau dorée aux muscles secs et saillants. Une longue cicatrice blanchâtre courait sur son flanc suivant la ligne des côtes. Il lui sourit découvrant des dents étincelantes dans un rictus carnassier et sans plus attendre l'enleva par la taille. Elle entourra ses hanches dures de ses jambes fluettes retroussant ses jupes pendant qu'il la plaquait contre le mur en la tisonnant vivement. Elle couinait, Tristan haletait. Elle griffait la peau de son dos sous laquelle roulaient les muscles contractés. Un voile de sueur le couvrait quand il acheva son office. Plantant un baiser léger sur ses lèvres il la posa à terre et rejoignit ses compagnons de beuverie.

Forbeau avait aussi regagné sa place, Lévia à ses côtés. Le fard de ses yeux s'étalait en traînées sombres le long de ses joues et sa lèvre inférieure légèrement bleue était fendue.

Pour cette fois la tension était retombée et chacun finit la soirée dans son coin avant de regagner le fort par petits groupes. Mais la rancœur couvait et elle divisa

bientôt Fort Gargal en deux camps qui se regardaient méchamment et s'envoyaient des œillades assassines à la moindre occasion.

Un soir, Tristan qui était encore à l'auberge vit arriver Loric. Il se leva aussitôt.

- Mon ami !! Que fais-tu ici ?

Tristan l'étreignit amicalement et s'empressa de lui servir à boire.

- Le roi m'a confié la mission de recevoir ton rapport. Je ne reste que quelques jours.
- Mon rapport ? et il émit un rire amer. Pour ce que j'ai à rapporter. J'ai envoyé des oiseaux régulièrement comme convenu.
- Je sais, mais le roi voulait que quelqu'un prenne ton rapport en personne. Il est très inquiet que les choses n'avancent pas. Fort heureusement il n'y a pas eu d'autre attaque ces derniers temps.

Il marqua une pause et avec un air de reproche feint.

- Je ne suis là que depuis quelques heures et j'ai déjà appris que tu avais fait des tiennes ici ?
- Enfin tu me connais ? répondit Tristan un faux air d'innocent sur le visage, je dois toujours subir les mauvaises humeurs des autres.

Ils rirent ensemble, un peu échauffés par le vin.

Leurs longs mois de formation au sein de l'armée de Mercival en avaient fait deux frères. Ils étaient aussi différents qu'ils s'entendaient bien. Tristan toujours dans l'humour, la provocation et l'excès était le parfait opposé de Loric toujours dans le respect, l'honnêteté et la discrétion. Pourtant ils appréciaient le temps passé ensembles et auraient donné leur vie l'un pour l'autre.

L'auberge se remplissait de soldats, on riait, on parlait, on avait chaud alors on buvait plus encore.

Plusieurs de leurs compagnons étaient fort occupés avec quelques filles sur leurs genoux.

Loric seul comme à son habitude ne cherchait pas de compagnie. Ses pensées étaient toutes tournées vers Mercival.

Tristan le regardait, un sourire en coin.

- Eh ma douce vient la !! il avait saisi le bras de la petite qu'il avait monté à l'étage quelques jours plus tôt. Je te présente mon ami Loric, dit-il en la prenant par la taille. Et faisant mine de lui parler en aparté : il est un peu timide mais c'est un soldat fort et courageux : il ne craint guère que les donzelles ! La fille émit un petit rire et s'approchant de Loric elle prit place sur ses genoux et joua négligemment avec l'une des boucles noires qui couvraient ses tempes.

Loric adressa un regard sombre à Tristan qui lui répondit par un sourire malicieux.

- Je n'ai pas besoin, comme toi mon frère, de trousser des putains tous les soirs.
- Et bien peut-être devrais-tu, ça ferait de toi un compagnon plus joyeux ! répliqua Tristan en riant. À moins que tu n'aies quelque attirance sodomite... ?

À ces mots la fille gloussa. Loric contrarié la repoussa.

- Tu sais parfaitement que c'est pas le cas, grogna-t-il. Celle-ci ne me plait pas c'est tout.
- Monseigneur fait la fine bouche, ironisa Tristan.

Agacé Loric se resservit et vida son verre d'un trait.

- Quand fini ta mission ici ? demanda-t-il pour changer de sujet.
- Je ne sais pas. Je suppose que le roi ne nous fera pas rappeler tant que nous n'aurons pas trouvé et arrêté les incendiaires.

À ce moment-là, Forbeau entra dans l'auberge accompagné de quelques compagnons.

- On s'ennuie ce soir, dit soudain Tristan en fixant Forbeau l'air pensif. On va s'amuser un peu.
- Que veux-tu dire ? répliqua Loric agacé.

Tristan avait remarqué l'inclination de Forbeau pour Lévia. Il ne montait qu'avec elle et ce autant de fois qu'il avait de pièces à lui donner. Il se leva.

- Que fais-tu ? demanda Loric qu'un mauvais pressentiment gagnait.

Sans répondre Tristan s'approcha de la table où se tenait Forbeau qui, Lévia sur les genoux, parlait amicalement avec l'aubergiste.

- He l'aubergiste je veux Laetivia ! Il avait dit cela en fixant Forbeau, le regard provocant. Dis-lui de monter avec moi.

Forbeau n'attendit pas la réponse de ce dernier pour réagir :

- Non, elle est avec moi, dit-il froidement la main à la ceinture, prêt à dégainer.

Tristan pourtant avait déjà attrapé la fille et la tenant par la nuque il l'embrassa à pleine bouche.

Forbeau lui arracha Lévia qu'il balança, plus qu'il n'assit, sur le siège derrière lui et se jeta sur Tristan.

Un cercle se forma rapidement autour d'eux. Les deux adversaires se jaugèrent chacun prêt à prendre son élan.

Forbeau se fendit soudain et lança un vigoureux coup d'épée que Tristan esquiva à la dernière seconde, répondant à l'attaque par un coup de pied dans les côtes de son adversaire qui se plia en deux de douleur, crachant une partie du vin qui occupait son estomac.

Forbeau se redressa pourtant rapidement mais avant qu'il ait eu le temps de porter un nouveau coup Tristan lui assena une grande claque sur la tempe du plat de sa lame. Le choc l'assomma à demi, il tituba et se retenant à une table pour ne pas tomber maugréa quelques malédictions en crachant du sang. Il se releva de nouveau et feignant l'épée haute il lui fit un chassé de jambes que Tristan ne vit pas venir et le fit atterrir cul au sol.

- Ça suffit, arrêtez !! Cessez de vous battre dans mon établissement ! L'aubergiste de nouveau se mit entre les deux hommes. Par pitié mes seigneurs, il gonflait leurs titres pour les amadouer. Vous ne voudriez pas voir fermer votre établissement favori ? Battez-vous si vous le souhaitez mais pas en ce lieu.
- Tu as raison l'aubergiste, répondit Forbeau. Quant à toi, beugla-t-il en désignant Tristan de la pointe de son épée, si tu la touches, tu le regretteras.

Et faisant signe à ses hommes il quitta l'auberge.

Fort soulagé de la bonne issue de son intervention, l'aubergiste s'empressa de regagner la cuisine où nombres de rôtis et tourtes nécessitaient sa surveillance.

Alors, Tristan prit tranquillement la main de Lévia et l'entraîna avec elle.

Loric lui barra le passage.

- Que fais-tu ? gronda-t-il. Es-tu donc complètement fou ?
- Le dernier qui est monté avec Lévia a été retrouvé le crâne fendu d'une oreille à l'autre, ajouta un de ses hommes. Lévia est à Forbeau, même l'aubergiste respecte ça.
- Ne t'en mêle pas ! Je sais ce que je fais !

Loric s'écarta non sans maugréer.

Bien qu'elle sache qu'elle aurait sa part de punition pour ce qu'elle allait faire, Lévia n'était pas fâchée de monter avec Tristan. Voilà un homme avec lequel elle serait montée sans demander de paiement.

Le lendemain, alors qu'il s'entraînait au combat avec ses hommes, Tristan vit arriver Forbeau, le visage rageur, sourcils froncés et lèvres pincées. Il se jeta sur lui comme un seul homme et lui ouvrit la pommette d'un coup de poing. Tristan chancela puis dans un cri rageur plaqua Forbeau au sol et entreprit de le rouer de coups. Ce dernier le frappa dans les côtes à plusieurs reprises et ils roulèrent sur le sol puis se relevèrent comme un seul homme. Se faisant face, regard de haine contre regard insolent. Tous avaient fait cercle autour des combattants et les encourageaient à qui mieux mieux.

Les cheveux en bataille, le visage ensanglanté, les deux adversaires haletaient bruyamment, se jugeant. Forbeau se jeta à nouveau sur Tristan et tenta de lui asséner un coup. Il devait peser une dizaine de livres de plus que lui, et cette fois il n'avait pas bu. Mais Tristan gardant son sang-froid, esquiva.

On entendit soudain tonner une voix :

- Assez ! C'était Faras Def Recha. L'effet fut immédiat. Chacun des combattants se mit au garde à vous. Que se passe-t-il ? gronda-t-il.

Aucun des deux ne répondit. Ils se regardaient en coin, prêts à bondir au moindre geste de l'autre.

- Bien, reprit Faras après un instant de silence. Je veux vous voir tous les deux dans mes quartiers.

Et leur tournant le dos il rentra dans le bâtiment. Lorsque Tristan et Forbeau y pénétrèrent, la pièce était plongée dans une semi-obscurité que de nombreuses torches vacillantes tentaient de combattre. Il s'en dégagait une odeur de fumée qui piquait les yeux et chatouillait les narines.

- Je ne pourrais tolérer que des chefs de troupe se battent dans mon fort devant leurs hommes ! commença-t-il. Quels que soient vos griefs je vous conseille de les régler. Ainsi je vais quitter cette salle où vous prendrez place chacun d'un côté de cette table et vous y resterez jusqu'à ce que le conflit qui vous oppose soit réglé. Je ne tolérerais aucun acte de violence sans quoi je serai contraint de vous destituer de votre grade.

Et sur ce il quitta la pièce, claquant la lourde porte de chêne derrière lui. Ainsi qu'exigé les deux hommes s'assirent de part et d'autre de la table de bois. Forbeau prit la parole le premier, il bouillait de rage, l'air de défi voire d'amusement qu'il voyait dans les yeux de Tristan le mettait hors de lui.

- Pourquoi ? commença t-il. J'aimerais comprendre.
- Pourquoi quoi ?
- Ne te moque pas de moi ! rugit-t-il, les mains crispées sur la table. Je t'avais averti. Levia est à moi.
- À toi, comment ça a toi ? c'est une putain, jeta Tristan d'un ton méprisant.
- Une putain oui, mais la mienne.
- Et bien elle ne doit pas en être informée car elle s'est offerte à moi avec plaisir pour ce que j'en vu ! rétorqua Tristan ricanant.
- Tu l'as forcée ! ou tu as payé l'aubergiste plus que de raison ! aboya Forbeau.
- Aucun des deux mon bon, figure-toi que j'ai des atouts qui m'autorisent à éviter ce genre de méthodes....

Cette remarque raviva la colère qui emplissait le cœur de Forbeau.

- Qu'importe les moyens, tu sais que Levia est à moi. Cette provocation te coûtera la vie. Il avait presque sifflé cette menace qui resta entre eux comme flottant dans l'air.

L'imprévisibilité de Tristan et la façon qu'il avait de se moquer de tout le rendait dangereux. Forbeau en avait conscience, mais il n'était pas homme à s'impressionner facilement et au-delà il détestait Tristan plus que tout.

Ce dernier semblait réfléchir.

- Soit, laissa-t-il enfin tomber. Veille cependant à ce qu'elle ne vienne pas me relancer, car je serai à ce moment-là bien en peine de lui résister.

Et récupérant son armement il quitta la pièce, laissant Forbeau médusé par tant d'outrecuidance.

VEA-ASHI

Lorsque la troupe avait quitté Tanghe en direction de Hors, le jour se levait à peine. Ils marchaient depuis plusieurs jours déjà.

Ce matin-là, une multitude d'insectes bourdonnait çà et là, affairés comme des marchands sur leur étal. Leur présence annonçait une journée chaude et ensoleillée. La litière qui occupait le centre de la colonne était faite de bois clair et fermée de lourds rideaux de velours sombre marqués du dragon pourpre et or. Tirée par deux chevaux bais, elle était encadrée d'une dizaine d'hommes d'arme à cheval.

Tous avançaient en silence accablés déjà par la chaleur à venir, évitant d'attirer l'attention sur le groupe en empruntant des chemins discrets.

- Halte.

L'homme qui avait fait signe était à la tête du groupe. Il sauta à bas de sa monture avec une souplesse et une agilité qui rappelaient celle d'un félin. Robuste, bien que de taille moyenne, Vea-ashi, avait du félin les yeux perçants dont la couleur oscillait entre le gris et le noir selon son humeur. Il était chargé par Sa Sérénissime, Très Grande et Estimée Impératrice de Tertanghe, de mener le précieux chargement à Hors et de rester à ses côtés afin de le protéger et de s'assurer que les accords passés soient respectés.

Le soleil était haut dans le ciel. On se mit à l'ombre des arbres qui bordaient le chemin et l'on entama les provisions. La pause fut courte et c'est sans bruit superflu que l'on reprit la route. Vea-ashi avait retrouvé sa place à la tête de la troupe. Encadré à sa gauche par Daa-min, son second, homme d'un certain âge, la chevelure grisonnante, relevée et nouée savamment sur le haut de son crâne, les tempes et la nuque rasées, à l'instar de l'ensemble des hommes du groupe. À sa droite Mérin, le Grand Conseiller de l'arbre sacré de Hors. Le jeune homme affublé d'un certain embonpoint, ne cessait de remuer les lèvres comme s'il chantait où récitait quelque prière pour lui-même.

De la litière personne n'était sorti durant la pause. Seul Mérin s'en était approché, avait échangé quelques mots avec ses occupants auxquels il avait ensuite passé un plat chargé de nourriture et une outre d'eau fraîche. Mérin, avait ensuite rejoint la tête du cortège.

- Dans combien de jours arriveront nous à Hors ? demanda-t-il alors qu'ils avançaient en silence, le soleil dardant ses rayons sur ses cheveux bruns.
- Dans trois jours si tout se passe bien, répondit Daa-min. Et se faisant il lui jeta un regard de reproche, las d'entendre la même question tous les jours. Mérin fit mine de ne rien remarquer et se remit à marmonner pour lui-même.
- Désormais nous avancerons de nuit pour ne pas perdre de temps. Ça nous permettra aussi de rejoindre le lieu de rendez-vous plus discrètement, dit Ve-a-ashi. Comment va-t-elle ? demanda-t-il en se tournant vers Mérin.
- Bien, malgré qu'elle souffre fortement de la chaleur.
- Rien d'étonnant à cela grogna le Capitaine. Cette nuit elle pourra ouvrir les rideaux afin de respirer. Nous ferons une pause où elle pourra même se dégourdir les jambes.
- Elle en sera ravie, répondit Mérin avec un sourire. Je vais de ce pas l'en informer. Et il ralentit sa monture afin de se placer au niveau de la litière. Il souleva légèrement une tenture.
- Damoiselle, vous pourrez profiter d'un peu d'air, et sortir vous dégourdir les jambes dès le crépuscule.
- J'en serai ravie. Merci, répondit une voix claire derrière le tissu.

Les ombres commençaient à s'allonger sur le sol. La troupe avait bien avancé.

- Le rendez-vous est fixé au pied des murailles, dit Ve-a-ashi à son second.
- Pourquoi un tel lieu, je croyais qu'il n'y avait pas d'accès par les murailles de Hors ? répondit ce dernier.
- C'est ce qui se dit en effet, marmonna Ve-a-ashi presque pour lui. Dans tous les cas nous devons y être à temps, nous ne pouvons-nous permettre de rater ce rendez-vous. L'avenir des Tanghe en dépend.

Le reste du voyage se déroula sans problèmes particuliers. Au lever du dixième jour de marche ils virent se dessiner à l'horizon les immenses murailles de Hors. Leur taille était telle qu'il était difficile d'imaginer qu'elles aient pu être réalisées par des hommes. D'une hauteur difficile à estimer, toutes du matériau le plus dur et le plus lisse, et d'une blancheur d'albâtre, elles levaient leurs créneaux vers le ciel semblant le toucher.

Daa-min émit un sifflement admiratif.

- Très impressionnant ! dit-il quand ils arrivèrent au pied de l'enceinte.

On fit halte. Ve-a-ashi et Daa-min échangèrent à l'écart du groupe.

- Nous y sommes, disait Ve-a-ashi. Nous allons pouvoir nous séparer comme prévu. Laisse-moi quatre de nos meilleurs hommes et retourne à Tanghe avec le reste de la troupe. Mérin reste avec nous. J'enverrai un oiseau pour confirmer que tout s'est bien passé.
- Bien, acquiesça Daa-min. Et il fit signe à la troupe qui se remit en marche sans même avoir pris un temps de repos.

Quatre hommes à cheval, en armes, rejoignirent Ve-a-ashi. Il ne restait qu'eux, Mérin, la litière et ses porteurs.

- Il nous faut remonter plus vers l'ouest, indiqua Ve-a-ashi.

Ils se remirent en marche, dans l'obscurité qui s'installait, longeant la titanesque muraille qui semblait faite d'un seul bloc.

Hors était une oligarchie située à l'extrême sud de Sombrelive, une avancée de terre largement ceinte par la mer. Protégée derrière ses gigantesques murailles, si grandes qu'une légende disait qu'elles avaient été édifiées avant le temps des Premiers hommes par des géants. À Hors on l'appelait la Muraille des Anciens. Sa capitale éponyme, était une cité libre, riche et autonome.

Hors ne s'était jamais mêlé des guerres qui avaient ravagé Sombrelive de nombreuses années plus tôt, n'avait jamais pris parti ni pour l'un ni pour l'autre et tirait sa prospérité du commerce avec les îles de l'Au-delà mer. Son économie florissante, lui permettait d'entretenir la flotte de bateaux de commerce et de guerre la plus importante de tout Sombrelive afin de décourager toute velléité d'agressivité d'où qu'elle vienne.

On n'entrait ni ne sortait d'Hors par les terres. Ses murailles étaient réputées sans accès, intégralement closes. L'accès par la mer, seul, était possible. Sa disposition géographique le faisait ressembler à une pince, pourvue de nombreux ports, tous assemblés dans ce que l'on appelait l'Anse de la pince. L'accès était très règlementé et contrôlé. Le reste du royaume était cerné par la mer sur laquelle s'ouvraient ses falaises blanches, inabordables. La cité en paix depuis toujours était richissime, on y vivait bien. À l'abri de tout. Chaque soir, dès lors que le soleil

embrasait l'océan, de gigantesques murailles de chaînes coulissaient sur un solide réseau de piliers et de poulies, clôturant l'accès à l'Anse de la Pince.

Après avoir observé un moment le ciel et les alentours, Mérin indiqua au capitaine de faire stopper le groupe.

- C'est ici, dit-il. Quand la lune sera au plus haut dans le ciel il sera temps.
- Qu'attendons-nous, demanda Ve-a-ashi, d'un ton un peu inquiet.
- Vous verrez.
- Mais enfin il n'y a pas âme qui vive à la ronde, et à moins que vous n'envisagiez de franchir ces murailles – ce qui en toute bonne foi me semble impossible- je ne vois pas très bien ce que nous faisons à attendre ici. Nous risquons de nous faire attaquer.
- Faites-moi confiance Capitaine. Je sais parfaitement ce que je fais.
- Bien, bien, maugréa Ve-a-ashi.

On s'installa, chacun tentant de capter le moindre souffle qui apaiserait la touffeur de l'air. Un silence profond régnait, une sourde angoisse ; l'épuisement, la crainte d'une attaque, et cette nuit si lourde empesaient les épaules et l'humeur de tous. Soudain, le son d'un cor retentit dans la nuit, brièvement. C'était le signal, Ve-a-ashi vit un groupe se diriger vers eux et Mérin et lui s'avancèrent vers le groupe.

- Est-elle là ?
- Oui, répondit Mérin qui, menant l'homme près de la litière, leva le lourd rideau afin qu'il puisse voir ses occupants.
- Bien, répondit simplement ce dernier.

Quelques mots furent échangés et sitôt après les nouveaux venus bandaient les yeux de chaque membre de la troupe. On les fit avancer en file indienne, Ils sentirent bientôt autour d'eux un froid humide dans lequel résonnaient leurs souffles comme autant de halètements rauques. La marche dura une bonne heure. Enfin, l'air sembla moins frais, et le sol sous leurs pas plus solide. Ils entendirent des bruits de voix au loin et sentirent des odeurs plus familières.

On leur ôta leurs bandeaux. Le groupe se trouvait dans une petite cour carrée, encadrée de bâtiments aux murs blancs entièrement sculptés.

- Je vous remercie d'attendre ici, dit poliment l'émissaire à Vea-ashi, je vais prévenir le Conseil de votre arrivée. Et il s'engagea avec Mérin, dans l'un des bâtiments pendant que le reste de sa troupe encadrait le groupe.

Peu de temps après l'émissaire revint.

- Le Conseil va vous recevoir.

Il emmena Vea-ashi dans un dédale de couloirs et d'escaliers qui débouchèrent sur une immense salle aux nombreuses colonnes ouvragées. Tout au fond, sur des trônes de marbre blanc, devant une table du même matériau, siégeaient cinq hommes d'un certain âge. Tous vêtus de vêtements blancs, sur lesquels ressortait pour chacun une écharpe de soie : azure, lilas, émeraude, pêche et bouton d'or, à demi cachée par de longues barbes d'une blancheur immaculée. Mérin avait prit place à leurs côtés.

- Bonjour à vous sages du Conseil de l'Arbre sacré, dit Vea-ashi d'une voix forte en s'inclinant avec déférence. Je suis Vea-ashi de Tertanghe, chargé par sa très Sérénissime Impératrice de vous amener la Clé.
- Sois le bienvenu Vea-ashi. Avez-vous fait bon voyage ? dit le vieux à l'écharpe azure.
- Nous n'avons pas rencontré de problème majeur.
- Bien.
- Pouvons-nous la voir ? demanda l'un des vieux sages, d'une voix légèrement fébrile.
- Cela va de soi, et Vea-ashi fit signe à l'un de ses hommes qui attendait près de la porte.

Les gonds de la porte principale coulissèrent doucement sur le sol, livrant passage à une jeune femme à la peau claire, presque translucide. Une longue chevelure d'un brun chaud encadrait son visage fin et lumineux, qui trahissait une grande fatigue. Elle s'avança lentement, avec élégance, et s'inclina devant le Conseil. Ne fussent ses yeux d'une couleur singulière, rien ne la distinguait d'une quelconque jeune fille.

- Soyez la bienvenue au pays de l'Arbre sacré. Avez-vous fait bon voyage, mademoiselle... ?
- Ysri, je m'appelle Ysri. Le voyage s'est bien passé je vous remercie.

- Nous avons grande hâte de conserver avec vous, et d'en apprendre plus, sur ce qui vous concerne, dit le vieux à l'écharpe pêche.
- La nuit est déjà bien avancée, le coupa Mérin. Et s'adressant à la jeune femme : vous devez être épuisée.
- Nous vous avons réservé des appartements qui, nous l'espérons, vous conviendront, intervint le vieux à l'écharpe bouton d'or.
- J'en suis certaine, répondit poliment la jeune fille.
- L'Intendant vous indiquera où vous installer, dit le vieux à l'écharpe émeraude.
- La Cérémonie de Vérification est prévue à la prochaine lune pleine, ajouta le vieux à l'écharpe bouton d'or.
- J'ai pour ordre de ne pas quitter la Clé tant que le Rituel ne sera pas accompli, intervint Veashashi. Je me dois d'assurer sa sécurité bien que je sois sûre qu'elle n'ait rien à craindre en cette magnifique cité.
- N'ayez crainte, vous serez logé dans ses appartements. En outre, elle sera laissée libre de ses allers et venues afin de ne point contrarier ses capacités.
- Tant qu'elle ne quitte pas Hors bien entendu, ajouta le vieillard à l'écharpe azure.

Veashashi s'inclina en signe d'assentiment et proposant son bras à Ysri, ils suivirent l'Intendant.

Les appartements réservés à la Clé étaient immenses. Entièrement de marbre blanc, du sol au plafond, décliné en sculptures, ciselures et toutes sortes de motifs plus délicats et plus ouvragés les uns que les autres. Non seulement Hors était riche, mais c'était aussi une ville d'art et d'artisanat extrêmement développé. De légères traces noirâtres cependant semblaient marquer le sol et le bas des murs. Deux chambres attenantes furent attribuées aux soldats. Veashashi quant à lui s'installa dans un réduit donnant directement sur la chambre à coucher principale.

YSRI

La brosse passait et repassait dans la longue chevelure avec un bruit soyeux.

- Vous vous sentez mieux ? demanda la jeune fille qui maniait l'ustensile avec une habileté trahissant son habitude.
- Oui, je suis contente d'avoir enfin quitté cette litière. La Cérémonie aura lieu bientôt, dit Ysri d'une voix douce, le voyage a été dur, je dois me reposer, Mélissé.

-

Ses yeux mauves exprimaient grande une douceur.

- N'avez-vous pas peur ? lui demanda la jeune fille qui portait comme elle de longs cheveux détachés et une robe de coton épais teinte en bleu, couleur de « Celles qui servent ».
- Peur ? Oui parfois, quelques instants à peine. Ce que je vais accomplir est annoncé par une prophétie depuis plus de mille ans. Je suis l'Élue, j'ai été choisie pour l'accomplir alors je ne peux pas me permettre de laisser place à la peur. J'irais au terme de ce que je dois faire et ce qui doit être accompli le sera.
- Cet appartement est magnifique, reprit Mélissé d'un ton rêveur. Je n'aurais pas pensé un jour voir d'aussi belles choses. Pourtant Yrinwitre me manque. La paix qui y règne, le bruit de la mer, ici on ne l'entend pas. Nous n'en sommes pourtant pas loin.
- En effet, nous sommes proches de la mer, ce sont les constructions qui empêchent son chant d'arriver jusqu'à nous.

Ysri ouvrit les deux battants qui menaient sur une large terrasse carrelée de mosaïques blanc et or, sur lesquelles une légère moisissure apparaissait, malgré les nettoyages quotidiens. Elles s'approchèrent du parapet de pierres blanches. Levant son regard clair vers le ciel, Ysri huma l'air.

- On n'entend que les bruits de la ville en effet...et on en sent l'odeur.

Les bâtiments sous ses yeux semblaient avoir été blancs, mais une couche grisâtre les couvrait partiellement, grignotant la pierre. Elle eut un geste d'agacement et regagna l'intérieur de la pièce.

- Mélissé ! appela-t-elle, rentre maintenant. Il nous faut dormir. La jeune fille obéit et regagna la chambre.

Les deux prêtresses échangèrent un regard, Mélissé les yeux brillants de larmes retenues, Ysri un sourire serein sur les lèvres.

Ce sont les bruits de la ville qui éveillèrent les deux jeunes filles le lendemain. Habituees à vivre au cœur de la nature, tout était nouveau ici pour elles. Ainsi, lorsqu'on vint leur porter des galettes au miel et du raisin, on les trouva sur la terrasse, fascinées par la contemplation de la rue en contrebas. Malgré l'heure précoce c'était une véritable ruche. Les commerçants interpellaient déjà les clients sur leur pas de porte ; un étuveur invitait les citoyens à prendre un bain chaud dans son établissement. Un pâtissier offrait ses gâteaux et ses pâtés de poisson. Ysri se retourna en entend le serviteur poser le plateau sur une table.

- Merci, dit-elle en s'inclinant légèrement.

Peu de temps après un serviteur annonça Ve-a-ashi.

- Faites-le entrer dit Ysri doucement.

Il s'avança d'un pas ferme et s'inclina poliment.

- Mademoiselle, j'ai vu le Conseil des Sages ce matin, il vous convie à partager leur déjeuner afin de vous souhaiter la bienvenue et de faire plus ample connaissance.
- Remerciez-les, j'accepte leur invitation avec plaisir. Un sourire fixé sur les lèvres elle le regardait tranquillement Une aura émanait d'elle, qui semblait si calme, si douce. Ve-a-ashi, à chaque fois qu'il lui parlait, se sentait baigné par cette douceur. Il s'attarda.
- Autre chose capitaine ?
- Non. Je vais immédiatement transmettre votre réponse au Conseil. Il s'inclina, claqua des talons et sortit.

La salle principale de Hors était baignée de lumière, pénétrant par d'immenses vitres qui scandaient les murs de façon régulière entre chacune des colonnes monumentales. Lorsqu'Ysri y pénétra, plus que la veille, la majesté de la pièce lui coupa un instant le souffle.

Une table avait été dressée au milieu de la salle. Couverte d'une nappe blanche garnies de longères propres elle était occupée par les sages du conseil entrevus la veille. Ces derniers se levèrent pour saluer son arrivée.

Ysri portait une tenue qu'on lui avait apportée. Il s'agissait d'une robe étroite de satin blanc, la taille ceinte d'une longue ceinture d'or enchâssée de pierreries. Sa chevelure était couverte d'un voile d'or d'une finesse telle qu'elle craignait à chaque mouvement de le déchirer. On avait souligné d'un trait doré ses yeux si singuliers, semblables à deux améthystes. Elle salua chacun poliment et pris place à la table, aux côtés de Mélissé, Mérin et Ve-ashi. La sérénité qui émanait d'elle était telle qu'un silence se fit. Enfin, le sage à l'écharpe Bouton d'Or prit la parole, s'adressant à leurs invités.

- Nous sommes honorés de vous avoir parmi nous. Vos appartements sont-ils à votre goût ?
- Ils sont très bien, je vous remercie, répondit Ysri.
- Si cela vous sied, nous vous proposons de faire le tour de Hors après le déjeuner. La ville est belle comme vous le verrez et nous avons de larges forêts. Pour ce qui est de la mer, vous pourrez constater qu'elle est omniprésente dans ce royaume. Mais il me semble que vous-même viviez près des côtes ?

Ysri nota l'emploi du passé dans la phrase du vieil homme.

- En effet, répondit-elle sobrement, la mer à ce que l'on dit, est plus caractéristique, là d'où je viens.
- Sans aucun doute, reprit le Sage à l'écharpe Azure. Nous profitons, il y a quelques années, d'une mer d'huile la plupart du temps. Cependant, ce n'est plus le cas désormais et ses humeurs se font changeantes.
- Mérin, ici présent, se chargera de vous faire visiter notre Royaume. En tant que Grand Conseiller de l'Arbre sacré ; il est tout indiqué pour faire un guide des plus convenable il me semble.

Mérin s'inclina en guise d'approbation.

- C'est fort aimable à vous, dit la jeune femme avec un charmant sourire.
- Ainsi que vous le savez, la cérémonie est prévue pour bientôt. Aussi, peut-être pourriez-vous nous indiquer si vous avez des besoins particuliers, ou un souhait quelconque afin de faciliter son bon déroulement ?
- Je n'y manquerai pas. J'ai eu l'occasion d'en échanger en chemin avec le Conseiller Mérin, qui est parfaitement au fait du rituel à effectuer.
- Bien, bien, reprit le Sage à l'écharpe émeraude d'un ton satisfait.
- Tout sera prêt selon ce que nous avons convenu, dit Mérin à la jeune femme, avec un sourire rassurant.

Le repas fut excellent. Ysri mangea peu, habituée au jeûne et à des repas frugaux, mais chacun des mets qui franchit ses lèvres l'étonna par la finesse de son goût. Un dessert de figues rôties au miel et au romarin lui plut particulièrement et elle se dit qu'il y avait tant de choses qu'elle ne connaissait pas.

- Nous faisons venir ces fruits de loin et à grand frais, indiqua le Sage à l'écharpe bouton d'or à Isolde.
- Comme vous le savez, nos fruits ne sont plus mangeables et il nous est de plus en plus difficile d'en faire pousser qui n'aient un gout d'iode.
- C'est effectivement un grand malheur qui touche notre magnifique cité, rétorqua le sage à l'écharpe mauve.
- Avez-vous cette moisissure sur nos magnifiques bâtiments ? Toute la pierre noircie, nos arbres se couvrent de croûtes de sel.
- La pierre la plus solide s'effrite sous cette moisissure.
- Nous avons tout essayé, tout, reprit péniblement le sage à l'écharpe azur.
- Rien n'y a fait.
- La mer est constamment agitée, elle emporte régulièrement des marins et abîme nos ports.
- La prophétie est en court, soufflèrent-ils douloureusement tous ensemble.
- Voyons, voyons, ne nous laissons pas abattre, mes chers confrères. Nous avons désormais, en la présence de cette jeune personne, de quoi contrer la prophétie, et rendre à notre belle cité sa splendeur originelle, tempéra le Sage à l'écharpe bouton d'or.

Comme convenu après le repas, Mérin vint les chercher dans leurs appartements Méliissé et elle. Une chaise légère, entièrement sculptée et recouverte de dorure avait été préparée à leur intention. De fins voilages en ornaient les côtés, si fins qu'elles pouvaient distinguer tout ce qui les entourait sans même avoir besoin de les écarter.

Vea-ashi les escortaient en compagnie de quatre hommes de sa garde et de quatre hommes d'arme de l'Arbre Sacré de Hors. Après avoir visité les quartiers les plus récents puis la vieille ville, la troupe se dirigea vers la forêt où il était prévu une collation.

Merin, fort flatté du rôle qui lui incombait et désireux de mettre en avant son instruction, faisait l'honneur de tous les lieux qu'ils traversaient avec faconde et brio. Il ne manqua pas de détailler chaque sorte de plantes, d'arbre ou d'insecte qui soit remarquable par quelques aspects.

Ses connaissances semblaient toucher à tous les domaines. Qu'il s'agisse de simples, de l'histoire d'Hors ou des origines de Sombrelive. Tout était l'occasion d'une anecdote ou d'une explication qui ravissait littéralement Mélissé et laissait Ysri surprise.

- Mon cher Mérin dit cette dernière, je n'aurais jamais pensé qu'un Conseiller de l'Arbre Sacré eut à être si savant en toutes choses.
- Comme le disait si bien feu mon maître : « Plus tu en sais mieux tu conseilles ». Or, la tâche principale du Conseiller de l'Arbre sacré est évidemment...
- De conseiller ! l'interrompit Mélissé avec fierté.
- C'est cela mademoiselle, répondit poliment Mérin. De conseiller.
- Et vers qui se portent vos conseils ? interrogea Ysri.
- Vers le Conseil naturellement. Je conseille le Conseil. Et il émit un petit gloussement, satisfait de son trait d'humour.

Isolde et Mélissé rirent de bon cœur.

- Un seul conseiller n'est-ce pas un peu léger pour tout un Conseil ?
- Il ne peut y en avoir qu'un ma chère demoiselle, dit Mérin en bombant le torse.
- Ah bon ? mais pourquoi cela ? intervint Mélissé.
- Parce que le Conseiller est l'unique détenteur des secrets de l'Arbre sacré et de Hors, descendant direct du Vieil homme qui fonda la cité.
- Alors ce que raconte la Prophétie est vrai ? s'étonna Mélissé.
- Oui bien sûr. Il s'approcha d'elles et baissant la voix. Ne le dites à personne mais c'est vrai en partie, en grande partie. Et il leur fit un clin d'œil.

Mérin chevauchait d'un côté de la litière, Veashy de l'autre, si bien qu'écoulant Mérin d'une oreille, Ysri laissait vagabonder son regard sur la silhouette de Veashy. Mérin et lui étaient si opposés. Veashy avait la prestance et la force d'un homme de tête, couplées à l'élégance et la souplesse d'un félin. Mérin lui, était si différent de tous les hommes qu'elle avait côtoyés jusque-là. De physique plutôt ingrat, bien que de mine ouverte et avenante, il était plus remarquable par la

mollesse de ses chairs que par sa vigueur. Cependant, son savoir si vaste dans tous les domaines et la passion qui l'habitait, le rendaient fascinant. Ces pensées la ramenèrent vers son village, où les hommes étaient si peu nombreux.

Ysri était née et avait grandi au sein de la communauté de la Déesse-mère, parmi « Celles qui servent », à l'extrémité des territoires boisés de l'ouest de Sombrelive. Des terres reculées où jamais personne ne se rendait.

Son village était le modèle même de la société matriarcale. Dirigé par une Gardienne, il l'était ainsi de mère en fille, de même que les dons de prophétie et de guérisons se transmettaient par le sang.

Toute petite déjà, Ysri avait montré de grandes dispositions pour servir la Déesse. À treize ans elle égalait déjà sa mère en magie, était capable de reconnaître et utiliser des centaines de plantes, de soigner toute sorte de maladie et la netteté de ses divinations forçaient le respect. C'était une jeune fille, calme, au regard aussi limpide que celui d'une source.

Elle était née de l'union de la précédente Gardienne, décédée à sa naissance et d'un homme qui s'était perdu lors de son Demostra. Il leur en venait quelques-uns chaque année. Épuisés, souvent blessés, perdus. La communauté les recueillait, les soignait puis lorsqu'ils le pouvaient ils repartaient. Certains ne repartaient jamais et finissaient leur vie dans la quiétude de la communauté. On y pratiquait le respect de son prochain et de toute chose, la vénération de la Déesse qui était la mère suprême.

Le travail était le quotidien de chacun, quelle que soit sa fonction. Il n'y avait ni rang ni condition dans la communauté. À partir de leur sixième printemps, les enfants étaient initiés à chacune des fonctions qui avaient cours dans la communauté. Ils les pratiquaient ainsi alternativement jusqu'à l'âge de quatorze ans où ils devaient choisir celle qui occuperait le reste de leur vie. Une cérémonie était ensuite organisée qui marquait le passage de leur vie d'enfant à celle d'adulte. Là seul un garçon sur cinq était sélectionné pour rester parmi les siens. Les quatre autres devaient quitter définitivement le village.

Son père lui était reparti, elle ne connaissait pas même son nom, et il lui importait peu au final. Les hommes dans la communauté avaient une place moindre, bien que respectés ils étaient considérés comme la partie agissante et non pensante du groupe.

Toutes les décisions étaient soumises au vote d'une assemblée de représentantes de la communauté. Elle était composée de femmes, assistées chacune d'un homme afin que leur conception des choses, que l'on considérait comme intéressante, soit prise en compte dans la décision finale. La Gardienne avait la prééminence sur les décisions finales en cas de non-accord dans le vote d'une décision.

Un jour, la Gardienne avait fait venir Ysri et lui avait expliqué que le temps viendrait bientôt, d'accomplir ce pour quoi elle avait été élevée.

Quelques lunes plus tard effectivement, des hommes en armes étaient venus la chercher. Leur présence dans le paisible village suscita une certaine inquiétude. Mais la Gardienne rassura tout son monde et expliqua que ce moment devait arriver et que rien ne devait faire qu'il ne soit pas.

La prophétie allait s'accomplir, Ysri en était la clé, elle le savait depuis toujours, les lettres de lune marquant sa peau en étaient la preuve.

Elle avait dix-sept ans et malgré son assurance, la crainte étreignit son cœur à la vue de ces hommes de guerre. Leur chef était descendu de son cheval, d'un bond souple et s'était approché de la Gardienne avec déférence.

- Je suis Vea-ashi, Gardienne. Je viens chercher la Clé, comme vous l'avez convenu avec Sa très Sérénissime Impératrice de Tertanghe.
- Sois le bienvenu Vea-ashi de Tertanghe.

La Gardienne prit doucement la main d'Ysri et la mit dans celle de Vea-ashi lui disant :

- Accompagne cet homme au logement qui leur est réservée. Puis s'adressant aux autres jeunes filles à ses côtés : qu'on leur serve à boire et à manger et qu'ils puissent prendre du repos. La route est longue depuis Tertanghe.

La main de l'homme était large et chaude dans la sienne. Ils échangèrent un long regard et Ysri lâcha sa main pour pénétrer dans une habitation aux murs de terre, sur le sol de laquelle était étalée de la paille fraîche.

- Installez-vous avec vos hommes, dit-elle d'une voix douce. Nous vous porterons de quoi vous rafraîchir.

Il la remercia d'un signe de tête.

Trois jours plus tard la troupe était repartie, emmenant Ysri, et Mélissé qui s'était proposée pour accompagner son amie dans ce long périple.

MÉRIN

- Cette clairière sera parfaite, dit Mérin d'un ton satisfait.

On fit halte sur un large espace dégagé, au sol couvert d'une herbe partiellement grisâtre.

Mérin devança la question d'Ysri qui regardait l'herbe intriguée :

- Comme vous le savez nos plantes sont gagnées par le mal annoncé dans la Prophétie. Il devient de plus en plus difficile de faire pousser quoi que ce soit à Hors. Un voile de tristesse marquait son visage. Si vous aviez pu la voir avant, notre belle cité, nos magnifiques bois, nos si douces collines ! un air exalté l'envahissait maintenant.
- Vous semblez aimer votre royaume, glissa Ysri.
- L'aimer ? Plus que cela, Hors est si précieux. C'est le joyau de Sombrelive. Si vous saviez...il ne continua pas.

Vea-ashi les invita à le rejoindre.

Les serviteurs s'étaient empressés d'étaler de riches étoffes multicolores sur lesquelles s'amoncelèrent rapidement de grosses tourtes dorées, des pâtés encore chauds, des viandes froides, de nombreux fruits dont certains lui étaient inconnus. Le tout était accompagné de vins et de liqueurs destinées à sublimer les nombreuses sucreries de fin de repas. Mérin avait aidé Ysri à descendre de la litière, mais Vea-ashi plus vif l'avait devancé et c'est à son bras qu'elle gagna l'espace arrangé pour le repas. Mérin prit gracieusement le bras de Mélissé et la conduisit auprès du petit groupe. Les soldats s'étaient installés plus loin à l'écart et avaient déjà entamé goulûment leurs victuailles, riant grassement et buvant avec avidité le gouleyant vin rosé et frais qui leur était offert en cette occasion.

De leurs côtés les demoiselles et les deux hommes s'étaient installés confortablement et attaquaient frugalement la bien trop abondante pitance qui leur était servie. Mérin, tout en continuant à les étourdir de ses connaissances, mangeait avec appétit. Goûtant à tout et se resservant avec une gourmandise quasi féminine. Son rond visage rieur semblait au comble de la félicité. Et ses grands yeux noisette, qu'il avait beaux d'ailleurs, se faisaient le reflet de cette joie. Pour le reste, son embonpoint et sa gaucherie en faisaient la risée des hommes d'armes assis un peu plus loin. Ysry, elle, lui trouvait de l'élégance et un certain charme.

Mérim allait l'interroger sur ses préférences en termes de mets, quand, prôtant l'oreille aux éclats de voix des soldats il perçût des mots qui l'arrêtrèrent.

- Regardez-moi ce gros tas, il me fait penser aux flans bien épais que fait la mère Meliaze dans sa cuisine.
- Un cochon en gelée plutôt ! et de gros rires appuyèrent ces comparaisons.
- S'il s' imagine pouvoir plaire à la damoiselle il risque de rester sur le carreau !!
- Pour qui vous prenez vous ? rétorqua vertement l'un des hommes d'arme de Hors.
- C'est la Conseiller de l'Arbre Sacré, reprit un autre.
- Le personnage le plus important de Hors.
- Comment osez-vous vous moquer !

Mérim qui tournait le dos au groupe, avait baissé la tête et s'était tut, les lèvres pincées. Ysri vit le changement dans sa physionomie. Comme tous, elle avait entendu les moqueries des soldats. Elle se sentit partagée entre la peine de voir la souffrance que trahissait le visage du jeune homme et la curiosité de voir comment il allait réagir. Chez elle, tous les conflits se réglèrent en combats singuliers. Cependant on n'était pas autorisés à se battre n'importe où. On demandait l'autorisation à la Gardienne qui suite à ces sollicitations organisait des combats rituels.

Mérim s'était levé, le visage blême, derrière lui les soldats s'en donnaient à cœur joie, excités de voir le poisson mordre si facilement. Se retournant il s'avança vers eux, les poings serrés, la démarche agitée. Son long bリアud de toile était serré à la ceinture par une lanière de cuir qui faisait ressortir les plis de son ventre et sa démarche saccadée le rendait plus ridicule encore.

Les hommes d'armes de Hors se levèrent prestement, la tête inclinée.

Aucun des hommes de Tertanghe ne prit la peine de se lever en le voyant arriver. Mérim se planta bien droit face au groupe, les yeux brillants. Les moqueries continuèrent de plus belle.

- Mais c'est qu'il serait agressif comme un sanglier.
- Attention il va nous charger
- À moins qu'il ne se soit levé pour nous servir un peu de vin ?

- Effectivement ! répondit Mérin qui saisit d'un geste vif la cruche de vin des mains de l'un des soldats et sans un mot balança le liquide rubicond sur leurs faces hilares.

Les soldats se levèrent comme un seul homme et ne riant plus du tout se jetèrent sur lui. Les hommes de Hors tentèrent s'interposèrent et se jetèrent sur les soldats, le tout en une mêlée générale du plus bel effet.

- Il suffit !!! la voix de Veashashi avait claqué comme un coup de fouet dans l'air.

Tous cessèrent aussitôt. Puis, se rasseyant en silence, reprirent leurs agapes, se regardant en chiens de faïence.

Mérin se releva péniblement, les joues rougies tant par la honte que par la colère. Il rejoignit des dames et les saluant avec élégance s'excusa pour la grossièreté de ces hommes et l'inconvenance de la scène à laquelle elles venaient d'assister. Il se rassit près d'Ysri et comme elle le regardait les yeux emplis d'étonnement, il lui glissa tout en montrant son ventre :

- J'ai une protection naturelle qui fait que les coups me touchent peu et il cligna de l'œil.

Mélassé et Ysri furent prises d'un soudain éclat de rire en réponse à cette déclaration et le repas fini joyeusement.

Veashashi de son côté gardait un visage impénétrable et ne quittait pas Ysri des yeux, pensif.

YSRI

La cérémonie était prévue pour bientôt et la sérénité dont Ysri avait absolument besoin lui faisait défaut. Son esprit éveillé par toutes les nouveautés qu'elle avait vues depuis qu'elle avait quitté sa communauté et gagné la magnifique cité d'Hors, lui troublait l'esprit et agitait dans son âme mille flammèches nouvelles. Elle sortit sur la large terrasse carrelée pour profiter de la fraîcheur apportée par la nuit. Le ciel était voilé de nuages vaporeux à travers lesquels la lune brillait au gré de leur course. Les bruits de la ville montaient jusqu'à elle, répercutés par la hauteur des murs. Elle prit appui sur le parapet de marbre veiné et laissa courir son regard vers le lointain, au-delà des habitations et du bruit. Elle pouvait apercevoir la mer, surface laiteuse et mouvante. Le fracas des flots, l'iode humide et les embruns glacés lui manquaient.

Elle rentra dans l'appartement, refermant doucement les immenses portes vitrées derrière elle, pour ne pas réveiller Mélissé qui dormait. Au lieu de regagner sa couche elle se dirigea vers une porte qui jouxtait son appartement. Elle toqua doucement puis entra sans attendre de réponse.

La pièce était plongée dans l'obscurité. Un souffle régulier provenait d'un coin de la pièce. Ysri s'en approcha silencieusement et se pencha vers la silhouette qui reposait sur une étroite couche. La chaleur dans la pièce était étouffante, l'homme dormait quasi nu, une mince fenêtre ne laissait passer qu'un filet d'air. Sa peau, moite brillait légèrement. Elle pouvait voir son large dos se soulever au rythme de sa respiration. Son visage à demi caché par de longs cheveux d'un noir de jais se découpait sur le drap blanc de la couche. Les lèvres charnues, le nez fin, légèrement busqué, les cils ceignant d'un trait noir les paupières fermés. Elle se sentit soudain mal à l'aise d'être là à le regarder dans cet état d'abandon. Elle approcha sa main de son épaule mais ses doigts n'eurent pas le temps d'effleurer sa peau. Il s'était relevé d'un bond un poignard dans une main l'autre serrant sa gorge. Elle poussa un cri, il relâcha aussitôt sa prise.

- Pardon, je ne vous avais pas reconnue, dit-il d'une voix enrouée. Puis inclinant la tête il vit qu'il était nu. Prit d'une soudaine panique il chercha du regard un élément pour se couvrir et attrapa maladroitement le drap qui se trouvait derrière lui.

Il émit un petit rire gêné. La scène prenait une tournure cocasse et Ysri laissa échapper un sourire.

Pourtant elle se reprit presque immédiatement et lui lança :

- J'ai besoin d'une escorte, habillez-vous.

Et elle quitta la pièce.

Vea-ashi la rejoignit rapidement, il portait une simple chemise de lin fin avec des brais de cuir et un bリアud ferré. Il était en revanche lourdement armé. Une épée et deux longues dagues à pommeau d'argent pendaient à sa ceinture. Un arc était passé autour de son torse et un carquois plaqué sur son dos. Ses bottes éperonnées claquaient légèrement sur le sol à chacun de ses pas.

Ils franchirent sans difficultés l'enceinte du château et s'engagèrent au petit galop sur un sentier qui grimpait dans les collines, laissant derrière eux les feux de la cité.

- Amène-moi à la mer, lui avait dit Ysri.

Ils atteignirent sans encombre les premières dunes de sables et mirent leurs montures au pas. Ysri se sentit revivre, l'odeur saline emplissait ses narines tandis que le grondement marin roulait dans l'air. Elle semblait se nourrir de l'incroyable puissance magnétique de cet élément. Lorsqu'ils atteignirent le rivage, l'océan miroitait de milles écailles sous les raies de la lune.

Ysri sauta à bas de son cheval, sa légère robe de soie battue par le vent s'emmêlait dans ses cheveux, ceignant son visage d'une auréole ondoyante. Elle avança vers la mer, son regard améthyste brillant anormalement, immensément éclairé par la mer, mangeant presque son visage. Elle avançait en murmurant une sorte de mélodie, et quand son pied pénétra dans les flots ondulants, Vea-ashi voulu lui crier de s'arrêter, mais aucun son ne franchit ses lèvres et il resta immobile, comme statufié. Fixant avidement la frêle silhouette dont s'échappait une mélodie maintenant forte et sourde à la fois, entêtante, envoûtante. Les flots à son entrée semblaient s'apaiser et se lisser sous sa main comme le poil hérissé d'un chien sous la caresse du maître. Il émanait d'elle une lumière diffuse comme celle d'une gemme. Et soudain elle disparut à sa vue. Il resta à sa place, prit dans un étau de sérénité et de confiance.

Lorsqu'elle reparut, ses yeux brillants et sa peau luisante lui apparurent telle une tache laiteuse sur les eaux sombres. Elle avançait lentement, regagnant le rivage, ses longs cheveux flottant épars derrière elle. Marchant à grandes enjambés,

fortes et droites, levant haut ses genoux, fendant l'eau. Sa peau semblait luire sous le tissu. Enfin elle fut devant lui, lumineuse, irradiant de cette sérénité qu'il avait déjà ressentie à son approche. Sa longue chevelure dégouttait sur le sable, le tissu de sa robe plaquée contre sa peau dessinait chaque courbe de son corps comme si elle avait été nue. Elle le regardait, lui souriant d'un sourire étrange qui n'en était pas un, tout en étant le plus doux sourire qu'il eut jamais reçu. Il le lui rendit, béat.

Elle s'approcha de lui passa une main sur sa joue rugueuse. Il frémit à son contact, elle prit sa bouche collant son corps mouillé contre le sien moite de la chaleur nocturne. La jeune femme semblait vibrer, une aura brûlante émanait de son corps, imprégnant Ve-a-ashi dont la sérénité se mua en une passion violente. Il la fit basculer sur le sable, encore tiède de la chaleur des rayons solaires. Un son profond et continu émanait de la gorge de la jeune femme, elle murmurait ou chantait des paroles incompréhensibles, Ve-a-ashi n'aurait su le dire. Il évoluait comme dans un songe, la prêtresse l'attirait à elle, en elle, il se sentait irrémédiablement happé par la puissance qu'elle dégageait.

Ysri avait cessé de chanter, leurs halètements se mêlaient au bruit des vagues qui léchaient le sable. Et leurs corps ondulaient en un mouvement universel et vibrant au rythme de l'Univers. Ve-a-ashi se perdit en elle incapable de freiner le torrent qui le guidait. Comme si en s'unissant à elle il s'unissait à la Terre et aux éléments qui dirigent les forces de ce monde.

VEA-ASHI

Vea-ashi était dans le réduit qui lui servait de chambre à coucher. Occupé à nettoyer son équipement, il frottait le cuir de son plastron d'un chiffon imbibé de graisse. Ses pensées étaient toutes tournées vers Ysri qu'il savait dans la pièce à côté.

Depuis la nuit à la plage, il vivait dans une sorte de rêve cotonneux, dont il n'arrivait plus à sortir. Il se sentait comme possédé par elle. Son odeur, sa voix, sa démarche, il émanait d'elle une sorte d'énergie universelle dont il lui semblait subir les effets plus que quiconque. Depuis, elle l'avait rejoint dans sa petite chambre, chaque nuit. Et chaque jour c'est comme s'il était plus assujettit encore à elle. Sa présence lui devenait vitale, son existence le cœur de sa vie. Bien sûr elle était au centre de sa vie depuis plusieurs mois maintenant, depuis que Sa Sérénissime la lui avait confiée et envoyée chercher loin au Nord de Sombrelive. Mais c'était différent désormais, et chaque instant qu'il passait avec elle l'emplissait d'un plaisir ouaté, d'une chaleur enivrante et délicieuse qui lui faisait perdre la tête. Et son absence le laissait en manque, tendu, les nerfs à vif, la tête lourde. Il lui arrivait de se demander si elle ne l'avait pas ensorcelé d'une quelconque façon.

Par la porte entrebâillée, il entendit que l'un de ses hommes introduisait un visiteur auprès d'Ysri. Il jeta un œil discrètement et fut rassuré en voyant Mérin.

Vea-ashi appréciait le jeune homme avec lequel il avait noué des liens amicaux au cours de leur périple depuis Tanghe.

- Entrez mon très cher Mérin, dit Ysri en lui prenant les mains chaleureusement. Comment allez-vous ?
- Fort bien mademoiselle, fort bien, il se racla la gorge. Quelque peu angoissé cependant.
- Ah bon ?
- Oui. Ne l'êtes-vous point ? Pour la cérémonie, ce soir ?
- Oh. Elle marqua un temps d'arrêt. Et bien...angoissée n'est pas le terme. Je dirais que j'ai hâte que cela soit terminé plutôt. Mais n'ayez crainte Mérin,

elle lui prit de nouveau les mains affectueusement et le regardant bien en face : tout se passera bien ce soir. Je suis la Clé. Vous le savez ?

- Oui bien sûr, et il serra ses mains dans les siennes avec conviction.
- Ce long voyage depuis Tertanghe nous a permis de nous connaître, de créer des liens, de devenir presque des amis, n'est-ce pas ? reprit-elle.
- Oui c'est certain, et si vous avez besoin de quoi que ce soit...
- Je n'ai besoin de rien, tout va bien Mérin, vraiment. Que me vaut la joie de votre visite aujourd'hui ? Avez-vous quelque message à me transmettre de la part du Conseil ?
- Non, je pensais que nous aurions pu étudier ensemble, encore une fois, les écrits de la Prophétie et du Rite. Vous en savez beaucoup et cette connaissance m'est précieuse pour établir le rituel. Il en va de l'avenir de Hors, ajouta-t-il d'une voix ténue.
- Je le sais bien, répondit-elle. Comme vous le savez l'avenir de Hors m'importe énormément. Contrer la prophétie est ce pour quoi j'existe, le Déesse-mère m'a conçue pour cela. Vous savez que si Tertanghe ne m'avait pas trouvée, je serai venue de moi-même.
- Je n'en ai jamais douté, dit-il avec force. J'ai confiance en vous. Cependant, si nous pouvions revoir certains points du rituel, dont, le plus délicat...il hésita.
- Le sacrifice ?
- Oui, le sacrifice. Êtes-vous certaine qu'il soit nécessaire ? Peut-être avons-nous mal interprété les écrits.
- Mérin, l'interrompit-elle. Je n'en ai pas peur. Toute vie à une fin. Et quelle plus belle fin que celle qui assure la sécurité à un peuple tout entier ?

Assis sur sa couchette Ve-a-shi avait cessé de nettoyer son plastron, sa main en suspend trahissait le choc qu'il venait de recevoir.

Le sacrifice ??? Elle doit...mourir lors du rituel ??

Il eut le sentiment que son cœur s'arrêtait de battre.

Non ce n'est pas possible, j'ai dû mal comprendre.

- Quoi qu'il en soit nous allons regarder tout ça de nouveau, lui dit-elle gentiment. Il est certain que nous ne pouvons-nous tromper sur ce qui doit être accompli, sous peine que cela échoue.

Ils se penchèrent donc de nouveau sur les nombreux parchemins et les travaux réalisés par Mérin.

Lorsque ce dernier fut parti, Veashy rejoignit Ysri. Elle était sur la terrasse, comme souvent, le regard perdu dans la mer à l'horizon. Il l'enlaça tendrement, posant un léger baiser sur sa joue. Elle n'eut pas de mouvement de surprise, elle se contenta de tourner un peu la tête en lui souriant.

- Comment te sens-tu ? murmura-t-il.
- Bien, je te remercie, elle se retourna et lui mit un baiser sur la bouche. Pressant son visage entre ses mains. Heureuse de se sentir enlacée.
- Que voulait Mérin ?
- Mérin ? Oh, il voulait que nous travaillions encore sur le rituel. Il ne reste plus beaucoup de temps, à peine quelques mois, et c'est si important.
- Oui c'est important en effet. Il l'avait lâché et s'accouda au parapet. Fixant à son tour l'horizon.

Il hésitait, il aurait été si simple de faire comme s'il ne savait pas. De continuer à profiter de ces magnifiques moments avec elle. Il pouvait sentir l'étrange énergie qui émanait d'elle, cette sorte de vague caressante qui pénétrait tout son corps, détendant ses muscles, répandant une douce chaleur dans chacun de ses membres et une étrange paix dans son cœur. Pourtant il reprit.

- Je cru entendre quelque chose, concernant le rituel.
- Ah oui ? Quoi donc, interrogea-telle négligemment. Elle s'était accoudée elle aussi, tout contre lui, épaule contre épaule.
- J'ai cru comprendre...que tu dois donner ta vie pour sauver Hors. Il se tourna vers elle sondant ses prunelles améthyste.
- Oui, tu as bien compris, répondit-elle simplement.
- Tu...tu ne peux pas faire ça, répliqua-t-il, la voix rauque.
- Pourquoi ? C'est ce pour quoi je suis née, c'est ma destinée.
- Je ne pourrais pas continuer sans toi, dit-il dans un souffle.

- Elle se tourna vers lui, lui caressant la joue avec douceur. Bien sûr que tu pourras. Il le faudra.
- Non, tu ne réalises pas. Je me sens si...dépendant...j'ai constamment besoin de toi.
- Je suis désolée Veia, mais je n'ai pas le choix.
- Si tu l'as ! Nous pourrions fuir. Je préparerai tout, je trouverai un moyen.
- Fuir ?? elle le regarda un instant incrédule. Comment peux-tu me proposer une chose pareille ?
- Tu ne connais pas Hors, ce n'est même pas ton royaume. Pourquoi te sacrifier pour un peuple dont tu ne connais rien ??
- Je te l'ai dit je dois le faire.
- Ce n'est pas juste. Il retenait difficilement des larmes de colère et de désespoir, regardant le vide en contrebas. Puis il partit brusquement, la laissant là, bien que cela lui demanda un effort considérable.

LA CÉRÉMONIE DE VÉRIFICATION

La litière fermée de rideaux sombres arriva sur la longue plage de sable ocre. La lune faisait briller les millions de petits grains de ses rayons blancs. Encadrée d'une dizaine de soldats, Ysri était impatiemment attendue par les dignitaires du Conseil de Hors ainsi que de leur Grand Conseiller bien sûr.

Vea-ashi prit la main d'Ysri pour l'aider à s'extraire du palanquin. Ils échangèrent un long regard.

- Je suis là, lui chuchota-t-il, avant de la remettre à Mérin qui s'était avancé. De longues torches enflammées avaient été plantées sur la plage et des tabourets de bois sculpté installés comme pour une représentation.

On avait fermé l'accès à la plage qui était défendue par la garde de Hors. Pourtant de nombreux curieux avaient réussi à s'amasser le long des barrières installées en haut des dunes. Tous avaient ouï-dire que l'on avait peut-être une solution pour contrer la prophétie. Qu'une personne très importante était à Hors et qu'elle ferait des miracles ce soir sur la plage.

Ysri, portait une cape et une légère robe de soie mauve assortie à ses yeux, ce qui à la lumière de la lune, lui donnait un air surnaturel.

- Comment vous sentez-vous ? demanda Mérin qui était nerveux.
- Plus calme que vous, répondit-elle avec un petit rire.
- La lune est pleine, tous sont réunis.
- Oui, laissez-moi faire maintenant. Rejoignez les autres.

Ysri ôta la cape légère qui couvrait ses épaules et la laissant choir au sol, elle s'avança vers l'océan.

La mer grondait sourdement, d'énormes rouleaux menaçants se formaient puis s'écrasaient lourdement sur le sable, en un rugissement continu.

La jeune femme commença une mélodie, profonde, lente et obsédante, qu'elle seule pouvait entendre. Lorsqu'elle atteignit le bord de l'eau, continuant son chant de plus en plus fort, elle ôta sa légère robe, leur apparaissant comme une tâche laiteuse sur la noirceur des flots déchainés. Le premier pas qu'elle fit dans l'eau furieuse créa une onde lumineuse autour de sa cheville qui remonta le long de son corps l'illuminant bientôt d'une multitude de signes phosphorescents.

Elle avançait sans une hésitation, fendant les flots qui devenaient lisses sous sa main. Entièrement lisses, une mer d'huile dont on n'entendit bientôt plus que le léger ronflement. Le chant d'Ysri couvrait désormais tous les bruits, enflant par vagues dans sa gorge. Enfin, elle se tourna vers la plage, la fixant d'un regard vide, ses prunelles violettes incandescentes. Elle leva lentement les bras et là l'énorme masse sombre de l'océan sembla suivre son mouvement élevant deux épais murs d'eau, à la fois immobiles et mouvants. La lune éclairait cette scène fantastique de ses rayons blanchâtres, plus pâles que ne l'était Ysri qui brillait désormais aussi fort qu'une étoile blanche au milieu des ténèbres marines.

Lentement elle baissa les bras et la masse liquide reprit sa place lentement. Ysri sortit de l'eau, et dès que son pied l'eut quitté, l'océan reprit sa danse frénétique, ses rouleaux furieux creusant le sable.

Vea-ashi s'était précipité vers Ysri devantant Mélissé, une couverture à la main pour l'en couvrir. Il la sentit faiblir entre ses bras.

- Tout va bien ? interrogea-t-il inquiet. Tu peux marcher ?
- Oui, oui ça va, ça n'était pas grand-chose, dit-elle avec un sourire lumineux.

Face à elle tous étaient debout, silencieux, médusés.

- C'était...tu étais...époustouflante, lâcha Mélissé, alors que litière les ramenaient au palais. Je ne t'avais jamais vue faire ça auparavant. La Gardienne savait-elle ?
- Oui bien entendue.
- Comment savait-elle ?
- Je n'en sais rien. C'est elle qui m'a appris tout ce que je pouvais faire. Et à quoi cela servirait plus tard.
- Crois-tu, la jeune fille hésita, qu'il y en a d'autres comme toi ?
- Ysri rit doucement. Je ne le souhaite à personne.

Peu après, Ysri vêtue d'une souple tenu or et blanc pénétrait avec Mélissé dans la salle de réjouissances du palais d'Hors. Les membres du Conseil l'attendaient avec une impatience non dissimulée. De longues tablées nappées de blanc avaient été dressées de part et d'autre de la salle, croulants sous les mets les plus raffinés dont les odeurs mêlées faisaient saliver. Tout ce que Hors comptait de notables

était réuni là. On ne fêtait pas la réussite de la Cérémonie de Vérification. On fêtait l'espoir retrouvé pour le Royaume de Hors.

Ysri fut accueilli comme une déesse. Tous se courbaient devant elle avec déférence, la joie au cœur, un sourire extatique sur les lèvres. Tous baignés à son approche par la douce énergie qui émanait d'elle. Tous en faisaient trop mais elle restait souriante et modeste avec chacun.

Seul Vea-ashi, était sombre. Car si la cérémonie avait montré que Hors pouvait gagner son combat contre la Prophétie, Vea-ashi lui allait perdre ce qui à ce jour était le sens de sa vie.

La fête dura toute la nuit, les Sages aux écharpes multicolores l'avaient longuement et chaudement félicitée, remerciée, assurée de toute leur gratitude anticipée.

Finalement Ysri s'était retirée, fatiguée, mais heureuse et confiante en ses capacités.

Ve-a-ashi et Mélissé l'avaient suivi. Et quand elle entendit le souffle régulier de son amie, elle se leva doucement et c'est avec régal qu'elle se glissa contre le corps chaud de Ve-a-ashi qui l'attendait impatient, anxieux.

MÉRIN

Après cette soirée rien ne fut plus jamais comme avant pour Ve-a-ashi. Chaque moment passé avec Ysri était assombri par l'ombre de la perte à venir.

Ils n'avaient pas reparlé du sacrifice que le rituel exigeait d'Ysri. Ve-a-ashi savait qu'elle ne changerait pas d'avis. Pourtant il ne pouvait envisager qu'elle le quitte comme ça.

Ysri et Mé-ri-n avaient repris leur étude des écrits, toujours plus soucieux de les interpréter au mieux. Mé-ri-n toujours plus angoissé de se tromper. La responsabilité qui pesait sur ses épaules était si immense.

Les mois passaient, et il ne dormait quasiment plus. Chaque nuit les mots, les phrases, leur sens, tournaient et retournaient dans sa tête et empêchaient le sommeil de le gagner. Quand enfin il s'assoupissait c'était pour plonger dans des cauchemarde de noyade ou d'engloutissement de la Cité par une vague titanesque. L'état de Hors se dégradait de jour en jour, les bâtiments s'effritaient, les végétaux ne poussaient plus, la mer, toujours plus furieuse, dévastait régulièrement plages et ports.

Alors régulièrement il échangeait avec Ysri, il trouvait une sorte de réconfort auprès d'elle qui comprenait, qui savait la gravité de la situation et l'importance de ce qu'il faudrait faire pour y remédier.

- Ça va aller Mé-ri-n. Nous savons comment procéder, lui disait-elle.
- Mais si nous nous trompons ? Il peut y avoir tant de signification à tout ça, et il repoussait les parchemins d'un geste rageur.
- Nos deux avis concordent n'est-ce pas ?
- Oui c'est vrai, presque...
- Nous sommes les deux personnes les plus à même d'établir ce rite, de par nos connaissances respectives.
- Oui c'est vrai, dit-il de nouveau.
- Alors cessons maintenant. Il ne reste plus que quelques jours. Profitons-en au contraire.
- Il la regarda avec admiration. Comment pouvez-vous rester si sereine quand...il s'arrêta....

- Quand quoi ? Quand je sais qu'il ne me reste plus que quelques jours parmi vous ?
- Oui, répondit-il doucement.
- Je vous l'ai dit, je m'y prépare depuis toujours.
- Il lui prit doucement la main. J'aurais aimé qu'il en soit autrement, balbutia-t-il les larmes aux yeux.
- Moi aussi Mérin, moi aussi, répondit-elle songeuse.
- Il se reprit, essayant ses yeux et se redressant.
- Que diriez-vous d'aller nous promener sur les falaises tous les quatre demain ?
- Excellente idée !
- Nous pourrions emporter de quoi se restaurer.
- Je vais en parler à Mélissé et Ve-a-shi.
- Parfait, reprit-il un grand sourire sur le visage.
- Je vous dis donc à demain.
- À demain oui !
-

Alors que Mérin sortait des appartements d'Ysri, un homme lui barra le passage au détour du couloir.

- Oh ! Ve-a-shi vous m'avez fait peur ! Que faites-vous là ?
- Je voulais vous parler mon ami.
- Oui bien sûr.
- Dans un endroit plus discret.
- Bien, bien, hum...venez. Et Mérin l'entraîna dans les dédales de couloirs du palais, dont les piètements de murs étaient grisés par la moisissure.

Ils entrèrent dans une vaste pièce éclairée de trois larges baies lumineuses. Les murs couverts de rayonnages emplis de livres reliés.

Deux confortables fauteuils trônaient devant une cheminée toute de marbre blanc, finement sculptée en forme d'arbre aux branches entremêlées. Dans la pièce deux tables de bois pour ce qu'il en voyait, couvertes de parchemins, livres, objets divers, certains dont il n'aurait su nommer la fonction.

- Eh bien, dit-il. Quelle charmant ...refuge.
- Oui, pardonnez le désordre mais je n'aime pas qu'on touche à mes affaires, aussi je fais le ménage moi-même. Mais je manque à tous mes devoirs.

Installez-vous, lui dit-il en désignant les fauteuils. Et il tira une cordelette à côté de la porte. Quelques minutes après un jeune garçon survint.

- Dromo, apporte-nous à boire.
- Bien Grand Conseiller. Il s'inclina et sortit. Refermant la porte derrière lui.

Mérim se cala enfin dans l'un des fauteuils, dégagant les objets qui encombraient une petite table, entre les deux fauteuils. Veashy demeurait silencieux. Mérim se tourna enfin vers lui.

- Dites-moi mon ami. De quoi s'agit-il ?

On toqua alors à la porte et le petit serviteur entra, déposa un plateau sur la table, garni d'une carafe de vin épicé, de figues et de dates séchées. Il sortit en refermant la porte sur lui.

- Je ne vais pas tourner autour du pot comme on dit. Je vous ai entendu avec Ysri.
- Entendu ?
- Oui, quand vous parliez du sacrifice.

Une ombre voilée le visage de Mérim. Il prit la carafe et emplit deux verres.

- Tenez. Dit-il en lui en tendant un. Le sacrifice...
- Ysri doit mourir c'est ça ?
- Oui, répondit simplement Mérim
- En êtes-vous sûr ? N'y a-t-il pas d'autre moyen ?
- Sur...je le suis...hum, disons que je ne peux pas garantir complètement que l'interprétation qu'Ysri et moi avons faite du rite soit la bonne. Cependant nous pensons tous les deux qu'il s'agit très probablement de la bonne procédure.
- Très probablement ? répéta Veashy abasourdi.
- Oui en effet. Les textes sont extrêmement vieux et personne à ce jour n'a jamais procédé à un tel rituel. Nous ne pouvons donc avoir aucune certitude tant que nous n'aurons pas procédé.
- Vous voulez dire qu'Ysri pourrait mourir pour rien ?

Mérim hésita, puis il baissa la tête et marmonna un : Oui.

Puis redressant la tête.

- Vous n'imaginez pas à quel point cela me coûte.
- Non je n'imagine pas en effet, répondit sèchement Veashy, le visage contracté par un mélange de douleur et de colère. N'y a-t-il pas moyen de modifier le rite, prélever un peu de son sang ou je ne sais quoi ?

- C'est plus compliqué que cela mon ami, répondit tristement Mérin.
- Alors vous ne voulez rien faire ?!
- Je ne peux rien faire, répartit doucement Mérin.

Vea-ashi se leva brutalement, repoussant le fauteuil derrière lui, il déposa violemment son verre sur la petite table, répandant du liquide vermeil tout autour.

- Ne m'appellez plus votre ami, jeta-t-il en guise d'au revoir et il claqua la porte.
- Mérin resté dans son fauteuil était songeur.

Pourquoi Vea-ashi prenait-il cela aussi à cœur. Sa mission n'était-elle pas d'accompagner la Clé jusqu'au rite ?

LES FIANÇAILLES

L'automne fila et l'hiver couvrit le royaume de sa poudre laiteuse. De nombreux filets de fumée striaient le ciel bleuâtre au-dessus du château.

Un banquet était prévu, afin d'officialiser les fiançailles et la future union des royaumes de Mercival et de Lorivon.

Isolde fut priée de se montrer à son avantage. Recommandation que sa dame de maintien suivit à la lettre car elle avait fait réaliser pour l'occasion une somptueuse robe de brocard rouge liserée d'or, qui mettait en valeur les cheveux clairs d'Isolde. Quelques bijoux et une résille dorée enserrant sa longue chevelure complétèrent l'ensemble.

Bien que peu intéressée par ces choses, Isolde ne put s'empêcher de reconnaître que sa tenue était magnifique. Et c'est avec un pincement au cœur qu'elle réalisa qu'Hartnid la trouverait éblouissante.

Et ce fut le cas. Son arrivée dans la salle du banquet fut marquée par un silence admiratif de la part de l'ensemble des convives. Elle vit même une lueur de fierté dans l'œil de son père lorsqu'elle le salua. Elle ne s'en sentit que plus blessée. Hartnid s'était levé le premier. Il lui prit la main, la salua et l'installa à sa droite. Comme à son habitude il était superbe, pas tant par la quantité de ses apprêts que naturellement. Tous deux formaient un couple royal dans tous les sens du terme. L'immense salle était pleine. Il y avait des notables de toutes les provinces des Trois royaumes. Les fiançailles étaient un moment attendu. Chacun arborait sa plus belle tenue, tous les seigneurs de Mercival et de Lorivon étaient présents. Tertanghe aussi était représenté, des membres de la famille royale, entièrement vêtus de rouge et noir ainsi que le voulait leur tradition. Sa Sérénissime en personne avait fait le déplacement en compagnie de son époux l'empereur. Les tables avaient été dressées le long de murs de pierre. Elles étaient couvertes de victuailles et de boissons.

Quand la table d'honneur fut au complet, Greolor et Ronail se levèrent pour prendre la parole. Chacun leur tour ils remercièrent les nombreux venus et particulièrement les époux impériaux du Royaume de Tertanghe qui les honoraient de leur présence en ce grand jour. Ils s'étendirent longuement sur l'importance de la paix entre les royaumes et de l'union qui la scellerait définitivement entre Mercival et Lorivon. Vantèrent qui la beauté et la grâce d'Isolde, qui le courage et

la grandeur d'Hartnid. Et terminèrent en annonçant que la date du mariage était définitivement fixée au printemps suivant.

S'ensuivirent des applaudissements et les musiciens se mirent à jouer pour accompagner les pitreries d'une troupe de bouffons, spécialement sollicitée pour l'occasion.

Isolde n'avait pas revu Hartnid depuis qu'il l'avait ramenée de force à Mercival après sa fuite. Elle se sentait très mal à l'aise, sentant au plus profond d'elle-même qu'il ne lui pardonnerait pas ce qu'il prenait pour une trahison personnelle. Pourtant il se montra charmant et lui fit la conversation avec politesse. Et alors qu'il se penchait vers elle pour qu'elle l'entende dans le brouhaha général, elle ne put s'empêcher de revoir le moment où allongée sur son lit, les mains liées, elle avait vu cette flamme dans son regard.

A part cela il était agréable pour le moment et elle n'allait pas s'en plaindre ; elle admit même en son for intérieur, en ressentir un grand soulagement. Il lui conta quelques anecdotes qui la firent rire. Et elle accepta son invitation quand il lui proposa de se joindre aux danseurs sur la piste.

Dans la salle, près de la porte principale, Isolde vit que l'un des deux soldats en faction la regardait et ne l'avait pas quittée des yeux de la soirée. Elle reconnut Loric. Ses yeux noirs étaient fixés sur elle et quoi qu'elle fasse elle se sentait inexorablement attirée par eux.

Hartnid fini par le remarquer et lui dit d'un ton acerbe :

- Souhaiteriez-vous que nous allions nous balader ?
- Non je vous remercie, répondit-elle. Pourquoi cette question ?
- Je vois que vous ne quittez pas la porte des yeux, ainsi j'ai supposé que vous aviez besoin de sortir quelques instants, répondit-il avec un regard scrutateur.

Elle rougit et baissa la tête. Il avait touché juste et il le sentit.

Son agacement redoubla.

- Peut-être souffrez-vous encore de la punition qui vous a été infligée ? Les cicatrices doivent être douloureuses.

Elle fut blessée par la perversité de cette remarque mais se contenta de rester silencieuse.

Il vida son verre d'un trait, se leva et la saluant lui pria de l'excuser un instant. Elle acquiesça, soulagée.

Il quitta l'estrade sur laquelle se dressait la table d'honneur et se dirigeant vers la porte principale il passa devant Loric, lentement, le dévisageant avec curiosité. Ce dernier, resta imperturbablement immobile. Hartnid alla rejoindre ses amis.

Une fois de plus elle le traitait comme un moins que rien ! Comment osait-elle après la disgrâce qui était la sienne, l'ignorer comme elle venait de le faire ! Elle aurait mérité d'être fouettée bien plus fort. Avait-il rêvé ? Se pourrait-il que ses regards appuyés soient pour le jeune soldat qui gardait la porte ? Non ce n'était qu'un soldat, une personne du rang d'Isolde ne pouvait s'abaisser à ce point. Elle s'était pourtant déjà bien rendue ridicule en fuyant. Et que fuyait-elle au juste ? Lui ? Non ça n'était pas concevable. Pour qui se prenait-elle. Il enrageait, pire que ça il était triste. Il en aurait pleuré de rage comme un enfant blessé.

Il s'installa à la table de ses camarades. Godet en main, ils plaisantaient et riaient gaillardement, lançant des œillades aux servantes. Thibault, plus sérieux était en grande conversation avec son voisin de table et semblait absorbé. Quand Hartnid s'assit à leurs côtés, Fevral lui tendit une coupe et cria d'une voix forte :

- Aux fiancés et à la chance que tu as d'avoir une aussi jolie promise !

Hartnid trinquait en silence.

- Que se passe-t-il ? lui demanda Fevral interloqué. Vous avez l'air contrarié.

Hartnid ne répondit pas.

- Venez, sortons ! Fevral le prit par le bras et l'entraîna dehors. Là ils parcoururent les allées de gravier.

Après un temps de silence Hartnid commença.

- Je ne sais plus où j'en suis. Je ne me reconnais plus. Cette fille...elle me rend fou.
- Qui, la princesse Isolde ? Que s'est-il passé ?
- Rien...ou plutôt si, elle...il n'acheva pas sa phrase.

Fevral resta silencieux. Puis dit doucement :

- Hey c'est qu'une fille, rien qu'une fille, vous savez...
- Et bien non, je ne sais plus justement ! rugit Hartnid. J'aimerais savoir mais je ne sais plus. Tout a changé tout est différent et je subis ça comme un malade une peste. Sa voix vibrait de colère et se brisa sur un ton d'impuissance.

Fevral, bouche bée, le regardait, pétrifié de surprise. Le visage d'Hartnid exprimait une telle détresse mêlée d'effroi, il était si bouleversé que, mal à l'aise il le prit par les épaules et lui dit :

- Écoutez, venez, quittons le château et allons à l'auberge. On pourra y boire jusqu'à plus soif et il y aura des filles, plein de filles. Restez là, attendez-moi un instant je vais prévenir les autres, qu'ils nous accompagnent. Et il partit en courant vers le château, comme fuyant cette situation qui le mettait mal à l'aise. Vous attendez là hein ?! cria -t-il en se retournant.

Quand il revint quelques minutes après, Hartnid n'était plus là.

Dans la salle la fête battait son plein. Isolde soulagée par le départ d'Hartnid était souriante. Elle riait de voir les pitreries inventées par les bouffons, et le regard de Loric qui ne la quittait pas au lieu de la gêner, la mettait dans une sorte d'euphorie. Elle réalisa qu'elle aurait aimé lui parler, entendre sa voix et le sentir près d'elle. Mais elle se reprit rapidement, se gourmandant de se laisser aller à de telles pensées le soir même de ses fiançailles. Fiançailles qu'elle n'avait cependant pas choisies...

Le banquet s'acheva sans qu'Hartnid ne reparaisse. Isolde quitta la salle. Escortée par Loric, assigné à sa garde comme à l'accoutumée. Elle décida de faire un détour par le jardin où elle voulait, dit-elle, respirer un peu l'air frais de la nuit.

Loric la suivit. Toujours un peu en arrière. Ils croisèrent des convives attardés avec lesquels elle échangea quelques mots polis. Puis s'enfonçant toujours plus avant dans le parc, ils finirent par se retrouver seuls, le bruit des graviers crissant doucement sous leurs pas.

La nuit était claire. La lune presque pleine éclairait les allées, et chaque obstacle que rencontrait sa lumière dessinait des ombres fantastiques. Leurs souffles chauds formaient de petits nuages blanchâtres dans le froid nocturne. Isolde s'assis sur un banc qui longeait l'allée. Loric s'arrêta et resta debout immobile.

- Assois-toi, dit-elle.
- Je ne peux pas, répondit-il.
- S'il-te-plaît, ajouta-t-elle doucement.

Il hésita puis ayant regardé autour de lui se décida à obéir. Il s'assit. Au bout du banc. La nuit les enveloppait de toute sa froideur hivernale et le bruit de quelques animaux nocturnes rompait le silence ponctuellement.

- Comment va ton bras ? demanda-t-elle.

- Ça va. Je vous remercie.
- Je suis désolée, je n'aurais pas dû faire ça, à la rivière, dit-elle.
- Ça n'a pas d'importance répondit-il. Vous vous êtes déjà excusée.

Et il garda le silence, le regard perdu devant lui.

Ils restèrent ainsi un moment sans parler puis voyant qu'elle frissonnait il se leva et lui dit qu'elle devrait rentrer.

Elle acquiesça et ils prirent le chemin de ses appartements.

Soudain, un bruit de pas perça le calme de la nuit et ils virent surgir de l'ombre une haute silhouette.

- Tiens...princesse Isolde...est-ce une heure pour se promener ? dit une voix dont l'intonation contenait une note de menace.

Et quittant l'obscurité dans laquelle elle se tenait, la silhouette s'avança vers le couple. Isolde reconnut le prince Hartnid et un frisson la parcourut.

- J'avais besoin de respirer, répondit-elle d'un ton mal assuré. Loric s'était avancé prêt à intervenir. Voyant qu'Hartnid le fixait, Isolde crut bon d'ajouter : cet officier est chargé de ma surveillance, c'est un ordre de mon père.
- Hum, et bien ta surveillance s'arrête là soldat, dit-il en s'adressant à Loric. Tu peux disposer, je reconduirai moi-même la princesse dans ses appartements.

Loric ne bougea pas.

- Je ne reçois mes ordres que du roi, répondit-il calmement.

Hartnid retint un mouvement de colère et avançant sur lui, dit d'un ton sifflant de mépris :

- Je suis le futur gendre du roi et c'est de moi que tu recevras tes ordres très bientôt. Alors hâte toi d'obéir avant que je ne me charge de t'y contraindre.

Il était si près de lui que son haleine formait un souffle chaud sur le visage de Loric. Il le dominait de quelques centimètres et son air sombre le rendait impressionnant. Pourtant Loric ne bougea pas. Son regard noir planté dans le sien. Isolde, elle, prit peur, elle sentait monter la pression et comprit que si elle n'intervenait pas les choses prendraient une mauvaise tournure.

Elle prit son ton le plus hautain et dit d'une voix forte à l'adresse de Loric :

- Retirez-vous soldat ! Personne mieux que le prince n'est à même d'assurer ma sécurité. Retournez donc surveiller la porte de ma chambre.

Un coup de badine n'aurait pas cinglé Loric plus violemment. Un éclair brilla dans ses yeux sombres puis il s'inclina et partit, passant devant elle sans un regard. Elle sentit son cœur défaillir en même temps qu'elle se félicitait de son obéissance.

Hartnid affichait un air satisfait, il lui prit le bras.

- La nuit est magnifique n'est-ce pas ? demanda-t-il de sa voix chaude et grave.
- Elle l'est oui, acquiesça Isolde, l'esprit préoccupé par la scène qui venait de se jouer.
- Je vais devoir m'absenter quelques temps, dit Hartnid. Le pays est troublé en divers lieux et je dois regagner mon royaume pour régler nos affaires. Je voulais vous en informer personnellement, après tout nous sommes fiancés maintenant. Je reviendrai pour célébrer notre union et...

Il se tut, ne sachant comment terminer sa phrase. Le malaise qu'il ressentait au contact d'Isolde l'envahissait de nouveau. Il s'arrêta face à elle le visage penché vers le sien, la lune faisait doucement luire ses cheveux bruns et habillait ses yeux clairs d'un reflet argenté. Ses larges épaules paraissaient accablées par un poids invisible. Il tenait une de ses mains dans les siennes et semblait en proie à de terribles hésitations. Alors qu'elle aurait souhaité trouver quelque chose à lui répondre afin de briser l'intimité qui s'installait entre eux, elle restait muette, son visage tourné vers le sien, comme hypnotisée par ce qu'elle voyait dans ses yeux. Et avant qu'elle n'ait réussi à s'arracher à sa torpeur il l'enlaça et prit possession de ses lèvres. Elle sentit monter du fond de son être un étrange mélange de peur et de chaleur. Pourtant elle le repoussa violemment des deux mains. Il n'eut qu'un léger mouvement de recul, mais ce fut plus suffisant que si elle l'avait frappé.

Son beau visage se crispa sous l'effort qu'il fournit pour se contenir. Il se redressa, la foudroyant du regard puis en s'éloignant il lui lança d'un ton menaçant :

- Nous nous reverrons à mon retour, et vous serez à moi.

Isolde avait le sentiment de tout faire de travers. Malgré sa réaction, Hartnid lui faisait de la peine, elle ressentait confusément à quel point il souffrait de son amour pour elle. Elle s'en voulait d'être incapable de l'aimer, elle s'en voulait aussi d'avoir blessé Loric comme elle l'avait fait. Elle regagna le château à pas lents. Croisa Loric en faction devant sa porte et ne tenta même pas de lui adresser la parole. Elle en avait assez fait comme ça. Demain serait un autre jour.

Orlise l'attendait.

- Je me suis inquiétée lui dit –elle. Vous allez bien ?
- Oui, je suis allée prendre l'air avant de rentrer.
- Seule ?!
- Non, le garde était avec moi. Loric. Nous avons rencontré Hartnid.
- Oh...et Orlise attendit qu'Isolde poursuive

Mais celle-ci n'ajouta rien.

- Et ? glissa prudemment Orlise.
- Et quoi ? Rien, il...Isolde hésitait...elle ne savait pas si elle pouvait faire confiance à sa servante.

Pourtant elle avait été là pour elle après la Cabare, elle l'avait soignée, et ne l'avait pas quittée une seconde. Il m'a embrassée.

- Embrassée !
- Oui.
- Oh...et...c'était comment ? lui demanda-elle avec un air de curiosité non feinte.
- Je ne sais pas trop, agréable et ...terrifiant à la fois.

Et sans savoir pourquoi Isolde lui raconta tout. Le comportement d'Hartnid, combien il l'effrayait, et Loric et son envie de se venger de lui, puis leurs promenades et son oubli des résolutions qu'elle avait prise vis-à-vis de lui, la frustration qu'elle ressentait quand ils étaient ensemble, sans savoir pourquoi. Elle parla et parla jusqu'à ce que tout soit dit, jusqu'à ce qu'elle se sente libérée d'un poids énorme.

Orlise l'avait écoutée en silence, surprise et quelque peu choquée qu'une jeune fille du rang de sa maîtresse puisse se comporter de la sorte.

Enfin le silence se fit. Isolde releva la tête et regarda la jeune fille.

- Voilà tu sais tout. Maintenant que c'est dit je me sens soulagée, peu importe ce qui arrivera ensuite, j'ai déjà gâché tellement de choses aujourd'hui...

YSRI

Ce soir la Ysri et son amie Mélissé s'étaient senties fatiguées après le repas et elles avaient regagné leurs couchés respectives assez tôt. Elles dormaient depuis un moment déjà, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit sans bruit, et que deux hommes pénétrèrent dans pièce, entièrement vêtus de noir, silencieux comme des ombres.

Ysri ne s'éveillât pas quand ils la saisirent par les pieds et les épaules et la portèrent sur la terrasse. Là, deux autres hommes installaient en silence un système de cordes et de poulies. Ils placèrent la jeune femme qui avait sans aucun doute était droguée, sur une sorte de couverture dans laquelle ils l'enroulèrent et la firent glisser à l'aide des cordes jusqu'au bas des murs du palais. Ils descendirent ensuite chacun leur tour.

Une charrette avait été rangée là. Ils y chargèrent Ysri et saisissant des sacs, ils en sortirent des vêtements que deux d'entre eux enfilèrent. Des sacs de jute servirent à la cacher et bientôt les hommes et leur charrette n'eurent plus rien à envier à quelque boutiquier transportant sa marchandise.

Seuls deux hommes restèrent avec la charrette. Après quelques échanges silencieux, les deux autres s'évanouirent dans la nuit.

Les deux hommes à la charrette se dirigèrent vers les portes de la cité.

- Tu es prêt ?
- Oui.

Lorsqu'ils furent dans le champ de vision des gardes en poste ce soir-là, ils se mirent à parler fort, et à rire bruyamment tout en titubant.

- Si tu veux faire avancer un porc tu le prends par les oreilles et je peux te dire qu'il restera pas en place. Foi de moi-même. Mais...attention hein, att...a..tion, il faut bien les prendre en entier hein et les deux d'un coup.
- Ha...ha...bon ?
- Oui que je te l'dis ! Hé bonsoir l'soldat !
- Halte là ! fit le soldat en guise de réponse. Que faites-vous céans à une heure pareille ?
- Ben faut qu'vous essplique, mon ami ici là, il montra son comparse d'un geste aviné, et moi-même on a fait des grosses ventes jourd d'hui. Bah

ouais pasque faut pas croire mais faut ben que ça serve qu'est plus rien qui pousse sur ce coin de pays. Alors on a voulu fêter ça. Mais on a pas vu que la nuit elle était venue si vite.

- Oui, reprit l'autre, comme nous on vend des fruits, regardez... et il se dirigea vers sa charrette.
- Non non, ça ira, répondit le soldat désabusé, passez.
- Oh merci bien brave soldat !

Ils passèrent avançant lentement au rythme du petit âne qui tirait mollement la charrette.

- Elle va nous mettre une gueulante la mère en rentrant si elle nous voit dans cet état !
- Sûr ! répondit l'autre.

Et bientôt leurs voix s'éteignirent dans l'air nocturne. Ils empruntèrent une route qui menait à une plage isolée et alors qu'ils s'éloignaient dans la nuit, un homme s'avança vers les gardes des portes de la cité. Ils se mirent immédiatement en position de salut à la vue du personnage qui approchait.

- Grand Conseiller !

Alors qu'une fois de plus le sommeil le fuyait, Mérin avait décidé d'aller marcher un peu dans la cité et son attention avait été attirée par le drôle d'équipage nocturne. Il s'était approché discrètement et en plus d'entendre, il avait pu voir les visages des deux marchands.

- Qui étaient ces hommes ? interrogea-t-il quelque peu tendu.
- Des marchands qui ont un peu tardé à la taverne, répondit le plus gradé.
- Ce ne sont pas des marchands, marmonna Mérin, voyons où les ai-je déjà vus... Il réfléchit, sourcils froncés, la mine concentrée. Je suis sûr d'avoir déjà vu ces visages...Par le Grand Arbre ! ce sont les hommes de Veashi. Son sang ne fit qu'un tour. À la garde, dépêchez-vous ! Il faut les rattraper !

Une troupe à cheval se lança en quelques minutes sur les traces des fuyards, la charrette laissant des traces nettes dans le sol meuble du chemin.

- Ça a été facile.
- Oui trop facile même !
- Oh tu ne vas pas te plaindre ! Et puis c'est parce que je suis un excellent acteur vois-tu ?
- Un excellent acteur ! Cesse de dire des fadaises et dépêchons-nous.

Ils gagnèrent bientôt l'accès à la plage et descendirent la dune avec précaution, le petit âne gêné par le poids de son chargement. L'un des hommes alluma une torche et l'agita en l'air à plusieurs reprises puis l'éteignit. Puis ils attendirent, anxieux, pas un bruit ne perçait le silence nocturne.

- Le signal !!

En effet une lumière brillait désormais au sein même des flots devant eux. La barque ne devrait plus tarder. Ils commencèrent à attraper Ysri toujours emballée dans sa couverture.

- Ils ont dû y aller fort sur le calmant, pouffa l'un des deux.

- Oui c'est sur et c'est fort heureux d'ailleurs. Nous n'aurions pu mener cette mission à bien avec une femelle hurlante à gérer.

- Écoute !

- Quoi ?

- Tu n'entends pas ?

- Des bruits de galop !

- La barque arrive. Vite commençons à nous avancer. Et ils saisirent à nouveau Ysri et la portèrent difficilement jusqu'à la rive.

- Vite, vite ! La barque arrivait glissant silencieusement sur les flots.

Au sommet de la dune, Mérim vit les deux hommes porter une forme longue ressemblant à un corps.

- Ne les laissez pas partir ! hurla-t-il, envahit par un mauvais pressentiment.

Les hommes lancèrent leurs chevaux dans la pente sableuse. La barque avait accosté et les ravisseurs, désormais quatre à bord, se mirent à ramer avec vigueur.

- Ils nous échappent, cria l'un des poursuivants. Et il attrapa son arc imité de ses compagnons qui tous tirèrent une bordée de flèches.

- Non ! hurla Mérim, ne tirez pas, ne tirez pas !!

Il était trop tard. La barque glissant prestement sur les eaux leur échappait et avec elle l'avenir de Hors.

Mérim sentit son cœur se contracter violemment, il vit l'horizon tanguer devant lui et glissa mollement de son cheval, évanoui.

Les fuyards accostèrent bientôt un lourd bateau, sur lesquels ils hissèrent Ysri, non sans mal, et la déposèrent dans une cabine sur une couchette.

- Capitaine, la marchandise est à bord, dis l'un des hommes à une silhouette qui se tenait en retrait. Nous pouvons appareiller.
- Bien, répondit-il, prévenez le commandant de lever l'ancre.

L'homme se dirigea vers la couchette où avait été disposée Ysri.

Elle reposait toujours endormie. Il défit lentement la couverture, pour la libérer. Il fut surpris de trouver une tâche sombre sur sa chemise. Il sentit son cœur étreint d'une sourde angoisse.

- Non, murmura-t-il.

Il enleva complètement la couverture et déchira la chemise, là où la tâche empoissait le tissu.

Une flèche était fichée dans le corps de la jeune femme, le sang écarlate coulant sur la peau claire. Un bout de flèche, sans doute brisé par ses hommes en la hissant dans le noir, dépassait du corps d'Ysri qui était blanche comme une morte.

- Non hurla-t-il. Non !! ça ne devait pas se passer comme ça !!!

LE REFUGE

Les jours suivants, Isolde et Loric reprirent leurs promenades quotidiennes comme si rien ne s'était produit. Orlise venait parfois avec eux. Isolde et elle étaient de plus en plus liées. Et bizarrement sa présence rendait l'ambiance moins pesante. Loric était plus sombre et distant que de coutume depuis le soir des fiançailles. Un jour Isolde décida de l'emmener au refuge.

Ce jour-là l'air était frais mais ils sentaient la chaleur des premiers rayons solaires sur leur dos. L'hiver laissait peu à peu la place au printemps. Seul le gazouillis des oiseaux et le pas des chevaux sur le sol troublaient le silence de ce début de matinée. Ils chevauchaient côte à côte, en silence comme souvent.

- C'est sur la gauche, dit Isolde.

Elle passa devant et s'enfonçant dans un bosquet de frêne, emprunta un sentier qui serpentait à travers les arbres. Loric la suivait, l'œil aux aguets comme toujours. Ils débouchèrent au pied d'une falaise qui les surplombait de son mur de granit. Elle était envahie de mousse et de végétations. Loric jeta un regard surpris à Isolde qui lui sourit et repoussant d'une main une bordée de plantes, fit avancer son cheval et disparut derrière le rideau végétal. Il la suivit. Ils avancèrent un moment, sinuant tous deux dans l'étroit couloir pierreux. Enfin la lumière se fit plus vive et ils débouchèrent sur ce qu'Isolde appelait son refuge. Ils mirent pied à terre près de la grotte.

- Nous y sommes ! dit-elle.

Il la regarda, elle était rayonnante, le soleil se reflétait dans sa chevelure et la joie qui étincelait dans ses yeux était communicative.

- C'est magnifique, dit Loric. Sans vraiment savoir s'il parlait d'Isolde ou de la verte vallée qui s'étendait devant eux.
- Comment avez-vous découvert cet endroit ?
- Par hasard, répondit-elle avec un regard mutin, j'y ai suivi un lapin dont j'ai fait mon dîner. Elle rit.

Ils mirent pied à terre.

- Viens ! et elle le saisit par la main l'entraînant vers la grotte. Voici ma demeure, dit-elle un grand sourire dévoilant ses dents satinées.

Ils pénétrèrent à l'intérieur ; Loric dut baisser la tête afin de ne pas se cogner à la paroi.

- Il y a tout ce qu'il faut ici.

Mais sitôt entrés elle lui reprit la main et le fit sortir. Se mettant à courir elle se dirigea vers la rivière. Ils s'assirent côte à côte toujours sa main dans la sienne. Elle sentait sa chaleur, et la dureté de ses doigts rugueux, habitués au maniement des armes. Lui s'émerveillait de la douceur de sa paume, de sa fraîcheur et de sa légèreté entre ses doigts.

- Personne n'est jamais venu ici. C'est un endroit où je me sens bien. C'est un refuge pour moi.

- Pourquoi m'y avoir amené ?

- Je ne sais pas trop...j'avais envie de partager ça avec toi.

Son visage était tourné vers lui. Elle détaillait le nez droit, les sourcils noirs, la mèche brune qui retombait sur son front, ses lèvres pleines auréolées d'une ombre et ses yeux, d'un noir si profond qu'elle était incapable d'en percevoir l'expression. Elle se leva d'un bond et s'approchant du ruisseau, ôta ses chausses et y pénétra lentement, relevant légèrement ses jupes pour ne pas les mouiller dans un geste à la fois hésitant et enjoué. L'eau était glacée. Il était assis et la regardait en silence.

- J'ai faim. Mangeons ! dit-elle. Elle était nerveuse.

Elle courut vers les chevaux et attrapa les nombreuses victuailles qui encombraient ses fontes. Elle sortit une miche de pain blanc encore tiède de la cuisson du matin. Des fruits, de la viande froide, et un fromage de chèvre entier. Elle sortit aussi une bouteille de vin que son père faisait venir de Lorivon où la terre était plantée d'excellents cépages.

Ils s'installèrent sur l'herbe et mangèrent.

- D'où viens-tu, lui demanda-t-elle ?

- De Gordnege, répondit-il.

Orphelin de père et de mère, il avait été élevé par ses grands-parents, modestes fermiers dans les contrées sud de Mercival. À leur mort, la ferme fut attribuée à une autre famille par le chef du village. Il eut le choix entre mourir de faim ou devenir soldat. Ce fut vite décidé. Il se présenta à Mercival, jura fidélité et protection à son seigneur et commença son entraînement.

Il lui parla de son enfance, puis de sa décision de rejoindre la garde de Mercival. Elle lui demanda plus de détail réalisant qu'elle découvrait un monde qu'elle côtoyait depuis sa naissance sans le connaître vraiment. Elle fut choquée lorsqu'il lui raconta le Probatio, puis sentit son cœur frémir quand il parla de la Disciplina et le Demostra l'impressionna fortement. Il racontait tout cela d'une voix calme, quasi monocorde, comme si la dureté de ce qu'il décrivait n'évoquait rien pour lui. Il lui sembla pourtant voir passer une ombre sur son visage quand il aborda la solitude et la douleur de la Disciplina.

Ils firent ensuite une promenade puis revinrent s'asseoir près de la rivière. Loric, semblait toujours sur la défensive, et ne quittant pas son rôle de garde il lui montrait le respect que lui imposait son rang. S'il s'attardait parfois à la regarder c'était toujours quand elle tournait la tête.

Isolde était mal à l'aise, elle n'arrivait plus à rester si près de lui sans imaginer sa main sur sa peau, ses lèvres contre les siennes. Depuis qu'elle avait compris qu'elle l'aimait et non qu'elle le haïssait ou le craignait, ainsi qu'elle l'avait longtemps pensé après la Cabare, chaque instant à ses côtés devenait une torture. Elle aimait tant être avec lui, elle se sentait si bien en sa compagnie. Mais ce n'était qu'un soldat, rien de plus qu'un soldat et avant tout elle était la promise d'Hartnid. Et puis Loric était toujours si impassible, il semblait si indifférent à tout, rien ne lui disait que ses sentiments puissent être payés de retour.

Orlise, sa servante le lui disait, oui. Mais qu'en savait-elle au fond ? Perdue dans ses pensées amères, Isolde ne vit pas Loric se lever et commencer à ranger leurs affaires.

- Princesse ? Elle s'extirpa de sa rêverie. Il faut y aller, le temps est en train de tourner, dit-il. Il affichait un visage, fermé, presque triste.

Elle se leva et il s'approcha pour l'aider à monter sur son cheval. Il se tenait derrière elle, immobile. Elle pouvait sentir l'odeur de cuir et d'homme qu'il dégageait, elle pouvait sentir sa chaleur contre son dos. Elle aurait tout donné pour qu'à ce moment-là il l'entoure de ses bras. Mais il était là, incapable de bouger, comme elle de monter sur son cheval. Cet instant lui parut durer une éternité. Par vingt fois elle manqua se retourner pour l'embrasser. Mais elle ne fit rien.

Et soudain la colère l'envahit, balayant tout le reste. Elle lui en voulait tant de cette rigueur constante. Elle se tourna vivement, les joues rosies par l'exaspération,

- Alors que fais-tu ?!! Aide-moi à monter !

Et c'est quand leurs yeux se croisèrent qu'elle comprit son erreur. Son regard reflétait une telle douleur, il trahissait un tel désir quelle se mordit les lèvres pour ne pas pleurer.

Et alors qu'il l'aidait à se mettre en selle, un éclair d'une violence inouïe déchira le ciel, aussitôt suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Une chape de pluie s'abattit sur leurs épaules, alors qu'autour d'eux les éclairs s'enchaînaient à une fréquence apocalyptique.

- La grotte ! cria Loric, venez !

Il la prit par la taille et la posa à terre, saisissant les rênes de leurs montures et l'attrapant par la main ils coururent vers la petite grotte. Ils se précipitèrent à l'intérieur, non sans mal, les chevaux terrorisés ne cherchant qu'à rompre leurs liens.

Enfin ils furent à l'abri, leurs vêtements dégoutants d'eau créaient une large flaque sur le sol sablonneux de la caverne. Loric alluma une chandelle. Ils se regardèrent, leurs cheveux collés sur les tempes, le cœur encore battant d'excitation et ils partirent d'un grand rire, de soulagement d'abord, puis de joie. Et alors que la dernière note de rire s'éteignait sur leurs lèvres, il s'approcha d'elle, l'entoura de ses bras, plongea ses yeux sombres dans les siens et sans un mot, il l'embrassa. Doucement, si doucement, si délicatement qu'elle se sentit défaillir. Puis il l'embrassa vraiment, plus avidement, mais avec tant de douceur qu'elle aurait souhaité que ça ne s'arrête jamais.

Pourtant ça s'arrêta. Il s'écarta, aussi soudainement qu'il l'avait étreinte. Et lui tournant le dos il s'appuya contre la paroi, comme pour reprendre son souffle, la tête inclinée, le corps vibrant de désir contenu. De ses cheveux s'écoulaient de lourdes gouttes qui formaient de petits cratères dans le sable du sol.

- Je suis désolé. Je n'aurais pas dû. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Pardonnez-moi, dit-il d'un ton rauque.

Isolde pantoise était plantée là au milieu de la grotte, les vêtements collés par la pluie, le visage ruisselant et les cheveux emmêlés.

- Je dois allumer un feu, reprit-il en la voyant ainsi. Otez vos vêtements si vous ne voulez pas attraper la mort.

Et il sortit de la grotte, sous la pluie toujours battante et les éclairs qui zébraient le ciel. Isolde fit ce qu'il dit. Elle ôta ses vêtements et s'enveloppa de la couverture qui recouvrait la paille.

Elle sentait encore sur ses lèvres le baiser de Loric.

Il revint peu après, elle n'avait pas bougé, assise près du foyer éteint, le regard plongé dans le vide.

- J'ai trouvé du bois, dit-il essoufflé, il est un peu mouillé mais ça devrait faire l'affaire.

Ses boucles alourdies par le poids de l'eau pendaient le long de son visage ajoutant à l'air misérable qu'elle lisait dans son regard. Elle ne l'en trouva que plus beau et plus désirable. Il lança péniblement une petite flambée dont les flammes joyeuses réchauffèrent immédiatement l'atmosphère de la grotte.

Près du petit feu il ôta son surcot de cuir, puis sa chemise. Isolde ne bougea pas, continuant de le dévisager sans aucune gêne. Il dévoila un torse à la peau brune couturé de cicatrices par endroits, où chaque muscle se dessinait aux flammes du foyer dans un jeu d'ombre et de lumière. Il s'assit de l'autre côté du feu, à l'opposé d'elle. Comme s'il craignait de ne pouvoir se contenir s'il s'approchait trop.

Isolde se leva et alla s'asseoir à côté de lui. Si près de lui que leurs jambes se touchaient.

- Après la Cabare, je t'en ai terriblement voulu, j'ai été si humiliée, j'ai eu si mal que j'ai cru ne pas réussir à oublier. J'ai pensé à toi, tous les jours, sans même te connaître, chaque nuit ton visage revenait dans mes rêves et tu m'infligeais la même douleur. Et quand tu as été en face de moi, tout s'est évaporé, en un instant comme s'il n'y avait rien eu. Ta seule présence à mes côtés était une évidence. Elle débitait tout cela à mi-voix, sans le regarder. Tisonnant mollement le feu du bout d'une branche. J'ai cru que je pourrais te haïr et te mépriser ajouta-t-elle. Mais je n'en ai plus eu envie. Le soir où nous étions dans le parc, quand Hartnid est venu nous rejoindre, je ne voulais pas te blesser. Au contraire, j'avais peur qu'il te fasse du mal.

Il passa un bras autour de ses épaules et l'attira contre lui. Elle appuya sa tête sur son épaule, il pouvait sentir l'odeur de la pluie dans ses cheveux. Alors elle tourna son visage vers lui. Les flammes faisaient danser des ombres rougeoyantes sur sa peau. Il la regardait le plus simplement du monde mais dans ses yeux elle vit de l'amour. Elle approcha ses lèvres des siennes. Il se pencha instinctivement, pour répondre à son appel.

Dehors le ciel était si sombre que la nuit semblait déjà là. L'orage grondait au loin et la pluie battait le sol de ses gouttes cristallines. Dans leur abri, Isolde et Loric

ne sentaient pas la pluie, ils n'entendaient pas l'orage. Il ne voyait qu'elle, elle ne voyait que lui. Leurs regards rivés l'un à l'autre, leurs bouches unies, étroitement enlacés, ils ne formaient qu'un seul et même être dans un sentiment de complétude totale.

Pourtant avec une infinie tendresse Loric se dégagea des bras d'Isolde. C'était sans doute ce qu'il avait eu à faire de plus dur dans sa vie. Isolde le retint, comme si sans lui elle ne pouvait désormais plus respirer.

- Je ne suis rien de plus qu'un soldat, dit-il avec douceur. Mais j'ai un sens de l'honneur et je ne mériterais plus ton estime si je faisais ça.

Isolde se redressa, la bouche tremblante, les yeux emplis de larme.

- Mais tu ne comprends donc pas ! explosa-t-elle. Tu ne comprends pas que dans quelques jours je serai livrée à un autre homme ? Livrée, vendue, donnée, forcée, salie. Cela ne te fait rien ? Puis se radoucissant : c'est à toi que je veux être. Partons, fuyons tous les deux. Nous prendrons le bateau pour les terres de l'Au-delà mer.
- Je ne peux pas. Il avait dit cela d'un ton doux. Il ne la regardait plus. Ses yeux fixaient le sol sans le voir. J'ai prêté serment. Je ne peux me parjurer.
- Alors tu vas laisser un autre homme salir celle que tu aimes ? dit-t-elle, sa voix se brisant dans un sanglot.

Il ne répondit pas.

LE MARIAGE – LORIC

Le printemps s'était installé et la date fatidique vint.

Hartnid avait quitté Lorivon deux jours auparavant. Arrivé à Mercival le matin même, il n'était pas venu voir Isolde.

Ce matin-là, Isolde et Loric avaient quitté le château très tôt. Le soleil se levait à peine, étirant mollement ses premiers rayons à l'horizon. La fraîcheur de la nuit avait déposé son voile de rosée sur le paysage. Tous deux étaient distants, sombres et silencieux.

Malgré toutes ses bonnes résolutions Loric était nerveux. Une profonde douleur l'oppressait, ne le quittant plus, plus intense chaque jour. Il tentait de se contraindre à ne pas penser à ce que ce jour allait amener.

Aujourd'hui, Isolde, allait épouser Hartnid.

Isolde, il l'avait aimé dès qu'il l'avait vu. Il avait subi mille maux après la Cabare, hanté lui aussi par ce qu'on l'avait contraint à faire. Et puis toutes ces mois merveilleux passés en sa compagnie. Merveilleux, autant que douloureux. Tant de désir, tant de frustration. Et tant de plaisir à la voir tous les jours, l'entendre lui parler des lieux où elle aimerait aller galoper, des plantes qu'elle avait découvert lors d'une promenade. Caresser son profil du regard, sentir son odeur, la douceur de sa peau. Il passerait sa vie à écouter sa voix chaude.

Aujourd'hui Isolde allait appartenir à un homme.

Aujourd'hui il la perdrait.

Aujourd'hui un homme prendrait sa virginité. Et cet homme ce n'était pas lui.

Il fallait qu'il arrête, ces pensées le rendaient fou. L'idée d'Hartnid posant ses mains sur elle lui donnait des envies de meurtre

Mais quel droit avait-il ? De trahir son roi, de violer son serment, de spolier un royaume, de voler à Isolde la vie qui était la sienne ?

Hartnid était un prince après tout, respecté et admiré de tous. Il était évident qu'il était l'égal d'Isolde. Et tous deux étaient promis à un destin grandiose.

Et il restait sombre ruminant ces amères pensées.

Isolde, elle, tentait d'imaginer que la fin de la journée n'arriverait pas. Que ça ne pouvait pas se produire. Il se passerait quelque chose. Elle ne pouvait concevoir que sa vie puisse lui échapper sans qu'elle ne pût rien faire pour la changer. Elle aurait voulu profiter d'être avec Loric, le sentir près d'elle, avec elle.

Mais l'écart qui s'était creusé entre eux, depuis ce jour au refuge, lui semblait désormais infranchissable. Loric s'était muré dans une froideur polie et ne s'en départissait pas.

Ils passèrent la matinée au refuge. Échangèrent peu de mots mais se tinrent côte à côte comme si la proximité de leurs corps pouvait apaiser la souffrance de leurs cœurs.

- Je pense que c'est le dernier jour que nous passons ensemble, dit soudain Isolde d'une petite voix. Dès lors que je serais l'épouse du prince Hartnid, mon père n'aura plus de raison de me faire surveiller. Et ma garde reviendra j'imagine à mon époux.

- Oui, je vous souhaite beaucoup de bonheur, répondit-il d'un ton froid.

Cette réponse la submergea. Écrasant plus encore son cœur oppressé dans un étai glacé. Elle plongea son regard dans le sien.

- Et là, si je fuyais à nouveau, maintenant, me retiendrais-tu ?

Il marqua un temps avant de répondre et détournant les yeux :

- Oui.

Les alentours du château étaient encombrés d'une joyeuse agitation. Des tentes multicolores abritaient les garnisons des différentes familles nobles invitées au spectacle, le peuple s'y mêlait dans un joyeux mélange, où l'odeur de la viande grillée, le caquetage des poules, les hennissements des chevaux et les rires gras s'entremêlaient. Ils se frayèrent un chemin dans toute cette populace, Isolde sous sa large mante, Loric près d'elle, la main sur la garde de son épée, le visage sévère, l'œil attentif. Ils pénétrèrent dans la première enceinte où ils trouvèrent la même joyeuse pagaille. Cela durait depuis quelques jours maintenant. Petit à petit chacun s'était installé pour assister à l'événement. Ce mariage était attendu depuis si longtemps, il représentait la consécration d'une récente mais solide amitié entre Mercival et Lorivon comme entre leurs rois.

L'heure était à la fête et chacun comptait bien en prendre son comptant. Enfin ils atteignirent les écuries où ils laissèrent leurs montures aux soins des palefreniers. S'engageant dans l'étroit escalier qui menait à ses appartements, Isolde se sentit faible. Elle marqua une pause. Loric l'aïda à gravir les marches étroites en lui tenant la main. Il croisa son regard, il y vit tant de détresse que son cœur lui fit mal. Et dans la sombre humidité de cet escalier il l'enlaça, plaquant son dos contre la pierre froide et l'embrassa comme si dans ce baiser il pouvait lui insuffler toute la force qui était la sienne, lui dire tout ce qu'il s'interdisait. Elle sentit son cœur battre contre le sien dans sa poitrine, son corps chaud et sa bouche si ardente. Son souffle s'accéléra, elle se sentit prise d'une furieuse envie qu'il relève sa robe, qu'il entre en elle, comme un irrépressible besoin de le sentir enfin. La chaleur qui l'envahissait rosissait ses joues, pendant que sa tête horrifiée la sommait de revenir à la raison. Elle perdait pied, manquant d'air elle commença à faiblir. Elle devint une poupée de chiffon dans les bras de Loric qui, pris de remords l'emporta, se reprochant amèrement son manque de contrôle.

Rapidement il grimpa les marches restantes puis s'adressant aux hommes en faction :

- Ouvrez la porte, la princesse se sent mal.

Loric étendit Isolde sur son lit, contrarié de ne pas trouver Orlise.

- Allez chercher sa servante, ordonna-t-il aux gardes.

Et fermant la porte il revint vers elle. Il se sentait tellement coupable et à la fois fou de frustration. Isolde était immobile, les yeux clos, les joues roses et les lèvres encore humide de ses baisers. Il se détourna.

Orlise entra.

- Que s'est-il passé ?

Elle se précipita vers Isolde puis se dépêcha de tremper un linge et de bassiner ses tempes. Isolde ouvrit les yeux. Elle chercha immédiatement Loric du regard. Orlise passa de l'un à l'autre avec un air interrogateur comprenant qu'il s'était passé quelque chose.

- Je vais préparer votre bain, dit-elle en s'adressant à Isolde. Et elle passa dans la pièce à côté.

Isolde se demanda comment une seule journée pouvait rassembler la plus grande joie et le plus grand malheur qui soit. Elle regardait Loric qui était immobile face à elle. Son visage fermé était triste, ses yeux brillants d'émotion semblaient dire qu'il n'y arriverait pas.

LE MARIAGE – HARTNID

Il avait tant attendu ce moment, il y avait tant pensé. L'expédition avait été éprouvante, tous ces corps brulés, cette odeur qui ne quittait pas ses narines malgré le retour au château de Lorivon. Ses compagnons et lui étaient épuisés et contrariés de n'avoir pu trouver les responsables de ces exactions.

Hartnid avait quitté Lorivon l'avant-veille avec son père. Ils avaient chevauché avec toute la cour, il avait été établi dès le début que le mariage se ferait au château de Mercival.

Ses amis étaient du voyage bien sûr. Joyeux et bruyants comme toujours, ils chevauchaient aux côtés du prince. Et lui comme eux fanfaronnait, après tout c'était un grand jour. C'était aujourd'hui qu'il verrait le bout de ses souffrances. Aujourd'hui il tiendrait Isolde dans ses bras, elle serait sienne pour toujours. Elle ne pourrait plus l'éviter, elle devrait l'aimer qu'elle le veuille ou non. Ce soir...la simple idée d'être seul avec elle lui brouillait l'esprit. Il s'enivrerait aujourd'hui ou plutôt non il faudrait qu'il reste sobre, qu'il soit en possession de tous ses moyens, pour la faire souffrir, pour qu'elle ressente cette douleur qui était la sienne depuis qu'il l'avait rencontrée. Il essayait de se contenir mais son sang bouillait littéralement dans ses veines. Tout était prétexte à folie, et il entraîna ses compagnons dans une course effrénée, talonnant sa monture jusqu'à ce que l'écume lui couvre le poitrail. Fevral se mit à sa hauteur en riant et fit dévier son cheval pour le bousculer, Hartnid lui rendit la politesse. Le vent fouettait leurs visages brunis par les longues chevauchées et jouait avec leurs chevelures comme pour en faire des étendards.

- C'est un grand jour, lui dit Thibaud qui se plaça à ses côtés.
- Oui, répondit Hartnid avec un sourire qui se voulait convaincant.

Pourquoi ce malaise vague, pourquoi cette impression de douleur à venir.

Les quatre amis firent halte dans une auberge qui se tenait sur le chemin. Ils avaient pris une avance certaine sur la troupe. Ronail menait une longue colonne qui progressait lentement. C'est qu'on était chargé. Il y avait du monde, les seigneurs de Lorivon, leurs femmes, les enfants, les domestiques des uns et des

autres, les damoiseaux et demoiselles de la cour, les valets de pieds, valets d'écurie, les valets de chambre, les cuisiniers, les chevaux, les chiens, les animaux, les cadeaux de noce, les fourrures, l'or, les tentes, le fourrage, les fûts, la vaisselle et toute une joyeuse pagaille, encadré d'une forte garde de soldats lourdement armés.

L'auberge était propre quoiqu'un peu petite. L'allure des quatre jeunes gens renseigna immédiatement le propriétaire quant à la qualité de ses hôtes, ainsi s'empressa-t-il de les accueillir.

- Soyez les bienvenus mes beaux seigneurs !
- Donne-nous à boire !

Il les installa à une table un peu à l'écart. Il n'y avait guère plus de quelques voyageurs, ou travailleurs installés çà et là, engloutissant leur soupe fumante.

- Sers-nous du vin ! aboya gaiement Éraseal, aujourd'hui est un grand jour. Votre prince prend femme ! J'espère qu'il y aura de belles demoiselles ce soir, dit-il pour lui-même. Peut-être votre fiancée a-t-elle quelque amie pas trop farouche ? ajouta-t-il en faisant un clin d'œil à Hartnid.

Le regard sombre qu'il affichait lui remit en mémoire l'humeur de ce dernier quand on parlait de sa fiancée et il s'empressa de se détourner.

- Hum...aubergiste, on a soif ! cria-t-il en tapant sur la table pour se donner une contenance.
- J'ai ouï dire que la princesse, en plus d'être fort belle, est cultivée dit Thibaut. Hartnid pensez-vous que je puisse échanger avec elle sur quelques points ?
- Sans doute, grommela Hartnid.

L'ambiance que tous auraient souhaitée joyeuse devenait pesante. Et si Fevral en devinait la cause, les deux autres eux ne s'expliquaient guère la morosité du prince.

Pourtant le vin fit bientôt son effet et une certaine forme d'allégresse gagna la tablée. On revenait sur des souvenirs de chasses et des anecdotes croustillantes partagées par les quatre amis durant leur jeunesse. Même Hartnid finit par se déridier. Quand ils eurent vidé quelques pichets il donna le signal du départ.

- Tout est près de votre côté ? demanda-t-il discrètement à Fevral et Éraseal au moment où ils sortaient.
- Oui, répondirent-ils en chœur.
- Parfait, conclut Hartnid.

LE MARIAGE – ISOLDE

L'arrivée de la troupe à Mercival fut joyeuse, la cité avait été parée de ses plus beaux atours. De longs draps colorés tendaient les murs des maisons, les rues avaient été nettoyées et des jonchées de fleurs odorantes remplaçaient l'habituel fumier sur le sol.

Isolde assista à leur arrivée depuis ses appartements. Son statut de future épousée la contraignait en ce jour à de nombreux préparatifs. Sa mère lui avait rendu visite dès son retour et avait passé un long moment en sermons et élucubrations diverses sur les devoirs d'une épouse. Sa Dame de maintien, ensuite était entrée accompagnée de trois matrones bien décidées à faire d'elle une mariée digne du futur roi qu'elle allait épouser. Isolde se laissa donc faire. Laver, coiffer, vêtir. Elle ne prêta pas même attention à la tenue qu'on lui fit enfiler. Son esprit tout entier était accaparé tour à tour par de sombres puis de brûlantes pensées.

Elle ne cessait de penser à Loric, à leurs baisers et une chaleur étrange s'allumait en son sein. Puis c'est l'image d'Hartnid qui s'imposait et avec elle une angoisse indéfinie.

Elle sortit de sa torpeur en entendant sonner les cloches à pleine volée. L'heure était venue.

Le bâtiment était magnifique, les longues colonnes de marbre étaient ceintes de fleurs fraîchement coupées, les violettes le disputant aux jonquilles, aux roses veloutées et aux iris. Les murs tendus de velours et de soies. Des centaines de cierges brulaient en crépitant, malgré la lumière de ce printemps tout neuf qui pénétrait par les vastes baies.

Tous étaient là, les vassaux, les amis, les quémandeurs, les profiteurs, les lointains cousins, les neveux, les nièces, les frères, les sœurs, la famille, les nobles, les moins nobles, les riches et les moins riches. Les pauvres aussi, dans un espace réservé. Seule la famille royale n'était pas de la fête, Sa Sérénissime s'étant fait excuser arguant une maladie contagieuse des héritiers impériaux.

La salle était pleine à craquer. De tout côté qu'elle regarda Isolde ne vit que des tissus riches et soyeux, colorés et ornés de bijoux. La foule était telle que les femmes étaient au bord de la pamoison, les hommes les soutenaient de leur mieux, rouges et le souffle court, engoncés dans leurs costumes d'apparat. Les invités de marque se tenaient sur une estrade.

Un tapis de velours cramoisi avait été déroulé entre les rangées de chaises, menant à l'autel de pierre grise. De part et d'autre, en tenue de parade, les gardes permanents du roi étaient répartis en deux rangées. Hartnid était là aussi. Les traits tirés, mais souriant il était absolument superbe. Vêtu d'un surcot de velours bleu nuit, de braies noires et d'un mantel assortit. Paré de lourds bijoux enchâssés de pierres flamboyantes, il avait tout du prince de haut rang. Dès son arrivée dans la salle Isolde chercha Loric des yeux.

Elle fût immédiatement happée par son père qui, lui prenant le bras, la conduisit devant le tapis de velours cramoisi pendant que l'orgue entamait un air solennel. Le silence se fit dans l'assemblée. Isolde avançait au bras du roi Greolor, droite, la mine grave. Elle portait une robe de soie grise brodée de perles et sa tête était couronnée d'un diadème d'or blanc ciselé. Elle le vit enfin : Loric faisait partie des gardes en faction le long de l'allée centrale. Son regard accrocha le sien, désespéré mais elle réussit à passer devant lui sans tourner la tête.

Hartnid ne la quittait pas des yeux. Comme lors de leurs précédentes rencontres elle se sentait brûlée par son regard. Arrivés devant l'autel, Greolor mis la main d'Isolde dans celle d'Hartnid avec un sourire de contentement à l'adresse de ce dernier. Isolde retenait son souffle, elle ne voulait pas que le prince puisse sentir le tremblement de sa main. Il lui sourit et la salua avec l'élégance qui lui était coutumière et lorsqu'il lui désigna son siège il se pencha vers elle et lui chuchota à l'oreille :

- Je vous avais dit que vous seriez mienne.

Il sentait le vin.

La cérémonie, fut longue, et longues et nombreuses les litanies à la gloire du Créateur. L'autel croulait sous le poids des cierges comme l'Officiant sous le poids des bijoux.

- Que le Créateur dans son immensité et sa gloire soutienne votre union, chevota le digne prélat pour clore son oraison.

Alors, l'Assistant et ses seconds se placèrent devant les époux auxquels ils présentèrent quatre coupelles dorées. Dans la première Isolde et Hartnid prirent chacun leur tour de la terre et répétèrent ensemble :

- Avec cette terre, je Te touche.

Puis ils burent de l'eau dans la coupelle suivante.

- Avec cette eau, je Te comprends.

Puis ils passèrent leurs mains au-dessus d'une flamme.

- Avec ce feu, je Te vois.

Enfin la dernière coupelle, vide :

- Avec cet air, je Te sens.

Isolde, elle, suffoquait. La chaleur lui faisait tourner la tête, la présence d'Hartnid à ses côtés l'oppressait, le regard de Loric dont elle sentait le poids sur sa nuque la glaçait, imaginant le supplice qui devait être le sien. Pourtant elle tint bon.

- Devant le Créateur et avec la bénédiction de mon père et de ma mère je t'épouse et t'appartiens.

Était-ce bien elle qui avait prononcé ces mots, la formule rituelle qui faisait d'elle la femme d'un homme qu'elle redoutait ? Elle se sentit défaillir de nouveau. Elle reprit un peu ses esprits. Elle était l'épouse du prince Hartnid.

À l'issue de la cérémonie, on signa le Grand Livre des unions et le pain et le vin furent distribués à chacun, scellant l'union aux yeux de tous devant le Créateur. Les musiciens entonnèrent un air gai sur lequel chacun fut invité à rejoindre le banquet qui était prévu.

L'humeur était à la liesse. C'est un soleil radieux qui bénissait les noces de son éclat joyeux. Le banquet fut servi en extérieur, où étaient organisés de nombreuses joutes et combats. Hartnid y prit part et remporta sans surprise tous ses duels. Il était rayonnant, du moins il semblait l'être. Sa haute stature

supportait avec puissance une armure étincelante. Il frappait ses adversaires avec violence et, faisant cabrer son énorme cheval bai aux longs crins noirs, riait féroce à chaque victoire.

Isolde était souriante aussi, en façade. Elle ne quittait pourtant pas des yeux Loric qui était assigné à la garde du roi sur la tribune royale. Il était pâle, le visage fermé, ses yeux noirs semblaient plus sombres encore si tant est que cela fût possible.

Quand la journée fut bien avancée, Isolde fut priée de regagner ses appartements, suivie de deux soldats, afin de changer de tenue pour le banquet du soir.

Orlise délaça sa robe et lui ôta son diadème.

- Laisse-moi quelques instants Orlise, j'ai besoin de me reposer, dit-elle.

Orlise acquiesça et quitta la pièce. À peine eut elle fermé la porte qu'Isolde éclata en sanglots convulsifs, mesurant toute l'ampleur de ce qui venait d'être fait. Toutes ses pensées allèrent vers Loric, et elle ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'il allait franchir sa porte et l'emmener.

L'heure des festivités du soir arriva. Isolde rejoignit la salle principale, arborant une nouvelle tenue et de riches bijoux. Son teint était clair, son visage marqué mais elle souriait, répondant aux saluts qu'on lui adressait. Hartnid s'avança pour la mener à sa place à la table d'honneur. Lui aussi s'était changé et bien qu'il eût passé l'après-midi à jouter il ne semblait pas souffrir de fatigue.

Les longues tables étaient garnies de mets de toute sorte, fumants et appétissants. Sucré et salé se mêlait dans une symphonie de couleurs et d'odeurs. Les convives nombreux et forts gais riaient, buvaient et se servaient de-ci de-là. Des musiciens jouaient des airs entraînants. Isolde et Hartnid placés côte-à-côte ne s'adressaient pas la parole. Sollicités chacun par les nombreux invités. Isolde avait l'estomac noué, elle se sentait terriblement vulnérable. Elle ne pouvait rien avaler, souriait et sentait monter l'angoisse à mesure que les heures passaient.

Chacun des seigneurs de Lorivon et de Mercival, défilèrent devant eux pour leur faire leur compliment et assurer aux jeunes époux la joie que leur procurait l'union des deux royaumes.

Après le repas on dansa. Ainsi que le voulait la tradition Isolde et Hartnid procédèrent à l'ouverture du bal. Ils n'avaient pas échangé d'autre mot depuis la signature du registre. Le simple contact de la main de son époux sur ses reins tendit Isolde. Là, pas plus qu'avant, ils ne parlèrent ni même n'échangèrent un regard. Ils formaient un couple d'une élégance et d'une beauté parfaite, virevoltant avec grâce, suscitant de toute part des commentaires admiratifs.

- Quel couple royal !

- Ils sont fait l'un pour l'autre !

- Quelle aubaine pour nos royaumes ! Qu'un héritier vienne vite consolider cette union !

Les commentaires parvenaient aux oreilles des danseurs, flattant l'un et affolant l'autre. Isolde n'avait jamais eu autant envie de fuir qu'à cette minute. Le souffle de son époux sur sa joue, ses bras qui l'encerclaient lui donnait la nausée. Pourtant, une fois encore elle se reprit, et ne laissa rien paraître de ce qui se jouait en elle.

La démonstration terminée, le couple regagna sa place. Hartnid, se tourna vers Isolde comme s'il allait parler, hésita puis se détourna.

La nuit était bien avancée et l'on vit entrer en procession les matrones qui venaient chercher la jeune épousée pour la préparer à la consommation de l'union. Escortées de vivats, de rires gras et de jeux de mots salaces. Chacun avait bien mangé et bien bu. Les bonnes femmes entourèrent Isolde et l'invitèrent à se lever. À sa peur s'ajouta l'humiliation du moment, lui faisant rougir les joues en même temps que la colère se rallumait en son sein. Elle jeta un regard noir à Hartnid, qui lui répondit par un rictus indifférent.

Au moment de quitter la salle elle chercha Loric, affolée, et quand elle croisa son regard elle crut qu'elle allait défaillir. Il était blême et la violence qu'elle lut dans ses yeux, lui serra le cœur plus encore que ce qui était à venir.

LORIC

Loric avait regagné le quartier des officiers. Son tour de garde était terminé. Otant son uniforme, il se jeta sur la couche qui lui servait de lit, cherchant la paix dans le sommeil. Mais il ne le trouvait pas et passait inlassablement de la tristesse à la colère, de l'accablement à la rage et bientôt la rage seule subsista. Une haine pernicieuse répandant son fiel en son sein, conseillère du Vilain et de la violence. Il avait vu le regard d'Isolde, effrayé, suppliant, c'était un regard de bête traquée.

Elle doit être avec Hartnid maintenant. Dans son lit...

Il ne pouvait pas, il ne le supporterait pas, plutôt tout perdre. D'un bond il sauta de sa couchette et enfilant son surcot de cuir, il prit son épée et se faufila dans les couloirs.

Il ne le laisserait pas la toucher. Il le tuerait s'il le fallait et il emmènerait Isolde loin de Sombrelive.

Il croisa Orlise qui fut heureuse de le voir.

- Je vous cherchais ! lui dit-elle vivement.
- Qu'y a-t-il ?
- C'est la princesse. Il y a un souci.
- Un souci ! Quel souci ?
- Venez, il faut faire vite ! et elle partit devant.

Il se précipita à sa suite le cœur battant la chamade, imaginant le pire.

Ils empruntèrent une volée de marches puis une autre et encore une autre s'enfonçant toujours plus dans les profondeurs du bâtiment.

- Mais enfin où est-elle ? demanda Loric
- Vite, vite ! se contenta de répondre Orlise essoufflée, et elle pressa encore le pas.

Bientôt ils débouchèrent sur un couloir sombre. Les murs de pierre sale suintaient d'humidité et un silence spectral empoissait l'atmosphère. Loric déglutit

péniblement. Ce lieu n'était pas sans lui rappeler les horreurs de la Disciplina qui avait marqué sa formation de soldat.

Orlise décrocha une torche fixée au mur. Le sol était pavé de grosses pierres irrégulières et glissantes, ils avancèrent plus lentement, leurs pas résonnants dans le profond passage.

- C'est ici, dit la jeune fille, en s'arrêtant devant une forte porte de bois renforcée de ferrures à gros clous.

Elle poussa la porte et s'effaça pour laisser passer Loric.

- Elle est là au fond, lui dit-elle dans un chuchotement anxieux et désignant la pièce sombre qui s'ouvrait devant eux.

Il lui prit la torche et s'avança prudemment dans la pièce.

- Isolde ? appela-t-il tout bas.

Un claquement sourd lui répondit. Il fit volte-face et vit la porte fermée.

- Orlise ! hurla-t-il Orlise ! Que se passe-t-il ?

Il n'y avait plus personne pour lui répondre et ses cris étouffés par les murs épais se perdaient dans les dédales des entrailles du château de Mercival.

Il donna de grands coups dans la porte, brisant même son épée en tentant de la forcer. Rien n'y fit.

Il était piégé.

HARTNID

Un grincement éveilla Loric. La porte s'ouvrit et, en un instant, deux hommes lui lièrent ses poignets à un anneau fixé au mur. Clignant des paupières devant la lumière qui l'aveuglait, il distingua trois hommes.

- Tu crois que je n'ai rien vu ? aboya une voix haineuse en s'approchant de lui et un coup violent accompagna cette question. Il sentit sa tête cogner contre la pierre et un filet de sang chaud couler le long de sa nuque. Tu t'imagines qu'un moins que rien dans ton genre peut, ne serait-ce que lever les yeux sur mon épouse ? ! et un autre coup lui coupa le souffle cette fois.

L'attrapant par les cheveux l'homme lui fit relever la tête, plantant son visage devant le sien avec un air goguenard.

- Et oui car c'est ma femme maintenant, n'est-ce pas ? As-tu apprécié la cérémonie ? Et la fête ? c'était à ton goût ?

Nouveau coup plus violent encore qui lui ouvrit les lèvres diffusant dans sa bouche le gout ferreux du sang.

- Hartnid, articula Loric avec peine, un flux de haine envahissant ses veines.

Les deux autres hommes se tenaient en retrait, les torches en main. Il lui était difficile de distinguer leurs visages.

- J'ai vu ton petit manège, je t'ai vu la regarder, TOUTE LA JOURNÉE !!! hurla-t-il et il lui asséna un coup d'une violence qui le sonna partiellement et tu crois que je ne suis pas au courant de vos petites balades !!
- J'obéissais...aux ordres du roi, cracha Loric en même temps qu'un filet de sang s'échappait de sa bouche.
- Et bien désormais c'est à moi que tu obéiras : tu ne t'approches plus d'elle !! plus jamais et il se mit à le frapper à coups redoublés.
- Prince, avança l'un des hommes prudemment, allez-y doucement...
- Tu ne t'occupes pas de ça Éraseal, répondit-il sèchement allez faire le guet et prévenez-moi quand mon épouse sera prête.

Il revint vers Loric qui, le souffle court, le crâne vrombissant de douleur, tentait d'y voir clair à travers le sang qui lui brouillait la vue.

Plus calme Hartnid reprit :

- Elle te plait ça je peux le comprendre. Elle est très belle, vraiment. Et si pure, si innocente. Il ricana. Plus pour très longtemps. Tu sais ce qui va se passer quand je quitterai cette pièce ? Interrogea-t-il, un sourire mauvais sur les lèvres. Je vais te le dire. Je vais monter dans ma chambre et j'y trouverai MA femme, la belle Isolde vierge et soumise, comme l'agneau du sacrifice. Et je la prendrai et je la ferai crier pour lui montrer ce que c'est qu'un homme. Pendant que toi tu pleureras, comme le moins que rien que tu es, en ruminant tes échecs.
- Laisse-la ! Ne la touche pas tu m'entends ?! rugit Loric dans un sursaut de haine. Je te tuerais, je t'interdis de la toucher !

Hartnid partit d'un grand éclat de rire.

- Tu m'interdis ? ricana-t-il, mais comment le pourrais-tu ? Isolde est mienne désormais, nous sommes unis devant tous et devant le Créateur. Elle m'appartient et je compte bien en faire ce qui me chante. Quant à toi, compte sur moi pour te faire transférer au plus tôt dans un de poste reculé aux frontières du royaume.

Et il lui asséna un coup de poing qui lui fit perdre connaissance.

Hartnid sortit. Éraseal et Fevral l'attendait.

- Laissez-le moisir ici jusqu'à demain. Vous viendrez lui ouvrir au petit matin. Je ne voudrais pas qu'il rate son tour de garde, ajouta-t-il en ricanant.
- Bien, répondit Fevral.
- Où est la servante qui l'a amené ici ?
- Elle est retournée à son service. Elle ne dira rien soyez-en assuré, répondit Éraseal. Elle vous fait dire que la princesse est prête, elle a été amenée dans votre chambre.
- Parfait.

LA NUIT DE NOCES

On l'avait déshabillée, lavée et parfumée. On lui avait ensuite enfilé une fine chemise de coton blanc qui lui descendait jusqu'aux pieds et on l'avait laissée tremblante sous les épaisses fourrures qui couvraient la couche. Il ne s'était encore rien passé que déjà elle suffoquait, son cœur semblait tenter d'échapper à sa poitrine comme si en en sortant il pouvait changer ce qui allait advenir. Isolde fixait la porte, les yeux plissés, redoutant de la voir s'ouvrir.

Puis il fut là, imposante silhouette qui semblait emplir toute la pièce de son ombre. Comme les carnassiers la nuit, elle voyait luire légèrement ses pupilles bleues qui viraient au marine. Soudain sa propre immobilité lui sembla insupportable, elle se leva, posa son pied nu sur le dallage glacé et resta debout, les bras pendants nerveusement le long de ses hanches, le fixant sans pouvoir détourner le regard. Il commença à se déshabiller, ôtant calmement son surcot de velours puis sa chemise, dévoilant un torse large et musculeux. Il garda ses braies commençant à les délayer. Sans un mot il s'approcha d'elle, la dominant de sa haute stature. Un sourire inquiétant flottait sur ses lèvres et ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Il s'arrêta à quelques pas, comme s'il craignait que l'instant ne s'évanouisse comme les rêves trop souvent faits qui s'achèvent brusquement lorsqu'on atteint le but. Le temps leur sembla figé. Chacun se jugeait, avec ses craintes et ses envies. Manifestement si la crainte dominait Isolde, l'envie luisait sauvagement dans les yeux d'Hartnid.

Et soudain le voile posé sur la scène se rompit. Il la prit dans ses bras, courbant son large dos pour atteindre sa bouche. Il la serra puis la serra plus fort, elle tenta de reculer pour reprendre son souffle, pour avoir l'illusion de maîtriser quelque chose. Pour rompre l'excitation qu'elle sentait croître en lui comme une vague d'énergie qui frappe se retire et frappe plus fort encore. Mais Hartnid était comme ces loups trop longtemps privés de nourriture, il était bien décidé à prendre ce qui lui revenait de droit.

- Laissez-moi ! haleta-t-elle. Lâchez-moi, je vous hais ! elle avait hurlé ces derniers mots avec toute la peur et la colère qui l'emplissait à cet instant. Et le repoussant violemment elle recula vivement.

Il marqua un temps d'arrêt, surpris par la violence de sa haine à son égard, profondément blessé. Il la regarda un instant, le visage contracté par une rage grandissante.

- Pourquoi ? Pourquoi me rejeter sans arrêt ? Dès le premier jour vous m'avez rejeté. Il s'était avancé, plantant son regard haineux dans le sien. Pourquoi êtes-vous si dure avec moi, ne suis-je pas assez bien pour vous ? il la gifla à la volée. Pas assez bien pour TOI ? appuya-t-il, la giflant de nouveau il lui ouvrit la lèvre et elle buta contre une table qui se tenait derrière elle.

Il la souleva, et la retournant la plaqua violemment contre le bois, une main sur sa nuque qu'il enserrait comme un étau, pressant sa joue contre le chêne froid. L'écrasant de son poids, il se pencha sur elle, laissant courir ses lèvres sur sa joue moite. Isolde tremblait convulsivement, incapable de se maîtriser, la peur lui étreignait le cœur et lui coupait le souffle. Elle ferma les yeux. Elle pensa à Loric, la mèche brune qui tombait sur son front, l'ardeur de ses yeux quand il la regardait, la douceur de sa peau, la chaleur de ses lèvres. Elle aurait tant voulu qu'il soit là.

Hartnid, en transe, relevait nerveusement le tissu de coton qui la couvrait, haletant déjà, fou de désir, fou de rage, fou d'amour. Sa main broyait la fine nuque faisant apparaître des marques violacées. Isolde gardait les yeux clos, résignée, les larmes coulaient sur son visage immobile, comme mues d'une vie propre.

Mais la main qui l'écrasait la libéra et le corps qui la pressait s'écarta. Elle se redressa tremblante, échevelée, le visage baigné de larmes qui se mêlaient au sang sur ses lèvres.

Elle ne réagit pas quand il la prit dans ses bras et l'emporta sur le lit. Son visage était bouleversé. Il semblait souffrir profondément. Il la contempla, passa doucement sa main sur la blessure de sa lèvre, sur son cou marqué, puis déchirant la fine chemise il caressa son corps blanc, sa paume rugueuse rougissant la fine membrane de ses mamelons. Il s'allongea de tout son long sur elle, elle sentit la chaleur de sa peau se poser sur la sienne, le poids de son corps d'homme sur le sien. Elle ouvrit les jambes, instinctivement, et il la pénétra lentement,

douloureusement, ses yeux brulants plantés dans les siens. Et elle vit que la folie n'y était plus. Son regard avait le reflet de l'acier immuable et froid.

Lorsqu'il eut terminé elle rassembla fébrilement les fourrures pour couvrir son corps. L'idée de mourir lui traversa l'esprit.

Lui, la regarda faire puis se rajusta et sortit. Ils n'avaient pas échangé une parole. Elle entendit au loin les cris de joies, et les blagues grasses de l'assemblée.

Elle ne s'en sentit que plus mal.

Il avait rejoint ses amis dans la grande salle où le banquet continuait. Il trinqua avec Fevral, silencieux. Ne sachant trop comment réagir devant le mutisme de son compagnon, ce dernier glissa prudemment.

- Etes-vous apaisé ? Vous avez eu ce que vous vouiez, elle est à vous désormais.

Hartnid ne répondit pas. Il prit une cruche de vin et quitta la salle.

ISOLDE

Isolde avait regagné sa chambre, encadrée par deux soldats. Elle avançait comme un automate, insensible à ce qui l'entourait. Elle franchit la porte de ses appartements, les soldats se postant en faction à l'entrée.

Orlise était là, bassinant le lit et mettant de l'ordre.

- Princesse, dit-elle, affolée par son allure, avez-vous souffert ? a-t-il été brutal ? Oh vous êtes blessée !

Isolde ne répondit pas. Elle baissa la tête, cachant son visage derrière ses cheveux.

- Prépare un bain....je...je me sens sale.
- C'est normal cela passera vous verrez, vous vous y ferez.
- Je suppose, murmura-t-elle. Loric n'est pas venu. J'espérais tant qu'il viendrait, qu'il l'arrêterait... Elle se parlait à elle-même. Il ne doit pas m'aimer, pas comme je l'aime. Et elle se mit à pleurer. De longs sanglots, profonds. Je ne m'y ferai pas, relevant son visage ruisselant elle s'adressait violemment à Orlise. Tu m'entends, je ne pourrais pas m'y faire, je ne peux pas vivre sans lui. Je préfère mourir dans l'instant ! hurla-t-elle.

Orlise se décomposa. Les larmes la gagnèrent à son tour et elle se mit à pleurnicher, un vague air coupable sur le visage.

Isolde, surprise de la voir pleurer la dévisageait. Soudain elle eut le sentiment que quelque chose clochait dans le comportement de sa servante.

- Qu'y a-t-il, dit-elle soupçonneuse. Pourquoi fais-tu cette tête ? Il s'est passé quelque chose en mon absence ?
- Non, non ! répondit hâtivement la jeune fille, je suis triste pour vous c'est tout.

Isolde n'insista pas. Orlise s'approcha d'elle et la prenant par les épaules :

- Ne dites pas des choses pareilles mademoiselle, allez-vous rafraîchir, puis vous vous coucherez. J'ai bassiné votre lit.

Soudain la porte s'ouvrit dans un fracas qui leur fit pousser un cri de surprise. Un soldat pénétra dans la chambre, une épée ensanglantée à la main.

- Princesse, dit-il le souffle rauque, il faut quitter vos appartements, le château est attaqué. À peine eut-il prononcé ces mots qu'il s'abattait sur le sol de tout son long, une flèche fichée entre les omoplates.

Il ne fallut qu'une seconde à Isolde pour se reprendre.

- Vite, souffla-t-elle. Elles se rabattirent dans la pièce attenante et se glissant derrière une tapisserie empruntèrent un passage ménagé dans l'épaisseur des murs. Ce passage mène aux cuisines, il y en a partout dans le château.
- Vous ne m'en avez jamais parlé, dit Orlise.
- Seuls les membres de la famille royale connaissent ces passages, répondit Isolde d'un ton sec.

Des ouvertures étaient pratiquées ponctuellement le long de la galerie, donnant accès à certaines salles. Elles s'arrêtèrent devant la salle du banquet. Un silence de mort y régnait. Les corps et le sang se mêlaient aux victuailles et au vin répandus sur le sol. Le gémissement des victimes encore en vie indiquait que le massacre venait tout juste de se produire.

- Ne regardez pas princesse, dit Orlise.

Isolde détourna la tête, avançons !

Le château entier semblait avoir été massacré. Plus elles avançaient plus elles prenaient la mesure de la situation.

- Comment allons-nous sortir d'ici, commença à pleurnicher Orlise.
- Ne fais pas de bruit, la réprimanda Isolde. Je dois trouver Loric, ajouta-t-elle.

Orlise s'arrête net.

- Trouver Loric ? dit-elle d'un ton que le stress rendait aigu. Non, nous devons partir, et partir vite avant qu'ils ne s'aperçoivent de notre absence ! Si vous cherchez Loric nous nous ferons prendre. Il est perdu de toute façon.

Isolde se retourna brusquement, comment ça perdu ?

- J'ai dit perdu, je ...je ne sais pas, je le suppose, il doit être mort à l'heure qu'il est.
- Loric est le meilleur d'entre tous, dit Isolde d'un air de défi, il ne peut pas être mort. Je dois le trouver. Je ne peux pas partir sans lui.
- Non, princesse je vous en supplie ! dit Orlise en la retenant par le bras. Nous devons partir. Vous ne trouverez pas Loric. La peur emplissait son regard.
- Tu sais quelque chose, affirma Isolde soudain inquiète.

Orlise ne répondit pas et détourna le regard.

- Dis-moi ! insista-t-elle. Et prise de panique : que sais-tu ?? il lui est arrivé quelque chose ! Elle recula d'un pas, lisant la culpabilité sur le visage de sa servante : Orlise qu'as-tu fait ?
- Ils m'ont forcée dit -elle éclatant en sanglots. Je suis désolée ils m'ont obligée.
- À quoi ? siffla Isolde en l'attrapant par les bras.
- Je vais vous mener à lui, mais nous sommes perdues.
- Pas si nous nous empruntons les passages, rétorqua sèchement Isolde. Où se trouve-t-il ?
- Orlise baissa les yeux. Enfermé dans les bas-fonds du château, murmura -t-elle.
- Mais que lui avez-vous fait ? dit Isolde d'une voix tremblante.
- C'est Hartnid. Il le déteste, il voulait se venger de lui et l'empêcher de venir vous déranger pendant...enfin ce soir. Il m'a obligée. Et elle redoubla de larmes. Reniflant elle ajouta, j'étais flattée de voir qu'un tel homme s'intéresse à moi. Mais il n'a fait que m'attirer dans un piège et quand je n'ai plus voulu continuer il était trop tard.
- T'a-t-il violentée ? interrompit Isolde.
- Oui...j'ai dû tout lui dire, tout ce que j'ai vu, sur Loric et vous, après ça il m'a prise de force. Il m'a dit qu'il me tuerait et que personne ne s'inquiéterait de ma disparition si je ne faisais pas ce qu'il voulait, elle suffoquait le visage caché dans ses mains. Ensuite ses amis sont venus me voir, il y a quelques jours, et ils m'ont dit qu'il faudrait que je mène Loric au sous-sol et que je m'en aille et reprenne mon service comme si de rien n'était ensuite. J'avais si peur d'eux. J'avais peur qu'ils fassent comme le prince. Je suis vraiment désolée !

- Isolde ne répondit rien, puis la prenant rudement par la main : mène-moi, à lui dépêchons-nous.

Elles sortirent de la galerie au niveau des cuisines. Avançant prudemment. Tout y était sens dessus-dessous, déserté, laissé en l'état. Plusieurs viandes commençaient à noircir dans l'immense cheminée faute de soins, les tables étaient couvertes de plats encore en préparation et de vaisselle sale. Mais le pire était les corps étalés çà et là, rougissant le sol de leur sang. Personne n'avait été épargné.

- Attrape des provisions et de l'eau, commanda Isolde d'un ton sec.

Elles empruntèrent un autre passage menant aux caves du château. De là, Orlise mena Isolde à travers un dédale de couloirs sombres et malodorants, comme elle l'avait fait quelques heures auparavant avec Loric. Alors qu'elles tournaient l'angle elles tombèrent nez-à-nez avec un soldat à l'uniforme noir et pourpre de Tetranghe, une épée dans une main un flambeau dans l'autre. Il semblait inspecter les lieux. Il se précipita sur elles, attrapant Orlise par les cheveux il la tira en arrière et passant sa lame sous sa gorge l'ouvrit d'un côté à l'autre. Isolde hurla et récupérant la torche qu'il avait lâchée la lui écrasa sur le visage dans un grésillement de chair brûlée. L'homme hurla de douleur et s'effondra au sol en tenant son visage entre ses mains. Alors Isolde récupéra l'épée et armant son bras de toute la rage accumulée dans son cœur, elle la planta dans le ventre du soldat de toutes ses forces. Il exhala un hoquet puis tomba immobile.

Orlise gisait au sol dans une mare écarlate, les yeux fixant le vide. Isolde renifla un sanglot et la torche en main s'avança dans le couloir passant de porte en porte. Toutes étaient ouvertes. Elle arriva enfin devant une porte dont les clés étaient accrochées à un clou sur le chambranle. L'épée en avant elle l'ouvrit prudemment et pénétra dans une pièce entièrement noire. Elle distingua une silhouette attachée au mur.

- Loric ? glissa-t-elle dans un souffle. Loric !

Elle se précipita vers lui éclairant son visage tuméfié.

- Loric, oh non ! dit-elle en sanglotant. Elle attrapa les clés et tenta d'ouvrir les fers qui le maintenaient. Enfin elle y parvint et elle peina à le retenir dans sa chute quand il fut libéré.

- Mon amour, mon amour, répétait-elle en pleurant, caressant ses cheveux, embrassant ses blessures. Que t'ont-ils fait ?
- Je vais bien, souffla-t-il difficilement.
- Attends, je reviens, dit brusquement Isolde. Elle revint en arrière dans le couloir et récupéra le sac de vivres qu'Orlise avait pris.
- Tiens bois, lui dit-elle doucement et elle porta la gourde à ses lèvres. Le château est attaqué. Je ne sais pas par qui mais je soupçonne Tertanghe. J'ai tué un de leurs soldats en venant. Tout le monde a été massacré. Pour le reste je n'en sais rien. Mon père, ma mère, ...
- Nous devons partir, la coupa Loric. Il faut te mettre à l'abri.
- Es-tu en état de marcher ?
- Oui ça ira, répondit-il, allons-y.

Soudain il s'arrêta, la prenant doucement par le bras. Il scruta son visage.

- Qu'as-tu ? dit-il en touchant sa lèvre.

Surprise, Isolde fit un mouvement pour cacher son visage. Elle se reprit et de l'air le plus dégagé qu'elle put prendre :

- Oh ça n'est rien, j'ai trébuché en fuyant, ne t'inquiètes pas. Elle reprit rapidement : l'ensemble du château doit être pris, mais je connais un passage. Celui par lequel je me suis enfuie la première fois.
- Parfait, indique-moi le chemin.

Il récupéra la torche et l'épée qu'il passa à sa ceinture et prenant Isolde par la main il ouvrit la marche en boitant légèrement. Elle le suivait le sac de vivres en bandoulière. Ils passèrent devant les corps du soldat et d'Orlise. Isolde eut un pincement de cœur en la voyant, Loric lui jeta un regard mais ne dit mot et continua à avancer.

- Il nous faut remonter au niveau des caves, dit Isolde, il y a un passage qui mène ensuite à une partie du parc à l'écart où se situe une petite porte que peu connaissent.

Le retour aux caves se fit sans encombre. De là ils empruntèrent un passage dont, Isolde seule, connaissait l'existence puis gagnèrent la petite porte par laquelle elle avait fui une première fois.

HARTNID

En quittant la salle Hartnid avait eu besoin de s'isoler. Il se sentait si mal qu'il devait reprendre ses esprits. Ça y'est Isolde lui appartenait. Il pouvait faire d'elle ce qui lui chantait. Il l'avait prise et Loric n'avait rien pu y faire. Il ricana.

Il doit être bien tiens, lui, à pisser le sang dans sa geôle.

Puis il repensa à Isolde. À ce qui venait de se passer, à la peur et à la haine qu'il avait lue dans ses yeux. Au plaisir qu'il aurait voulu y voir.

Il se dégoûtait.

Il devait se reprendre. Il se rattraperait. Leur relation avait mal commencé dès le début. Il arrangerait les choses. Maintenant qu'elle était son épouse plus rien ne devrait l'empêcher d'être heureux. Dès le lendemain il l'emmènerait chez lui à Lorivon, et sa belle-mère n'aurait pas son mot à dire. Isolde finirait par se faire à sa nouvelle vie et à lui. Il avala une grande goulée de vin, rasséréiné par ces projets lorsqu'il entendit un bruit de pas. On se dirigeait vers les écuries d'un pas discret, un soulier de satin passa la porte, une robe glissant mollement dans la paille et la poussière.

- Hartnid, dit une voix câline.
- Catalaïna, répondit-il d'un ton agacé. Que faites-vous ici ?
- Je te cherchais, je m'inquiétais de savoir mon beau-fils seul en un soir si important.
- Cessez vos simagrées, vous savez bien qu'elles ne servent à rien avec moi. Que voulez-vous ?

Elle s'approcha mielleuse, levant la main vers son visage, elle caressa sa joue râpeuse.

- Je voulais savoir si ta jeune femme t'avait comblé ? Bien que je doute qu'elle sache le faire comme moi. Elle émit un petit rire et se collant à lui elle passa sa main sous ses vêtements, frottant son corps contre lui. Parce que je ne voudrais pas que tu oublies celle qui t'as révélé les plaisirs de la chaire.

- Laissez-moi dit-il d'un ton sourd. Et la prenant par les épaules il la repoussa sans ménagements.
- Je vois dit-elle, remettant en place une mèche de cheveux. Je vais donc devoir expliquer à mon époux comment son fils traite sa belle-mère. Elle se mit à renifler. Il sera si fâché quand il apprendra que tu me traites comme une moins que rien. Elle lui coula un regard par en dessous, il sera surtout hors de lui lorsqu'il saura que tu profites de moi depuis toutes ces années.
- Sale vipère ! gronda Hartnid, comment oses-tu ?!
- Calme-toi mon beau chéri, susurra-t-elle. Tu sais combien je t'aime, qui s'est occupé de toi ces dernières années ? Qui t'as chéri ? Ton père est si fier de toi, mais sa santé décline, crois-tu qu'apprendre que son fils se conduit de la sorte ne le tuerais pas à coup sûr ?

Hartnid lui jeta un regard de mépris.

- Il ne vous croira pas. Je lui expliquerai, moi, comment vous m'avez fait des avances et comment vous n'avez eu de cesse de me harceler jusqu'à ce que vous obteniez ce que vous vouliez.
- Pauvre petit malheureux, se moqua-t-elle. Forcé par une femme. Et elle partit d'un éclat de rire moqueur.
- Ça suffit ! gronda-t-il.
- Le grand et fort Hartnid n'est en fait qu'un petit agneau et la bergère c'est moi, chantonna-t-elle.

Fou de rage il se précipita vers elle et l'attrapant par le cou il la plaqua violemment contre la paroi de bois.

- Vous êtes une trainée ! Ma mère était une trainée ! Vous êtes toutes des trainées !

La lâchant aussi soudainement qu'il l'avait saisie il se détourna. L'horreur de ce jour, le jour où son enfance avait basculé, revenait en vagues violentes dans son cerveau.

Ça avait commencé par un cri terrifiant se répercutant sous les hautes voûtes du château. Puis il l'avait vue, sa mère, trainée au sol par les cheveux, par le roi, son père, le souffle court, le visage figé dans une expression de rage intense. Un

groupe de gardes, des conseillers, les femmes de la Reine, tout le monde suivait. Ronail arrivé dans la grande salle avait lâché sa tête qui avait claqué avec un bruit sec contre le sol. Il avait regagné son trône au bout de la pièce.

- Qu'on convoque le conseil immédiatement ! avait-t-il tonné.

Le silence s'était fait et on s'était pressé de mettre en place les tables nécessaires et de faire venir les membres concernés.

- La femme qui se tient ici, avait-il dit d'une voix forte, en montrant la reine Barielle, qui, toujours au sol pleurait en silence. La femme qui se tient ici n'est plus votre reine ! Des soldats étaient entrés encadrant un homme en chemise de corps, échevelé, terrifié.
- Mon roi, avait commencé doucement Barielle en relevant son visage baigné de larmes. Laissez-moi vous expliquer. Je n'ai
- Il suffit, l'avait coupé Ronail !! Vous avez fait s'abattre sur mon royaume la honte ignoble et l'infamie de votre coupable adultère. Femme maudite, chienne en chaleur qui se trainerait dans la boue pour se faire trousser par le premier venu.
- Mon roi ! l'homme que les gardes encadraient, tremblant, venait de prendre la parole. Quelques soient les torts qui vous ont été faits j'en suis seul responsable et bien que je ne puisse réparer l'offense je ne puis vous laisser insulter de la sorte une femme admirable, qui en m'offrant son cœur m'a offert sa vie.
- En t'offrant son cœur ?! en t'offrant son corps tu veux dire ! Une dépravée de son espèce ! et reprenant plus bas : mais il ne pouvait en être qu'ainsi, les femelles ne sont bonnes qu'à cela !

Il avait marqué un temps d'arrêt, refrénant sa fureur pour prendre la parole sur un ton plus solennel.

- Reine Barielle, je vous déclare coupable d'adultère envers votre maître et roi. Ainsi que le veut la loi de Lorivon vous le paierez de votre vie. Qu'on la jette du haut des falaises !

Un frémissement avait parcouru l'assemblée. Hartnid, caché dans un coin, du haut de ses huit ans assistait à cette scène sans en comprendre le sens. Seule la haine, la peur et la rancœur s'infiltraient dans son cœur porté par les mots et la violence

de son père. Son regard s'était porté vers sa mère toujours au sol dans une attitude de désespoir intense, et il s'était mis à la haïr intensément : femme dépravée, avait-il répété pour lui-même. Alors comme si elle l'avait entendu Barielle avait levé les yeux vers lui, et dans son regard il avait vu une immense tristesse.

- Mon fils, pardonne-moi.

Alors tout s'était enchaîné comme dans un cauchemar, les soldats avait saisis sa mère et l'avaient emportée vers la Porte des airs qui servait aux exécutions royales. On avait remonté l'énorme panneau ouvrant sur le vide des falaises auxquelles étaient adossés les remparts. Un geste, un seul, avait suffi à la faire basculer, à faire disparaître celle qui avait été sa mère. Puis ils avaient poussé l'homme qui avait lui aussi basculé dans le vide, à la suite de celle qu'il aimait.

Quand tout le monde avait quitté la salle il était resté longtemps dans un coin, immobile, la tête sur ses genoux, les yeux secs.

Catalaïna s'était de nouveau approchée de lui, minaudant.

- Ta jeune femme n'est rien qu'une blanche idiote. Fais-en ce que tu veux tant que tu es à moi. Et elle plaqua ses lèvres sur les siennes.

Il la saisit brusquement :

- N'en as-tu donc jamais assez saleté ! Il lui asséna un soufflet qui la jeta au sol et le cœur emplit d'un flot de haine et de désir il déchira son corsage, retroussa ses jupons et la prit violemment, le cœur plus oppressé à chacun de ses gémissements. Pourtant il crut soudain entendre des bruits de combat et quelques cris lointains. Il se rajusta précipitamment et se rua vers son épée, gagnant l'une des fenêtres. Des soldats en armes traversaient la cour, se répandant dans le château avec rapidité, des flambeaux en main. Le combat semblait être engagé à l'intérieur.
- Par le Créateur ! pesta-t-il.

Il ne lui fallut que quelques minutes pour établir sa ligne de conduite.

- Catalaïna, dit-il dans un souffle. Cachez-vous dans l'une des stalles, sous le foin et n'en bougez pas. Je reviendrais vous chercher. Je dois aller chercher Isolde.

Peste ! S'ils me la prennent ! une sourde angoisse l'étreignit.

Il avait reconnu les uniformes de Tertanghe et bien qu'il ait du mal à le croire il semblait que le château soit attaqué par leur allié du sud.

Le roi ; son père ! Il fallait s'assurer que ses gardes l'aient mis en sécurité. Il repensa à la fête pour les noces dans la grande salle, au peu de soldats laissés en faction.

Cela avait dû être une partie de plaisir pour les soldats de Tertanghe de pénétrer dans le bâtiment et de maîtriser la garde. Cette attaque était si soudaine, aucun signe avant-coureur n'avait laissé transparaître une telle éventualité. C'est une véritable trahison. Il enrageait. *L'expédition aux confins du royaume. Il aurait dû comprendre à ce moment-là que quelque chose se tramait.*

Il se faufila discrètement par l'arrière des écuries, bien décidé à entrer par les communs. Les soldats semblaient trop occupés à massacrer tout le monde pour lui prêter attention.

- Non, ne t'en vas pas ! glapit sa belle-mère. Si tu me laisses ils me trouveront. On doit fuir. Lorivon doit aussi être attaqué. Nous devons y retourner, ajouta-t-elle.

Hartnid marqua un temps d'arrêt. Il réfléchissait. Catalaïna n'avait pas tort. Pourtant il ne pouvait envisager de laisser Isolde aux mains des attaquants.

Ils la tueront...après l'avoir violée. Lui vivant, personne ne toucherait à un de ses cheveux.

- Écoute, dit-il, profitons de la pagaille générale. Je vais te faire sortir. Le gros de la troupe à l'air d'être engagé dans les combats. Ils n'ont peut-être pas encore placé grand monde aux portes. Allons-y.

Il l'attrapa par le bras et ils se glissèrent discrètement par l'arrière des écuries et longèrent l'enceinte. Arrivés au niveau des portes ils virent que seul un garde était en faction. Partout dans la cour gisaient les cadavres de gardes aux couleurs de

Mercival ou Lorivon, çà et là des chevaux sans cavaliers erraient, les naseaux encore frémissants de peur. La guérite du garde laissait filtrer la lumière d'une bougie. À l'intérieur deux soldats baignaient dans leur sang, les yeux vitreux.

- Laisse-moi faire, murmura Catalaïna.

Elle s'approcha du garde, entrant dans le rai de lumière, elle se composa un air affolé.

- Aidez-moi ! dit-elle suppliante, ses beaux yeux implorants elle s'accrocha au soldat. Il eut un mouvement de surprise mais se reprit rapidement et mettant la main à la ceinture il chercha son poignard. Il n'eut pas le temps de l'utiliser. Hartnid souple comme un félin lui ouvrit la gorge le maintenant solidement pour qu'il ne crie point. Le corps bientôt exsangue rejoignit les deux autres dans la guérite de garde. Hartnid attrapa un cheval par la bride et y fit monter sa belle-mère.
- Pars, dépêche-toi, souffla-t-il. Galope sans t'arrêter jusqu'à Lorivon, et trouve refuge chez les parents de Fevral, ils sauront te cacher. J'ai toute confiance en eux.
- Et toi ? viens je t'en supplie, fuis avec moi !
- Non, je dois trouver Isolde, elle est mon épouse désormais.

Et il asséna une claque sur la croupe du cheval qui franchit la herse au triple galop.

Il se faufila furtivement dans le château, avançant prudemment, l'épée en main il longea les couloirs qui menaient aux appartements d'Isolde, espérant l'y trouver. Des cris et des éclats métalliques parvenaient à ses oreilles d'un peu partout dans le bâtiment. Il tourna au bout d'un corridor et tomba nez à nez avec un groupe de soldat, armes aux poings, déjà dégoutantes de sang. La surprise passée ils ricanèrent méchamment en le voyant seul contre quatre. Le couloir était étroit, les mouvements avec de longues épées malaisés. Deux se jetèrent sur lui, il para, esquiva et rendit les coups. Son adresse et sa férocité compensèrent rapidement sa situation. Les gardes sentant qu'ils perdaient l'avantage crièrent à l'aide. Rapidement deux autres hommes se trouvèrent dans son dos. Il était pris au piège.

- Je suis Hartnid, prince de Lorivon et futur roi des deux royaumes. Qu'on me mène à votre chef !

Des rires accueillirent cette tirade.

- Ça tombe bien, on a ordre de tuer tous les sangs nobles. Et se jetant sur lui l'un des hommes lui passa son arme à travers le corps.
- Amenez le corps avec les autres dans la cour principale.

FEVRAL

Le roi Greolor et la reine Mycrelse saluaient les invités tout en progressant à travers la grande salle de banquet. La nuit était bien avancée et ils se retiraient dans leurs appartements respectifs. Le roi Ronail et la Reine Catalaïna, s'étaient quant à eux déjà retirés, la jeune femme arguant une indisposition. Les représentants de Tertanghe étaient pour leur part encore présents.

Les convives étaient tout à la fête, on riait, on se donnait en spectacle, des saltimbanques jonglaient tandis que dans un coin un ménestrel chantait les exploits de quelque héros.

Assis à table, Fevral, Éraseal et Thibaud étaient en grande conversation. Un pichet de vin dans chaque main, Fevral faisait part à ses amis de ses inquiétudes quant à Hartnid.

- Je ne le reconnais plus, disait-il l'air soucieux.
- Pourquoi n'est-il pas avec nous à festoyer ? demanda Thibaud qui était ivre.
- C'est ce que j'essaie de comprendre, répondit Fevral gravement. C'est très simple depuis qu'il a rencontré la princesse Isolde il n'est plus le même.
- Oui j'ai remarqué, il a autant de sautes d'humeur qu'une damoiselle indisposée, dit en riant Éraseal.
- Ce n'est pas drôle, le coupa Fevral, tu sais comme il peut être redoutable quand il est contrarié.
- Je sais oui, répondit Éraseal avec un soupir.
- Si on ne peut même plus s'amuser, répartit Thibaud plus pour lui-même que pour le reste du groupe. C'est son mariage après tout, reprit-il plus fort. Il devrait être heureux, elle est son épouse maintenant. Il en fera ce qui lui chante. Alors qu'est-ce qui ne va pas ?
- C'est bien la question justement, répondit Fevral pensif.

Soudain ils perçurent du brouhaha du côté des représentants des Tanghe, et c'est avec stupéfaction qu'ils constatèrent que ces derniers étaient armés et massacraient les convives qui mi- ivres, mi- incrédules n'avaient pas le temps de

réagir. En même temps la porte principale s'ouvrit avec fracas, pendant que des soldats de Tertanghe, armés jusqu'aux dents, déboulaient dans la salle.

- Aux armes ! On nous attaque ! beugla Fevral.

Et dégainant leurs armes tous trois se jetèrent dans la mêlée.

Et le massacre avait débuté. Méthodique. Personne ne fut épargné. Les soldats de Mercival et Lorivon furent éliminés en premier. Puis les noceurs qui, à demi-ivres et désarmés, étaient des proies faciles. Les seigneurs des grandes familles rassemblés là furent éliminés, un par un.

Les trois amis et quelques soldats venus en renfort résistaient encore. Acculés dans un coin de la salle, ils faisaient face aux assaillants avec détermination.

- Nous devons tenter une percée, dit Fevral à ses compagnons. Sinon on est morts.
- Allons-y ! hurla Éraseal. Tous ensemble !

Et avec l'énergie du désespoir le groupe redoubla d'efforts. Taillant, piquant, assommant, ahanant ; ils avançaient, s'enfonçant dans le groupe des assaillants. Une porte s'ouvrait sur leur droite. Éraseal l'atteignit le premier et s'y engouffra. À sa suite chacun son tour y entra. Fevral et Thibault couvrant leurs arrières. Voyant le groupe leur échapper les soldats redoublèrent d'efforts.

- Ne les laissez pas filer ! Il ne doit pas y avoir de survivant !

Un homme au visage ensanglanté, bâti comme un colosse fendit le groupe des soldats et en un éclair assena un coup d'une violence inouïe à Thibaud qui poussa un cri de douleur quand son bouclier et son bras éclatèrent sous la violence du choc.

Fevral trop occupé par l'assaut simultané de deux hommes, tentait de parer, de feinter mais sentait la situation lui échapper.

- Fuit Thibault, souffla-t-il en lui jetant un regard. Mais Thibaud était au sol, la moitié du torse ouverte, l'œil fixe.
- Non ! hurla Fevral. Prit d'un accès de rage il redoubla de coups tant et si bien qu'il libéra juste l'espace nécessaire pour se glisser dans la porte et la

refermer d'un grand claquement et poussant les lourds verrous de fer qui la garnissait.

Il se mit à courir. Trébuchant sur les cadavres qui jonchaient les couloirs et les pièces qu'il traversa. Partout des objets cassés, des meubles renversés, du sang, poisseux, écarlate, nauséabond. Aucune trace d'Éraseal, il espérait qu'il était toujours en vie.

Mais que se passe-t-il ? Je dois trouver Hartnid et savoir de quoi il retourne. Pourquoi Tertanghe attaquerai Mercival ?

Il se dirigea prudemment vers la cour principale, se cachant dès que nécessaire. Arrivé au niveau de la cour il jeta un œil prudent. Le gros des attaquants était rassemblé là. Dans un ordre et une discipline parfaite de calme et d'efficacité. Le guet était pris, les portes aussi.

Dans un coin de la cour on commençait à entasser les cadavres et à les charger sur une charrette. Un calme absolu régnait sur les lieux, uniquement interrompu par les ordres criés sèchement et aussitôt exécutés.

Comment allait-il se sortir de là. Il n'était généralement pas du genre pessimiste et savait rire de toute situation, cependant celle-ci lui semblait par trop incertaine. Où pouvait bien être Hartnid ? Était-il encore en vie ? Si oui où se cachait-il ?

Alors qu'il en était là de ces questionnements il sentit un coup violent sur l'arrière du crâne et tomba inanimé. Le soldat qui l'avait assommé allait terminer son office d'un coup de poignard quand des cris retentirent à quelque pas de lui et il accourut pour prêter main forte.

Bien plus tard, Fevral rouvrit difficilement les yeux, la tête vrombissante de douleur. Il regarda autour de lui. Une nausée le prit à la gorge. Un œil vitreux le fixait, empoissé de sang et de cheveux collés. Il eut un mouvement de recul et cogna son crâne douloureux sur un genou ensanglanté dont la rotule apparente était d'un blanc luisant. Il tenta de se relever, trébuchant sur un amas de corps déchirés, de tripes puantes et de membres brisés. Un vomissement le prit ; le courbant en deux par sa violence. Il rampa plus qu'il ne marcha pour s'extirper du charnier. Alors qu'il en voyait la fin, il entendit un faible gémissement. Il se força à regarder autour de lui. Le gémissement semblait provenir d'en dessous. Il écarta

une armure brisée et retourna un torse avec des hauts le cœur. Il y avait un autre survivant au massacre. Il se hâta de le dégager. L'homme, le visage empoissé de sang, avait le souffle court et haletant.

- Hartnid ! le cri de surprise lui avait échappé.

L'attrapant sous les bras il le tira, péniblement, jusqu'au fossé le plus proche. Le charnier avait été mis non loin du château au vu et sus de tous.

- Hartnid, prince, revenez à vous. Je ne pourrai pas vous porter.

Hartnid avait ouvert les yeux et le fixait d'un regard vide. Il balbutia d'une voix rauque :

- Is-o-Ide ?
- Je ne sais pas où elle est, répondit Fevral. Pour le moment il faut que nous allions nous cacher au plus vite. Si on nous voit nous n'aurons pas de deuxième chance.

TRISTAN

Le soir des noces du prince Hartnid et de la princesse Isolde, Fort Gargal aussi était en liesse. Seule une garnison de réserve assurait la sentinelle habituelle. Les premiers cris d'alerte tirèrent Tristan d'une partie de dés acharnée. Ses camarades et lui se précipitèrent dans la cour où s'étaient engagés les premiers affrontements. Profitant du relâchement de ce soir de fête, l'ennemi avait réussi à pénétrer dans la citadelle et c'est une troupe nombreuse et bien armée qui bataillait pour s'emparer du contrôle du Fort. Tous se jetèrent dans la lutte à corps perdu, sachant que si Fort Gargal tombait, ils seraient tous massacrés. Il était difficile dans l'obscurité de distinguer l'ennemi, pourtant c'est avec stupéfaction que Tristan nota leurs armures noires et pourpres au dragon d'or. C'étaient des soldats de Tertanghe !

- C'est Tertanghe, hurla-t-il dans le chaos général. C'est Tertanghe qui nous attaque. Battez-vous !!

Et il se jeta lui-même dans la bataille. Frappant, taillant, ahanant, il ressemblait à un faucheur qui laisse derrière lui une jonchée de blés coupés.

Il fendait et pourfendait à tout rompre. L'air sifflait, cinglant, sous les coups de son épée. Et plus il taillait dans la chair plus il sentait l'adrénaline le remplir et plus il se sentait bien.

Au pied de l'une des tours, Forbeau à la tête d'un groupe d'hommes tentait d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans le bâtiment. Et malgré leur mésentente, Tristan ne pût que convenir qu'il se battait habilement et courageusement.

Portés peut-être encore un peu par l'ivresse qui endort la peur, les soldats de Mercival se battaient féroceement, ne lâchant pas une once de terrain.

Tristan réussit à ouvrir une percée dans le groupe ennemi et, rejoint par Forbeau et le reste de la troupe, ils vinrent à bout des assaillants.

Forbeau fit refermer les portes et renforcer la garde, Tristan et quelques hommes cherchaient les survivants. On trouva le commandant percé d'une dizaine de flèches. Les deux tiers de la garnison avaient été tués. On fit quelques prisonniers.

En tant que seuls gradés, Tristan et Forbeau se réunirent avec deux ou trois Fer restants. Ils décidèrent d'envoyer des émissaires à Mercival et expédièrent des oiseaux aux autres forts de la frontière. Les oiseaux ne revinrent pas. Un seul des cinq messagers regagna le fort.

Le constat se révéla sans appel : Mercival était pris ! Les forts aux frontières pris. Les défenses du royaume étaient tombées.

- Je n'ai pas pu aller très loin et il m'a fallu être prudent. Mais j'ai pu approcher de Mercival, le dragon de Tertanghe flotte au-dessus des tours du château. De même sur nos points de contrôle aux frontières. Du moins pour ceux que j'ai pu voir.

Un lourd silence accueillit cette déclaration.

Tristan le rompit.

- Ils sauront vite que Fort Gargal n'a pas été pris, dit-il. Nous devons nous préparer à de nouvelles attaques.
- Avec quoi ? l'interrompit le Fer Merag.
- Avec ce que nous pourrons, répliqua Tristan.
- Que proposes-tu ? demanda Forbeau.
- Nous allons tenir le fort. Des tours de garde seront organisés. Il faut rationner les vivres, rassembler ce qu'il reste de flèches et d'armes disponibles et envoyer des oiseaux à Lorivon afin de savoir si nous pouvons avoir du secours.
- Et si Lorivon était pris ? l'interrompit Forbeau nous ne ferions qu'informer l'ennemi de notre situation.

Tristan réfléchit.

- Ce n'est pas faux. Il vaut mieux envoyer quelqu'un sur place.
- J'irais dit Forbeau, avec deux de mes hommes. En outre, tu es le seul Acier ici, le commandement du Fort te revient. Nous ferons au plus vite, au prix de notre vie si cela s'avère nécessaire.

- Tu es un homme brave Fer Forbeau, lui dit Tristan avec sincérité. Et malgré les différents que nous avons pu avoir, je suis heureux de te savoir dans nos rangs pour faire face à cette épreuve.

Avant leur départ, Tristan remit à Forbeau un pli scellé.

- À remettre en main propre au roi Ronail ou au prince Hartnid, lui précisa-t-il.
- S'ils ont réussi à regagner leur royaume, ajouta Forbeau dubitatif, ils étaient à la noce et rien ne gage qu'ils aient survécu au massacre et encore moins qu'ils aient pu s'échapper.
- Je sais bien. Dans ce cas-là je compte sur toi pour agir au mieux. Et voici un laissez-passer avec le cachet du commandant de Fort Gargal, paix à son âme, il devrait te permettre de franchir les portes du château de Lorivon. Fais envoyer un oiseau dès ton arrivé.

Ils échangèrent un regard, conscients du revirement de situation entre eux, puis Forbeau salua et tournant les talons, sortit.

Les semaines qui suivirent furent calmes au contraire de ce à quoi s'attendait Tristan. Il savait cependant que ce n'était que le calme avant la tempête. Une nuit enfin, alors que la lune était dans son croissant le plus étroit, il fut réveillé par le Fer Merag.

- On nous attaque ! lui dit-il brièvement.

Tristan se leva d'un bond et attrapa l'épée qu'il gardait à portée de main chaque nuit. S'approchant d'une meurtrière il vit le reflet des flammes en contrebas.

- Rassemble tous les hommes, commanda-t-il d'une voix brève. J'aurai aimé que des renforts aient le temps de nous rejoindre. Aucunes nouvelles de Forbeau. Peu importe. Nous ferons face.

Le combat dura une partie de la nuit. Tous se battirent vaillamment. Mais l'ennemi était en nombre et les assiégés trop peu nombreux pour faire face.

De nombreuses flèches enflammées avaient été tirées. Bientôt les premières flammes se transformèrent en un incendie qui s'étendit des écuries aux bâtiments principaux. La porte de la forteresse céda dans un formidable craquement.

Une troupe considérable envahit le fort. Tristan et les soldats étaient attaqués de toutes parts. Bientôt tous succombèrent sous le nombre. Tristan était seul encore debout. Il avait gagné le chemin de ronde de la tour est. Acculé à la muraille il se défendait sauvagement.

- Rends-toi ! hurla un soldat.
- Dans tes rêves ! lança-t-il et dans un effort surhumain il repoussa les cinq lances qui pesaient sur la sienne.

Alors escaladant le parapet, il se tint quelques secondes face à ses attaquants, sa haute silhouette se découpant sur le ciel qui rougeoyait des premiers rayons de l'aurore.

- C'est un beau jour pour fuir ! et il se projeta en arrière laissant ses assaillants médusés.
- Faites venir les archers ! Tous s'étaient précipités comme un seul homme sur la muraille. Quinze pieds plus bas les eaux sombres des douves cernaient le fort, immobiles.

Le choc de l'eau lui coupa le souffle. Le froid engourdi immédiatement son corps. L'imminence du danger pourtant l'obligea à réagir. Il gagna rapidement la berge au pied des murs du fort, rampant entre les roseaux et grelottant il se tint immobile, caché sur la rive herbue et rongée de trous. Il resta ainsi jusqu'à ce que ses poursuivants l'estiment mort et quittent leur poste. Là il dû à nouveau se glisser dans l'eau nauséabonde et glaciale, nageant avec la discrétion d'un serpent. Une fois atteinte l'autre berge il rampa sur plus de deux lieux, s'imaginant à chaque instant voir surgir un soldat ou entendre siffler une flèche à son oreille. Il atteint pourtant enfin les bois. Là il entreprit de courir, ses jambes ankylosées par le froid refusant de lui obéir correctement. Il s'enfonça dans les terres boisées.

ISOLDE

- Plus vite ! haleta Isolde. Nous y sommes presque.

Loric et Isolde avançaient de concert, silencieux, angoissés, courant presque. Chaque inspiration allumait une intense brûlure dans les poumons de Loric, chaque mouvement ravivait la douleur de ses côtes.

- Nous y sommes !

Isolde écarta le rideau de végétation et ils pénétrèrent dans l'étroit couloir rocheux qui menait au refuge.

Isolde se hâta d'allumer un feu, elle courut puiser de l'eau à la rivière et la mit à chauffer. Fouillant une étagère elle en tira des plantes qu'elle mit à infuser. Elle se munit d'un morceau de tissu propre qu'elle sortit du coffre de bois dont elle portait constamment la clé autour du cou et entreprit de nettoyer le sang qui maculait Loric.

Il était sombre, ruminant de noires pensées. Semblant presque importuné par les soins qu'elle tentait de lui prodiguer.

Elle prit délicatement son menton et tourna son visage vers le sien.

- Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle doucement.

Il ne répondit pas. La fixant intensément il l'embrassa, mêlant son sang au sien, sa douleur à la sienne. Leur baiser avait un goût de fer et de revanche. Malgré ses côtes douloureuses, Loric la prit dans ses bras et l'allongea sur la couche, savourant le plaisir que lui procurait le simple fait de la tenir entre ses bras, de la toucher, de l'avoir toute à lui. Il essayait de ne pas penser à ce qui s'était produit quelques heures plus tôt, dans la chambre d'Hartnid. Il l'embrassait, à n'en plus finir, caressant son corps avec fébrilité. Isolde serrée contre lui sentit se fissurer la carapace dont elle s'était enveloppée pour tenir jusque-là, de gros sanglots emplirent sa gorge, la nouant violemment et de lourdes larmes débordèrent de ses yeux.

Il s'arrêta et prenant son visage entre ses mains, les traits crispés :

- Dis-moi. Je veux savoir ce qu'il t'a fait.

Alors la colère emplit le cœur d'Isolde. Elle s'écarta de lui. Ravalant ses larmes, le rouge s'allumant sur ses joues encore humides.

- En quoi cela peut-il t'intéresser ? jeta-t-elle. Ne crois-tu pas qu'il est désormais un peu tard pour cela ? Sa voix était rendue sourde par la colère et le nœud qui étrécissait douloureusement sa gorge.

Elle détourna ses yeux baignés de larmes. Alors il les embrassa, embrassa sa bouche puis son cou et la déshabillant déposa de petits baisers partout sur son corps, comme s'il pouvait réparer ce qui avait été abimé, se réapproprier ce qui lui avait été ravi.

- Pardonne-moi, chuchota-t-il, j'ai été si bête. J'aurais dû comprendre dès le début qu'il n'y avait que toi, qu'il n'y aurait jamais que toi qui compte. Le reste...

Elle le coupa, l'embrassant, caressant ses boucles noires.

- Chut, ce n'est pas grave mon amour, mon bel amour.
- J'ai essayé de venir, tu sais reprit-il doucement, l'air presque coupable. Je ne pouvais supporter qu'il te touche. Mais Orlise est une traîtresse. C'est elle qui m'a conduit aux cachots.
- Je sais, dit Isolde. Elle a fini par me l'avouer.
- Hartnid et ses amis m'y attendaient. Ce qu'il a dit sur toi..., sa voix se brisa.
- Il est sans doute mort à l'heure qu'il est. Nous sommes là, ensemble et c'est tout ce qui importe maintenant. Toi et moi.
- Ma belle Isolde.

Il planta son regard dans le sien, profondément, intensément, et avec lenteur il entra en elle, ses yeux noirs ne quittant pas les siens, dans un accord parfait de leurs deux âmes, quêtant la moindre étincelle de plaisir dans ces prunelles encore humides de larmes. Et la chaleur se mit à monter dans leurs ventres mêlés, en flot continu de leurs corps à leurs yeux, en une union parfaite et universelle dont l'intensité mena Isolde au bord de la pamoison, les joues en feu,

la tête chamboulée. La jouissance qu'elle sentait se diffuser dans son corps était décuplée par la communion de leurs âmes, ils ne formaient qu'un seul et même être, qu'un seul et même esprit, qu'un seul et même désir. Et pour la première fois dans sa jeune vie, alors qu'elle atteignait le paroxysme du plaisir, Isolde eut le sentiment d'être là où elle devait être.

FIN DU TOME 1